



VIANDEN

VIANDEN

HISTORIQUE ET PITTORESQUE

Tous droits réservés

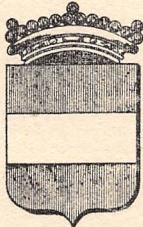


LE CHATEAU
vu du côté de la *chapelle St. Nicolas*
Aquarelle par *Harry Rabinger*

MONOGRAPHIE ILLUSTRÉE

publiée sous les Auspices

de la Municipalité de la Ville de Vianden



ÉDITION DES „CAHIERS LUXEMBOURGEOIS“

1931

PRÉSENTATION

Parmi les études artistiques et littéraires que nous avons le plaisir d'offrir à la méditation de nos lecteurs, celle-ci nous semble prédestinée aux fortunes les plus heureuses.

La chronique mouvementée des dynastes du ci-devant comté de Vianden et l'alliance de leur lignée avec celle de la glorieuse famille des Nassau méritent de captiver notre attention.

Les ruines imposantes du manoir édifié aux confins de l'Ardenne et dressant vers les cieux l'ostensoir de ses pignons altiers force l'admiration des artistes et des voyageurs amants de la beauté.

Le long de l'éperon rocheux qui vient baigner ses pieds dans une rivière glougloutante, la ville blottit ses logis pittoresques et son activité séculaire à l'ombre d'une vénérable église conventuelle.

Victor Hugo y est venu rêver. Le plus gai de nos vaudevillistes y a vécu à l'unisson d'un petit peuple fier de son

insouciance. Une jeune princesse, jadis, descendit de ces hauteurs pour aller abriter sa sainteté derrière les murs du Val Sainte-Marie. Un jeune poète y promena sa trop clairvoyante mélancolie et, avant de sombrer dans un destin tragique, se hâta d'écrire quelques-unes des pages les plus parfaites sorties d'une plume luxembourgeoise.

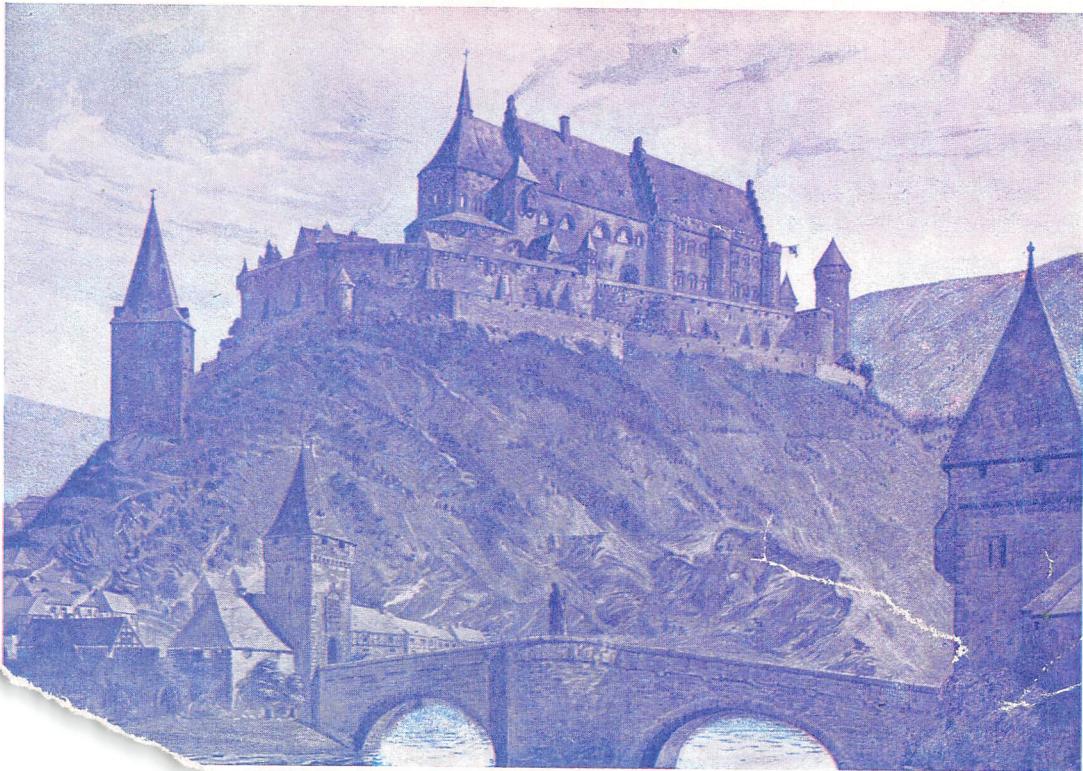
Tout le long de la merveilleuse vallée qui, de l'antique Commanderie des Templiers de Roth à Dasbourg, au-delà de Falkenstein et de Stolzembourg, creuse la frontière du côté des pays maintenant allemands, c'est un enchantement de tous les instants.

L'histoire et la légende s'y sont donné rendez-vous pour dire ce que fut notre passé le plus lointain et quelle interprétation la candeur populaire a cru devoir donner de tant de merveilles entrevues.

Quelques-uns de nos artistes et de nos écrivains les plus sensibles à ces beautés vous montreront et vous diront comment ce pays de rêve s'est reflété dans leur prunelle et a chanté dans leur plume.

A vous, qui lirez ces pages, de dire dans quelle mesure nous avons réussi à vous faire mieux connaître et aimer chaque jour davantage un des coins les plus charmants de notre beau pays.

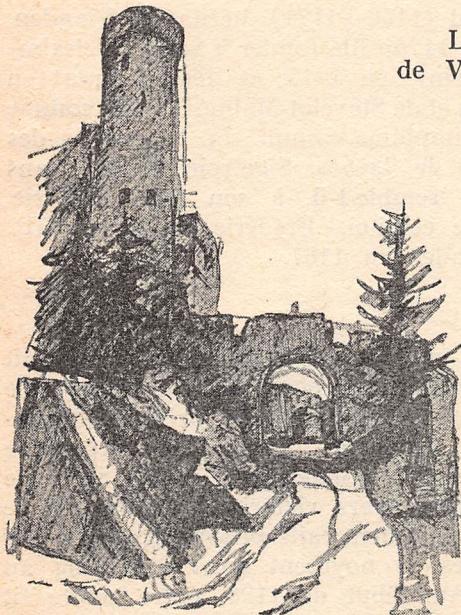
N. RIES.



LE CHATEAU AVANT SA DÉMOLITION

constitution par Bodo Ebhardt (*Deutsche Burgen*)

LES COMTES DE VIANDEN



LA TOUR BLANCHE

N. Klopp.

Les débuts de la maison de Vianden ont donné lieu à bien des fables: on y a rattaché toute une série de personnages, cités de 711 à 1193, et que nous pouvons délibérément rayer des annales de notre comté: ou bien ils n'ont jamais existé; ou bien ils n'ont rien à voir avec nos dynastes.

Le premier comte que nous puissions authentiquement signaler ici est ce *comes de Vianne* Bertolphe, qui usurpa vers l'an 1090 un

village de l'abbaye de Saint-Trond; il appartenait à la puissante race des comtes Berthold ou Becelin, qui apparaissent dans le Moselgau de 966 à 1105, détenteurs de riches possessions, entre autres l'avouerie de l'abbaye de Prum et le château de Hamm-lez-Biersdorf, dans l'Eifel.

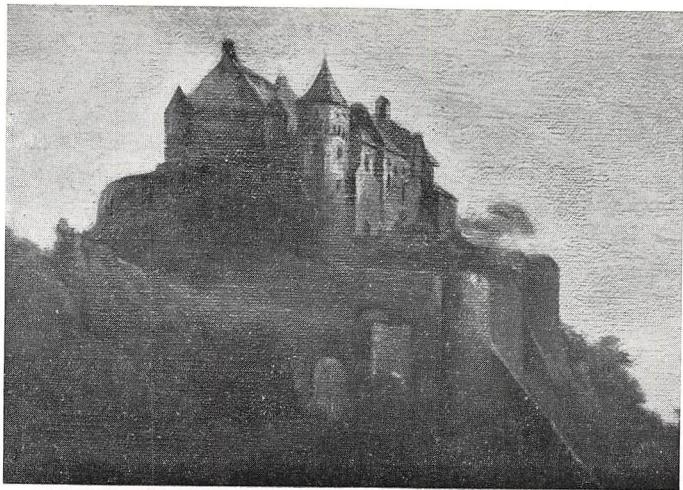
La famille des Berthold-Becelin éteinte, elle fut remplacée à Vianden par un certain comte *Frédéric*, cité à partir de l'an 1124, avoué de Prum en 1132, qui joua un rôle considérable dans l'archevêché de Trèves. Ce n'est que grâce à son intervention que le comte Henri de Namur-Luxembourg ne chercha pas à s'emparer de Trèves en 1140 et, quelques années après, s'installa lui-même au château d'Arras près d'Alf, dont il fit le centre d'expéditions de pillage et que l'archevêque Albéron lui accorda en partie en fief, bon gré mal gré, vers l'an 1148.

Cité jusqu'en août 1152, ce Frédéric devait appartenir à une nouvelle race; il pourrait bien avoir épousé une fille du dernier Berthold.

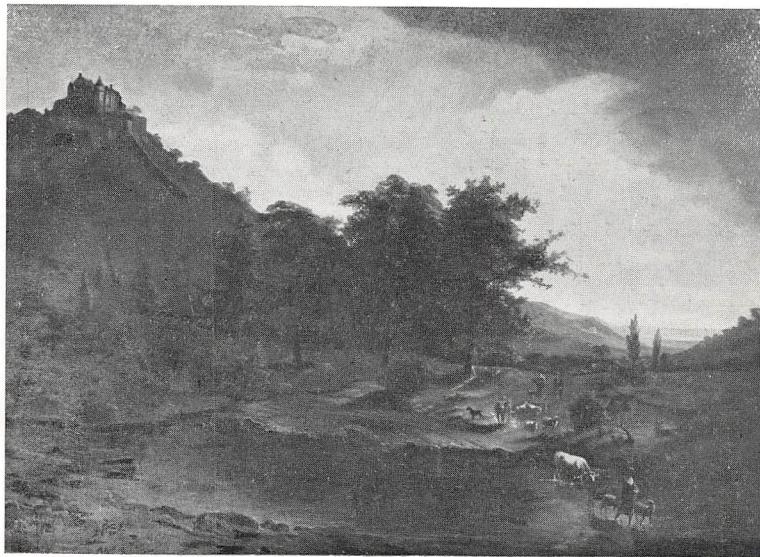
De ses fils, Sigefroid (1156—1171) hérita de Vianden, tandis que Frédéric (1163—1175) alla fonder à Salm (Vielsalm) une nouvelle dynastie, éteinte en 1415, et Gérard (mort en 1212) devint abbé de Prum et de Stavelot-Malmedy. Cité comme avoué de Prum en 1171, impliqué comme son père dans des démêlés avec l'archevêché de Trèves, Sigefroid mourut sans enfants et le comté passa, semble-t-il, à son frère Frédéric, dès 1172, puis au fils de celui-ci, Frédéric le jeune (III), qualifié de comte de Vianden en 1187.

*

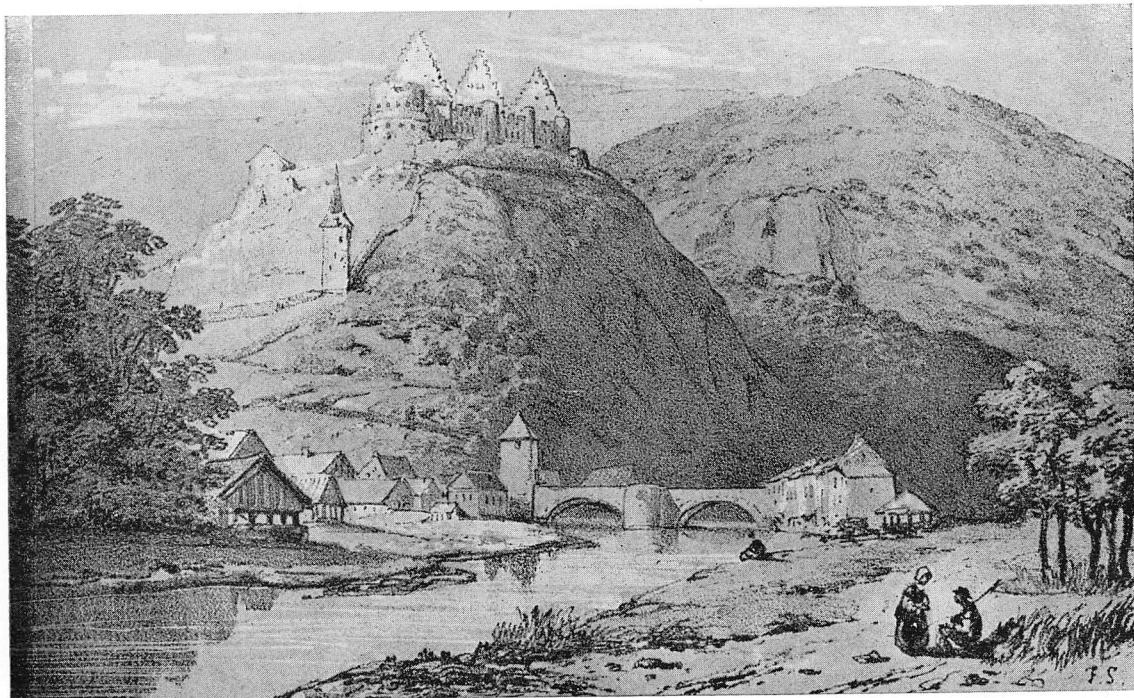
Frédéric III passa sa vie à guerroyer. En 1194, il figurait parmi les alliés du comte de Luxembourg, lors de la bataille livrée au comte de Hainaut, le premier août, près de Noville-sur-Mehaigne, par Henri l'Aveugle, qui voulait reprendre Namur; plus heureux que ses compagnons d'armes, Frédéric parvint à échapper aux Hennuyers victorieux, tandis que le duc de Limbourg et son fils étaient faits prisonniers, avec 108 chevaliers, et que 15 autres se noyèrent dans un étang au cours de la débandade. Au début de 1196, notre comte fut prisonnier l'archevêque de Trèves, mais dut le relâcher bientôt, après composition, car le comte palatin du Rhin, Henri, se préparait à accourir, avec toute une armée, au secours du prélat. La querelle dura longtemps encore puisqu'en 1205 le château de Quintenberg, que Frédéric avait édifié près d'Ehrang pour défier les Trévoirois, fut emporté d'assaut par l'archevêque, la garnison ayant été surprise en plein sommeil, enivré par de l'excellent vin amené là par ruse.



LE CHATEAU DE VIANDEN en 1811
(D'après le tableau de *J. van Regemorter*)

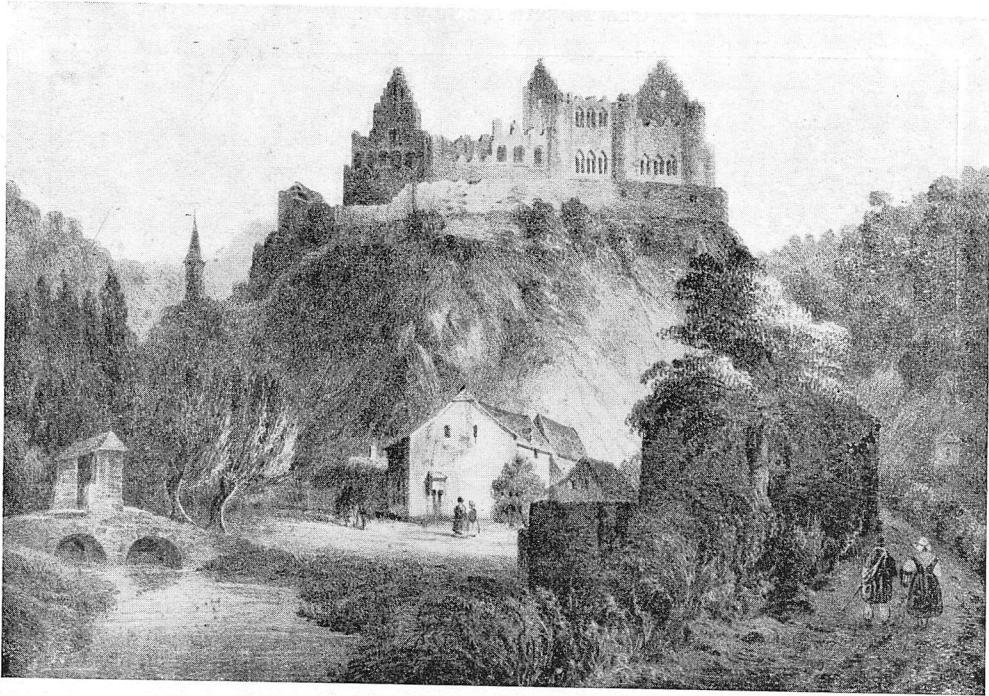


MATINEE D'AUTOMNE (Vianden)
Peinture à l'huile (1811) par *J. van Regemorter* (1785—1873)
Photo B. Kutter d'après une copie appartenant à M. Jos. Bech.



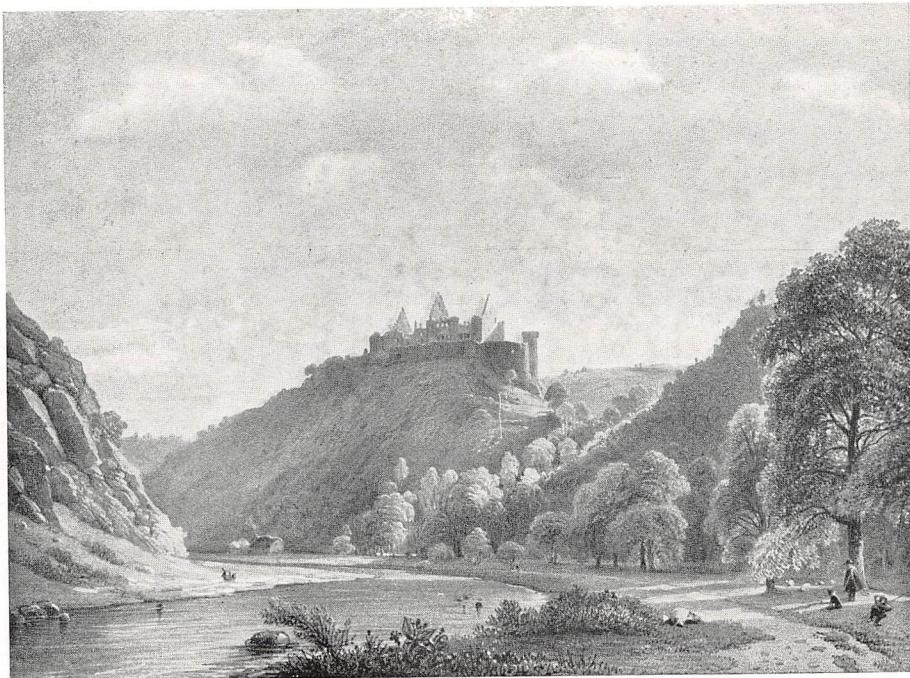
VIANDEN

Lithographie de *F. Stroobant*



LES RUINES DE VIANDEN vers 1835

Lithographie de *Rosbach* (?)



LE CHATEAU DE VIANDEN

Lithographie par Lauters, d'après Fourmois

LES COMTES DE VIANDEN

Peu avant, Frédéric était en lutte avec le comte de Bar, dont les troupes vinrent, semble-t-il, assiéger Dasbourg et Neuerbourg, puis, en 1202, nous voyons le pape Innocent III lui écrire en faveur du roi des Romains Othon IV. A en croire une ancienne notice des Trinitaires de Vianden, Frédéric se rendit en pèlerinage en Palestine, y fut pris par les infidèles, et ne fut libéré, après une longue et pénible captivité, que grâce à l'ordre de la rédemption des captifs; il remboursa sa rançon au maître de l'ordre et vécut encore quelques années.

Encore cité en 1210, Frédéric laissa quatre fils au moins, Henri, Sigefroid (II), Frédéric et Gérard, qui furent bientôt entraînés dans de grandes difficultés; en 1220, en effet, les comtes de Vianden furent faits prisonniers par le comte de Luxembourg, Waleran de Limbourg, et dans le traité de paix conclu au mois d'août de cette année entre Englebert, archevêque de Cologne, et Waleran, il fut stipulé que celui-ci aurait à libérer les captifs sans conditions; il ne pouvait, de plus, enfreindre la paix conclue, s'il était par la suite en différend avec eux à raison de l'hommage qu'ils lui devaient (pour Neuerbourg sans doute). Les bons offices de l'archevêque n'étaient certes pas gratuits: c'est bien probablement en reconnaissance de cette intervention que le comte Henri de Vianden inféoda, en la même année, son alleu de Hamm à l'église de Cologne, à laquelle il céda de plus la propriété de son château de Vianden, jusqu'à ce qu'il pût lui assigner celle de Manderscheid ou celle de son château de Neuerbourg; arrangement qui en dit long sur la situation difficile où nos comtes s'étaient placés; ce sont là les premiers signes de la décadence du comté de Vianden que nous aurons à déplorer par la suite.

Au début, la fortune sourit cependant aux fils de Frédéric III; tandis que Gérard s'engageait dans les ordres, Henri et Sigefroid s'attachaient de près à l'empereur Frédéric. Le 5 septembre 1214, Henri est au camp impérial près de Juliers, puis nous le retrouvons encore à la cour, avec son frère, en mai 1226, alors que l'empereur était à Parme; Sigefroid accompagna même pendant longtemps Frédéric, car nous le trouvons à ses côtés à Arezzo en décembre 1222, à Capoue et à Ferentino aux mois de janvier et de mars 1223, à Borgo San Domino, à Crémone et à Parme, au cours de l'année 1226; il

était encore à la cour impériale en février 1233, puis nous le perdons de vue.

De son côté, à la suite de son mariage avec Marguerite de Courtenay, arrière-petite-fille du roi de France Louis le Gros et fille de Pierre, comte d'Auxerre et de Tonnerre, empereur de Constantinople, et d'Yolande de Hainaut-Namur, Henri succéda en 1229, comme marquis de Namur, à son beau-frère, Henri de Courtenay, décédé sans hoirs. En 1237, malheureusement, Henri et Marguerite durent abandonner le marquisat, non sans luttes, à un autre fils de Pierre de Courtenay, Baudouin, revenu de Constantinople, où il occupait le trône impérial; frère et sœur se reconcilièrent cependant plus tard, si bien que, le 12 juin 1247 Baudouin ordonna que si lui ou ses enfants mouraient sans hoirs, le château de Namur devait être rendu à sa sœur aînée, la comtesse de Vianden, si elle vivait encore à ce moment, sinon à sa sœur Isabelle, dame de Montaigu, ou, à défaut de celle-ci, à son autre sœur Agnès, princesse d'Achée; toutes trois étaient-elles alors décédées, Namur reviendrait aux enfants de sa sœur aînée Marguerite.

Cette éventualité, qui aurait eu une si grande influence sur les destinées ultérieures de la maison de Vianden, ne se produisit malheureusement point; Henri et Marguerite revinrent donc à Vianden, mais dans un comté diminué de la terre de Neuerbourg: ce château et ses dépendances avaient en effet formé l'apanage d'un frère du comte, Frédéric. Celui-ci fonda une branche cadette de la famille de Vianden, qui s'éteignit à Neuerbourg dès le quatorzième siècle, mais qui se poursuivit longtemps encore dans la descendance du petit-fils de Frédéric, Thierry, devenu seigneur de Brandenbourg (1291-1317); à Brandenbourg même, elle subsista jusqu'en 1457; dans son rameau de Clervaux elle ne s'éteignit qu'en 1671; dans un autre rameau, enfin, à Bolland et à Château-Thiery, elle connut les destinées les plus brillantes, pour finir déplorablement au début du XVIII^e siècle, en la personne d'un capucin, compromis dans des menées peu édifiantes qui lui valurent onze ans de séjour à la Bastille; et, cependant c'était le fils de Théodore-François baron de Brandenbourg, vicomte d'Eclaye, d'Oudenbourg et de Dinant, et de Madeleine de Montmorency!



LES COMTES DE VIANDEN

A la même époque, semble-t-il, le comté de Vianden connut encore un autre démembrément, en faveur d'une branche cadette de sa dynastie: Hamm, l'ancien berceau des comtes Berthold-Becelin, qu'Henri I^{er} de Vianden avait dû inféoder à Cologne, en 1220, et qui était en 1239 et en 1244 en la possession d'un noble homme, Henri de Hamm; ce seigneur devait se rattacher aux Vianden, car un de ses successeurs, le chevalier Gérard, est, en 1325, qualifié de „cousin“ par le comte Henri, et en 1332, le fils de Gérard, Frédéric, portait toujours — avec une brisure, il est vrai — l'écu primitif des Vianden.

Dans leur marquisat de Namur, Henri et Marguerite avaient favorisé les monastères, fondant, en 1230, l'abbaye de Grandpré, à laquelle ils firent de nombreuses libéralités, de même qu'aux abbayes de Villers et de Géronsart. Revenus dans leur comté de l'Our, ils s'intéressèrent de même aux foundations pieuses, mais, ici, ce ne fut pas sans tracas. Ayant fondé un *hôpital* à Vianden, ils y installèrent des religieux trinitaires en mai 1248, du consentement de l'archevêque de Trèves et du curé de Roth, maître Alard, chanoine de Dijon, de la paroisse duquel dépendait la nouvelle communauté, de même que la chapelle castrale, d'ailleurs. Au mois de juin suivant, ils leur donnent les églises de Mettendorf et de Daleiden, à charge de faire célébrer par un des leurs, prêtre, les services divins en la dite chapelle.

Se prétendant lésés, entre autre, dans leurs droits de collateurs de l'église de Roth, les *Templiers* protestèrent auprès du pape. Le débat s'envenima au point d'amener l'excommunication du comte et de la comtesse, et, par la suite, celle de leurs successeurs, Philippe et son épouse Marie, ainsi que de tous leurs adhérents. En avril 1256, l'archevêque Arnold de Trèves crut amener l'apaisement en séparant Vianden de Roth au point de vue religieux: l'ancienne église avec tout le territoire s'étendant jusqu'à l'Our restait aux Templiers tandis que la chapelle du château devenait église paroissiale, à la collation des comtes.

Ce n'est que le 10 mars 1262, cependant, que le successeur d'Arnold put terminer le débat, en promettant l'absolution de l'excommunication encourue par la famille comtale, par l'ancien curé, Maître Alard, et par les Trinitaires. Le comte et

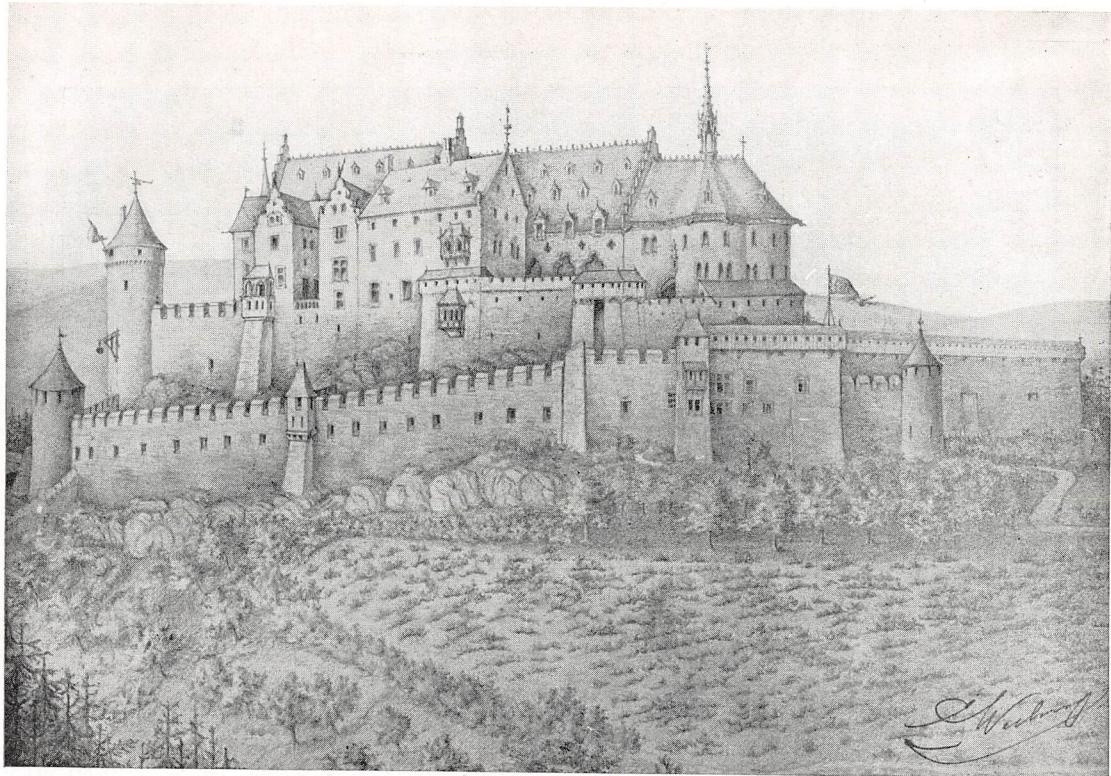
la comtesse ayant reconnu la division de l'ancienne paroisse de Roth, reçurent l'autorisation d'édifier, dans les murs de Vianden ou en dehors, de leur côté de l'Our, une église paroissiale pour le château, dont le curé aurait à payer annuellement à la commanderie de Roth une rente de 60 sols de Tours ou de Provins, en reconnaissance de l'ancienne sujétion paroissiale de la ville de Vianden.

Après avoir encore fait une donation aux frères de la Trinité en juillet 1252, Henri mourut le 20 août suivant; on a prétendu qu'il trouva la mort en Terre Sainte, mais le fait n'est nullement prouvé.



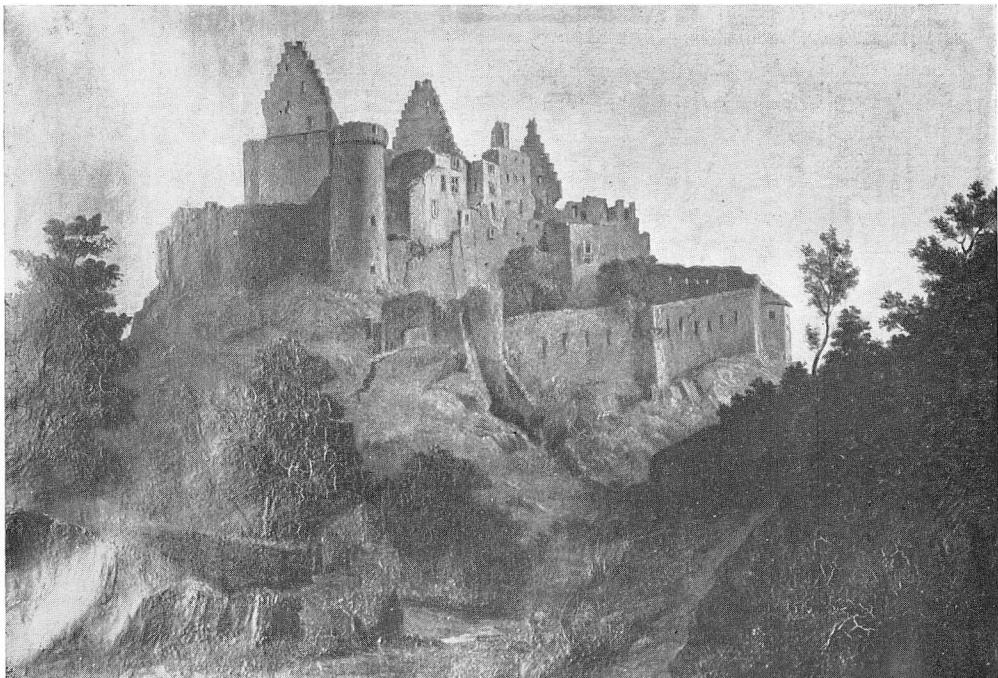
Marguerite de Courtenay lui avait donné six enfants, quatre fils et deux filles, dont trois entrèrent en religion: Henri, qui devint chanoine à Liège, puis (1244) à Cologne, était grand prévôt en ce dernier chapitre en 1245 et finit par occuper le siège épiscopal d'Utrecht, de 1250 à 1267; Pierre, qui débuta également comme chanoine à Liège, où il exerçait les fonctions de prévôt de St. Martin de 1263 à 1272, puis devint prévôt de la cathédrale et archidiacre à Cologne (1273—1275), pour finir par quitter le clergé séculier et entrer dans l'ordre des Prêcheurs; Yolande, enfin, la vénérable Yolande, qui entra comme simple religieuse au couvent de Marienthal, en janvier 1248, après les luttes que l'on sait, et qui y mourut *humilis priorissa* le 17 décembre 1283; sa mère, qui s'était opposée à sa pieuse vocation avec tant d'acharnement, était venue partager son édifiante existence et mourut dans le même cloître, comme *soror Margareta*, le 17 juillet 1270.

L'aîné des deux autres fils, Frédéric, déjà mentionné en novembre 1242, se maria au printemps 1247 avec une comtesse de Salm, fille sans doute du comte Henri III, mais mourut déjà le 10 novembre de la même année; de cette union si éphémère naquit un fils, Henri, auquel le comté devait revenir à la mort du grand-père, le 20 août 1252. Seulement le jeune héritier n'avait alors que quatre ans tout au plus, et son oncle Philippe, bien que puîné, prit la succession du comté. Ce devait être pour le malheur du pays; d'un caractère impétueux, il se lança dans une série de sottes aventures, dont Henri V



Ernest Werling

LE CHATEAU DE VIANDEN
Essai de reconstitution par *Ernest Werling*



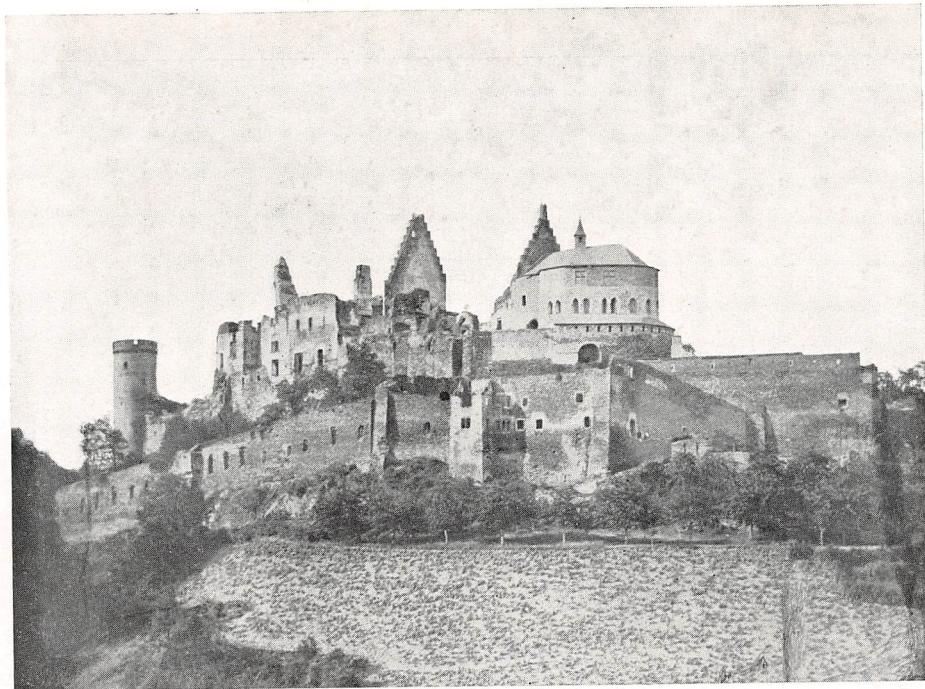
LE CHATEAU DE VIANDEN

Tableau par *G. Fresez*, appartenant à M. E. Arendt (Luxbg.)



VIANDEN

Aquarelle par le Dr. Jungbluth (1862)



PREMIERE PHOTOGRAPHIE du Château de Vianden
prise par un Luxembourgeois (N. Maroldt, Diekirch, 1867)

LES COMTES DE VIANDEN

de Luxembourg sut profiter à merveille. C'est aux Messins que Philippe s'en prit tout d'abord, allant, dit-on, jusqu'à assiéger leur puissante ville, mais le comte Henri, ayant pris fait et cause pour les citains et étant venu mettre le siège devant Vianden, Philippe dut bien abandonner son entreprise: le 10 décembre 1257, il s'engagea à ne rien réclamer aux Luxembourgeois pour les dommages qu'ils lui avaient occasionnés ainsi qu'à ses alliés.

Quatre ans plus tard, nouvelle aventure: lorsqu'en 1261, l'archevêque Henri de Trèves alla mettre le siège devant Strasbourg pour aider son cousin, l'évêque Wauthier de Gérolsdeck, Philippe de Vianden l'accompagna et prit part à la défaite subie par les troupes archi-épiscopales devant la ville, le 13 juillet; jamais il ne fut remboursé des dépenses faites à cette occasion.

Au début de l'année suivante, il put terminer le grave différend qui lui avait valu l'excommunication, à propos de la paroisse de Roth, mais ce ne fut qu'une trêve passagère.

Sur ces entrefaites, le neveu de Philippe, Henri, grandissait, et, devenu jeune homme, il s'empressa de revendiquer le patrimoine injustement détenu par son oncle: il attaqua l'intrus, le fit prisonnier et l'enferma au château de Schœnecken (au sud-est de Prum). L'évêque d'Utrecht s'entremis pour faire délivrer le captif, mais il dut pour ce recourir au comte de Luxembourg, Henri V, qui se fit largement payer son aide; par accord conclu le 31 juillet 1264, le comte s'engage à faire en sorte que Philippe soit libéré et que le château de Schœnecken lui soit restitué, dût-il faire le siège de la place, mais cela à une condition: Philippe aurait, tant pour lui-même que pour ses descendants, à se reconnaître homme-lige des comtes de Luxembourg, dont il reprendrait en fief son château de Vianden, toujours ouvrable pour eux. Quant à Schœnecken, s'il devait être cédé à Henri, le neveu de l'évêque, ce ne pouvait être qu'à l'intervention de celui-ci ou, en son absence, de son frère, le prévôt de St. Martin.

Philippe rentra donc en possession de sa liberté, en même temps que de Vianden, tandis que son neveu eut à se contenter de Schœnecken et de l'avouerie de Prum: ainsi le comté devint-il un état vassal du Luxembourg, en même temps qu'il

subissait un nouveau démembrément, au bénéfice de la branche aînée des Vianden, les seigneurs de Schœnecken, qui s'éteignirent au milieu du XIV^e siècle.

Ce vasselage entraîna Philippe, deux ans après, dans de nouveaux malheurs. Le comte de Luxembourg ayant conclu, le 14 août 1266, un traité d'alliance avec son neveu, Ferry, duc de Lorraine, contre Thibaut de Bar, le comte de Vianden dut remplir ses devoirs féodaux: il eut d'abord, avec onze autres „hommes“ du comte, à garantir l'exécution du traité; il dut ensuite prendre les armes et marcher avec son suzerain contre les troupes du comte de Bar et de l'évêque de Metz, son allié.

A la désastreuse bataille livrée à Prény (près de Pont-à-Mousson) le 14 septembre suivant, il fut fait prisonnier en même temps que le comte Henri V, et incarcéré au château de Mousson. C'est alors que le Luxembourgeois, furieux de sa défaite, répartit à un autre de ses fidèles, Arnold de la Rochette, qui cherchait à le consoler: „Je n'ai plus foi à tes avis: tu me disais hier que Dieu était avec nous, mais tu as pris le diable pour lui.“

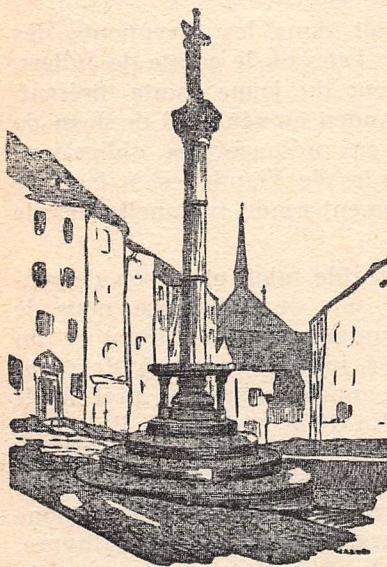
Nos deux comtes ne sortirent de prison qu'en avril 1267, contre dues rançons. Est-ce pour payer la sienne que Philippe fut obligé de céder son comté au duc de Lorraine? Nous ne pourrions le dire, toujours est-il que différents documents de l'époque mentionnent Philippe comme n'étant plus comte et ne détenant plus les châteaux de Vianden et de Dasbourg. Le 17 février 1271, toutefois, Vianden était de nouveau en son pouvoir, car ce jour il reprit à nouveau son château, le bourg, la ville et ses appartenances en fief du Luxembourg. Il mourut peu après (le 23 avril 1272, 1273 ou 1274).

Philippe avait épousé Marie de Perwez, fille de Godefroid (de la maison de Brabant), qui lui survécut jusqu'en septembre 1289 au moins; elle lui avait apporté les importantes terres de Grimberghen, de Perwez et de Ninove et lui avait donné plusieurs enfants, qui ne jouèrent qu'un rôle effacé dans notre pays, même son successeur au comté de Vianden, *Godefroid*, mentionné avant tout dans les documents brabançons. Et la chose s'explique fort bien par l'importance de ses terres de Brabant et par une mésaventure qui lui arriva dans le Luxembourg. Obligé de se ranger du côté de son suzerain, le duc

de Brabant, dans la guerre de la succession du Limbourg, Godefroid fut pris par le comte de Luxembourg; pour l'en délivrer, il fallut l'intervention de Henri de Schœnecken et d'autres de ses hommes de fief qui durent, le 31 janvier 1284, donner à Henri V les garanties les plus formelles que Godefroid et les siens n'entreprendraient rien contre le comte, de ses châteaux de Vianden et de Dasbourg ou d'ailleurs, aussi longtemps que durerait les hostilités.

Au cours de la même année, une nouvelle mésaventure arriva à Godefroid; le comte de Flandre le fit arrêter à Lille, nous ne savons pour quel motif. L'engagement souscrit par les siens ne l'empêcha pas de prendre part à la bataille de Worringen, le 5 juin 1288, au premier rang des troupes brabançonnnes, ce qui ne dut guère favoriser ses relations avec la maison de Luxembourg. Par la suite, cependant, Godefroid rendit des services d'argent au fils de Henri VI.

A son décès, arrivé entre le 10 décembre 1307 et le 15 octobre 1310, Godefroid laissait postérité des deux unions qu'il avait contractées, la première avec Alice d'Audenaerde, la seconde avec Lutgarde, dame de Ligny.



CROIX DE JUSTICE de Vianden
Dessin p. M. H.

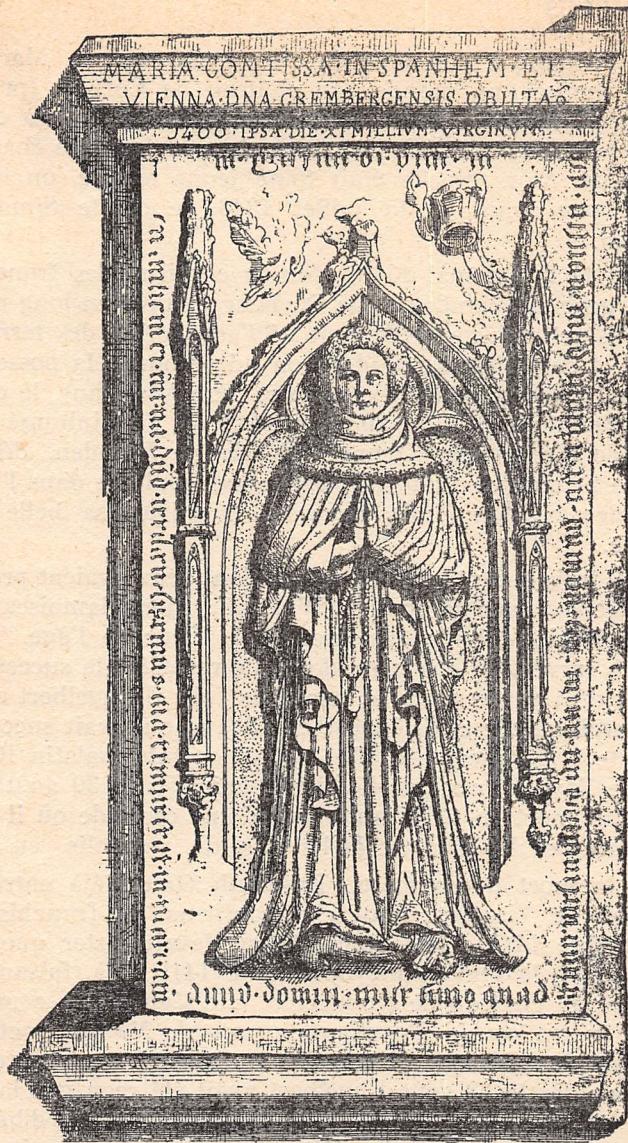
Son fils aîné *Philippe* (II), cité dès février 1291, était déjà en possession du comté en juin 1304, du vivant de son père encore; en 1306, il renouvelle l'hommage-lige déjà reconnu par ses ancêtres envers les comtes de Luxembourg, qui devaient toujours avoir accès dans son château de Vianden; le 19 novembre 1308, il accorde une charte d'affranchissement à ses chers *oppidains* de Vianden, qui devaient jouir des mêmes libertés que les bourgeois de Trèves.

Mort jeune encore en 1315 ou en 1316, il laissait plusieurs enfants mineurs, si bien que la mambournie du comté dut être assumée par un de leurs parents du côté maternel, le comte Gérard de Juliers. Commence alors, pour le pauvre pays de Vianden, une période difficile, dont l'histoire a été fort compliquée par les multiples erreurs que la plupart des auteurs, jusqu'aux plus récents, ont accumulées en traitant de l'extinction de notre vieille maison comtale.

De ces enfants, nous en connaissons quatre au moins: Henri, l'aîné, qui succéda à son père à Vianden; Godefroid, né vers 1307, qui devint chanoine à Trèves, à Munster en 1325, à Cologne en 1329; Louis, né vers 1309, qui entra aussi dans les ordres et devint prévôt de Munster-Eifel, pour finir par être tué par Guillaume de Namur, peu avant juin 1343; Adelaïde, qui épousa, par contrat du 23 décembre 1331, le comte *Othon de Nassau*: union dont les conséquences furent capitales pour les destinées de Vianden puisqu'elle explique comment, six cents ans après, le château de ses pères appartient toujours à une princesse de la maison de Nassau.

Le comte *Henri* (II) apparaît dans les documents dès les 5 octobre et 9 novembre 1316, jours où le comte de Juliers, agissant évidemment comme tuteur du jeune comte, présent, refusa l'entrée du château de Vianden au sénéchal de Jean de Bohême; prétention injustifiable en présence des obligations reconnues si souvent par les comtes de Vianden et à laquelle il fut mis bon ordre par un jugement rendu solennellement le 2 janvier 1317, à Luxembourg.

Henri II de Vianden joua un rôle falot, et le peu de renseignements que nous possédons sur son existence nous le montrent fort peu sérieux, empruntant six mille livres à un bourgeois de Bruxelles, mettant des joyaux en gage à Metz, engageant ailleurs du drap de soie appelé *camokas* qu'il avait rapporté d'un voyage à Venise. En 1335 ou en 1336, il épousa la sœur du comte Guy de Namur, Marie de Flandre, qu'il délaissa bientôt pour partir avec son beau-frère Philippe de Namur et d'autres jeunes aventuriers; les joyeux compagnons firent voile vers l'Orient et, débarqués dans l'île de Chypre, s'y livrèrent à de tels excès que les habitants de Famagouste finirent par les massacrer tous — ils étaient une trentaine —, en septembre 1337.



Pierre tombale de la comtesse MARIE DE SPANHEIM
(† le 21 octobre 1400) dans l'église paroissiale
Dessiné par Ch. Arendt

A l'époque à peu près de cette sotte équipée, Marie de Flandre mettait au monde, au château de Corroy (près de Gembloux), une fille, Marie, qui devenait l'héritière du comté de Vianden, sous la tutelle de son oncle Godefroid, le chanoine de Cologne. Alors qu'elle était toute jeune encore, on lui fit épouser, peu avant le 25 juillet 1348, le comte *Simon de Spanheim*.

Dès le trente mai 1349, Simon confirme les franchises des bourgeois de Vianden et de Dasbourg. Après un long règne, dont nous retiendrons seulement ici l'acquisition des terres de St. Vith et de Butgenbach (dont on lui reconnut la possession en mars 1380 comme héritier de son père Waleran), le comte de Spanheim mourut le 30 août 1414 et fut inhumé dans l'église de Kreuznach. Quant à Marie de Vianden, décédée depuis le 21 octobre 1400, elle trouva sa sépulture dans l'église de Vianden, où l'on admire encore de nos jours sa belle dalle funéraire.

Des trois enfants nés de cette union, deux avaient précédé leurs parents dans la tombe: Waleran, mort damoiseau en 1380, et Marie, enlevée également à la fleur de l'âge. Seule, *Elisabeth* survécut à son père, dont elle recueillit la succession; elle était déjà veuve alors, et par deux fois: d'Engelbert comte de la Marck qu'elle avait épousé en 1381 et qui avait succombé à la peste le 22 décembre 1391, et du comte palatin Robert Pipan de Bavière, auquel elle s'était unie dès le 30 août 1392 et qui était mort en 1398, au retour d'une croisade où il avait été capturé par les Turcs à la bataille de Nicopolis, en 1396.

A la mort de sa mère, Elisabeth était déjà entrée en possession de Vianden, dont elle confirma les franchises le 24 novembre 1414, mais dont elle ne devait rester que bien peu de temps la souveraine. Le 15 juin 1417 déjà, faisant son testament, au château de Kreuznach, elle léguait son comté de Vianden à son cousin *Engelbert, comte de Nassau*, petit-fils d'Adelaïde de Vianden. Elisabeth mourut le 3 septembre suivant, mais dès le 18 août Engelbert avait été reçu par la ville de Vianden, qui lui avait rendu hommage en sa qualité d'héritier naturel du comté; il représentait aussi, en cette occasion, ses frères Adolphe, Jean-le-Vieux et Jean-le-Jeune.

C'est ainsi que l'illustre maison de Nassau arriva à Vianden, dont elle possède encore le château après des vicis-



Pierre tombale de HENRI DE NASSAU,
 bailli de Pittange († le 22 novembre 1589),
 arrière-petit-fils de Jean, fils bâtard de Jean,
 comte de Nassau-Vianden. — Dans l'église

paroissiale. Dessiné par Ch. Arendt

situdes qu'il serait trop long de narrer ici. Qu'il nous suffise de dire ici qu'après Engelbert I^{er} (mort à Bréda le 3 mai 1442), le comté passa d'abord à son fils cadet *Henri* (mort en 1450), puis à l'aîné *Jean IV*, seigneur de Bréda et sénéchal de Brabant († 1475), époux de Marie de Looz-Heinsberg; par partage du 8 mai 1472, Vianden échut au fils de ceux-ci, Engelbert II († 1504), créé chevalier de la Toison d'Or en 1473, mari, depuis 1468, de Cimburga de Bade († 1501), avec laquelle il est inhumé à Bréda sous un magnifique mausolée. Pendant un temps toutefois, de 1489 à 1497, son frère *Jean V* détint le comté, qui lui revint en 1504, à la mort d'Engelbert.

Jean V mort le 30 juillet 1516, le comté passa à son fils *Henri*, chevalier de la Toison d'Or depuis 1505, qui jouissait de la confiance de Charles-Quint et mourut en 1538, père d'un fils unique *René*, issu de son second mariage avec Claude de Chalon. Devenu prince d'Orange en 1530 par succession d'un oncle maternel, *René de Chalon* succomba le 18 juillet 1544 aux blessures reçues la veille à la bataille de Saint-Dizier en Champagne; sans enfants, il laissa tous ses biens au fils de son oncle *Guillaume le Vieux*, alors âgé de onze ans seulement: le jeune comte de Vianden devait par la suite, sous le nom de *Guillaume le Taciturne*, jouer un rôle de premier plan dans les événements de son époque agitée; adversaire irréductible de Philippe II, il se vit confisquer en 1566 toutes les terres qu'il possédait dans les provinces restées fidèles au roi d'Espagne.



C'est ainsi que Vianden fut attribué en usufruit viager au comte Pierre-Ernest de *Mansfeld*, qui conserva le comté jusqu'à sa mort, le 22 mai 1604. Un mois après, le 23 juin, les archiducs Albert et Isabelle accordaient au fils du Taciturne, *Philippe-Guillaume*, prince d'Orange, comte de Nassau et de Bueren, main-levée du séquestre qui avait frappé Vianden, Dasbourg et Saint-Vith.

Nous nous contenterons, en ce qui concerne les destinées ultérieures du comté de Vianden, après la mort de Philippe-Guillaume en 1618, de signaler qu'il appartint successivement à ses frères *Maurice* († 1625) et *Henri-Frédéric* († 1647); puis aux fils et petit-fils de ce dernier, *Guillaume II* († 1650) et *Guillaume III*, roi d'Angleterre († 1702). N'ayant pas d'heirs,



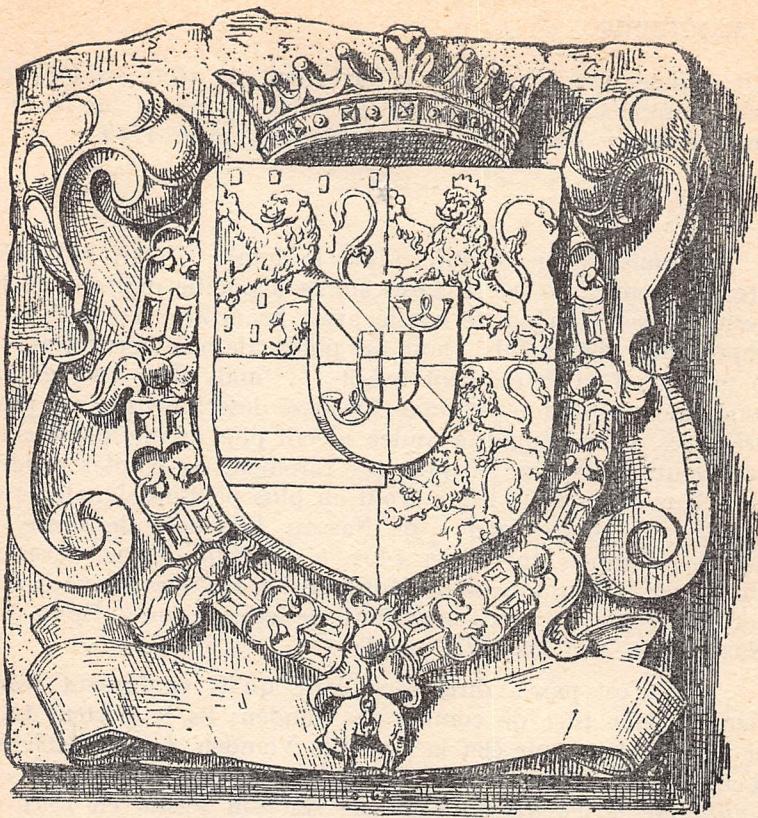
A stylized, handwritten signature in black ink, appearing to read "HENRI DE NASSAU".

HENRI DE NASSAU,
comte de Vianden, mort en 1538



GUILLAUME I^e D'ORANGE,
(LE TACITURNE)

comte de Nassau-Vianden, d'après le portrait
d'*Antonio Moro* (1512—1578) conservé à la
Galerie Royale de Cassel



ARMOIRIES de Philippe-Guillaume de Nassau, comte de Vianden
(1604—1618), placées en 1621 dans un mur du «Nassau-Bau»
Dessiné par Ch. Arendt

ce dernier prince laissa ses biens à *Jean-Guillaume Frison de Nassau-Dietz* († 1711), descendant d'un frère du Taciturne; cet héritier fut le père de *Guillaume-Charles-Henri Frison*, mort en 1751, et le grand-père de *Guillaume V dit Batave* († 1806), qui perdit ses domaines luxembourgeois du fait de la conquête du pays par les troupes de la République Française.

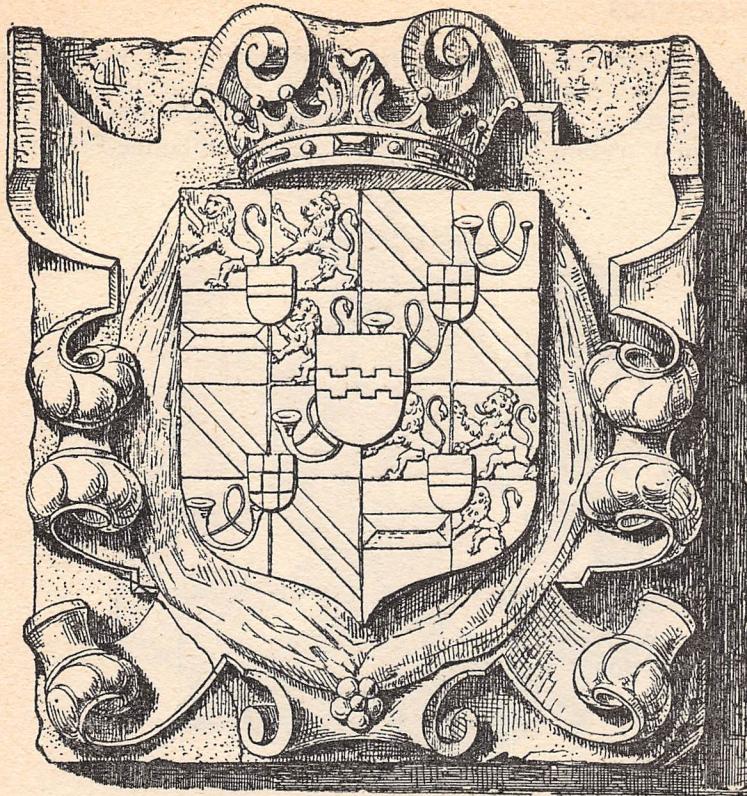
Ces princes ne jouirent pas sans interruption du comté de Vianden et de ses dépendances; pendant la guerre de Trente Ans, tout d'abord, puis, à la fin du XVII^e siècle et dans la première moitié du siècle suivant, la Maison d'Isenghien s'étant

fait adjuger ces terres par le parlement de Metz en 1683 et par le Grand Conseil de Malines en 1702, du chef d'une importante créance, et ne les ayant restituées qu'en 1759.



Depuis qu'en octobre 1400 la tombe s'était refermée près du manoir de ses ancêtres sur la dépouille mortelle de la dernière des Vianden, le comté avait beaucoup perdu de son importance d'autrefois; non au point de vue territorial — le mal avait déjà été fait avant —, mais bien en ce qui concerne sa situation politique. Délaissé désormais par ses propriétaires, pour lesquels Vianden n'était plus qu'une possession accessoire, le pays ne vit plus que rarement ses comtes résider dans leur château de l'Our. Tout au plus peut-on signaler que l'épouse du comte Jean V de Nassau, Elisabeth de Hesse, y donna naissance, en février 1491, à une fille, Marie, devenue en février 1506 comtesse de Holstein; les archives ne nous ont conservé que de rares mentions de séjours qu'y firent les Nassau, du XV^e au XVII^e siècle.

Ce n'est pas à dire, cependant, qu'ils ne fussent point fiers de leur titre de comtes de Vianden: ils le portent tous et placent dans leur écu la fasce de Vianden. Le plus célèbre d'entre eux — pour n'en point donner d'autres exemples —, *Guillaume le Taciturne*, s'intitule sur son sceau, en 1561 et en 1583 „comte de Nassau, Catzenellenbogen, Vianden et Dietz“, et la fasce de Vianden y voisine, dans l'écu, avec le lion des Nassau, celui des Catzenellenbogen, les léopards des Dietz, la bande de Chalon, le cor d'Orange et l'échiqueté de Genève; les mêmes armoiries se voient encore sur la belle médaille de 1575, à la légende WILHELM PRINTS ZV VRANIEN AE. 42, et sur le fronton du splendide mausolée élevé à Guillaume dans la grande église de Delft. D'ailleurs, quand son fidèle partisan, Philippe de Marnix, veut prouver que le prince d'Orange peut traiter d'égal à égal avec Don Juan et même avec Philippe II, il invoque sa qualité de seigneur souverain, „notamment dans la terre de Viane, qui ne relève que de Dieu et de son épée“. Ici, cependant, il faut l'avouer, emporté par son zèle, le seigneur de Sainte-Aldegonde exagérait quelque peu: le comte de Vianden était bien, au XVI^e

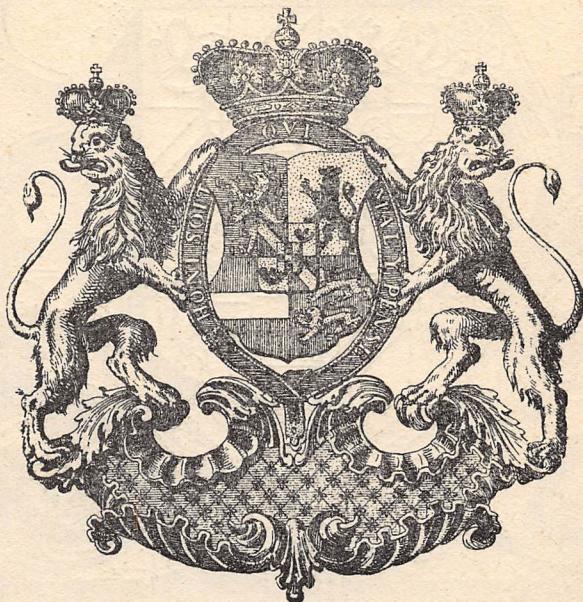


ARMOIRIES de Maurice de Nassau, comte de Vianden de 1618
à 1625, posées en 1621 dans un mur du «Nassau-Bau»
Dessiné par Ch. Arendt

siècle, considéré comme le premier feudataire du Luxembourg et avait, à ce titre, le droit de prendre la parole au Siège des Nobles au nom de toute la noblesse du pays, seulement, depuis 1264, le comté avait perdu la belle indépendance que Marnix lui attribuait.

Un siècle plus tard, en 1681, Vianden se retrouve encore, dans la légende comme dans les armoiries, sur le curieux „thaler commun“ à l'effigie des cinq princes de Nassau, et de 1683 à 1689, le prince de Nassau-Dillenburg, qui ne possède cependant plus rien à Vianden, en fait figurer le nom

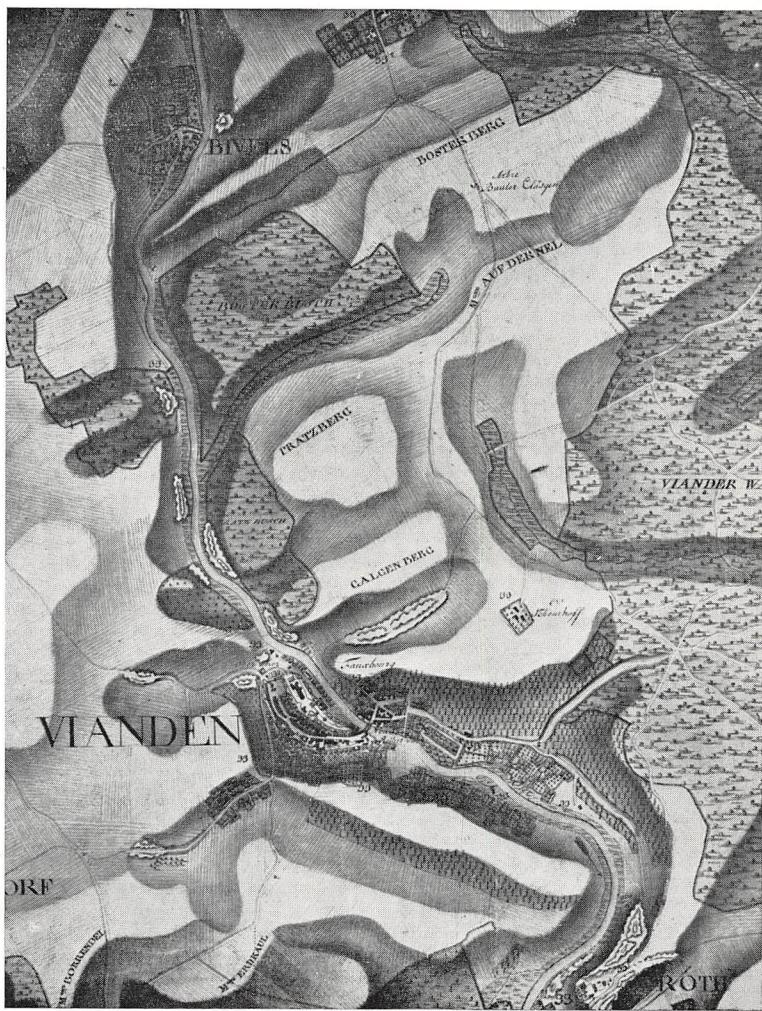
et la fasce sur ses monnaies d'or et d'argent. Par contre, les rois des Pays-Bas abandonnèrent le titre et les armoiries, bien que la fasce se voie en 1804 sur le cachet de Guillaume 1^{er}, alors qu'il n'était encore que le prince Guillaume-Frédéric.



*Armoiries de Guillaume-Charles-Henri-Frison († 1751)
ou de son fils Guillaume Batave († 1806)
figurant sur l'ancien Drapeau de la Ville de Vianden*

Cette fasce de Vianden a une histoire curieuse dont il convient que nous disions quelques mots. Ce n'étaient nullement là les armoiries primitives de nos comtes, comme le montre, en 1232 et en 1252, le sceau équestre de Henri I^{er}, où se voit sur le bouclier et sur l'écu du contre-sceau, un écusson en abîme: comment cet écu *de gueules à un écusson d'argent en abîme* a-t-il été changé par la suite en un écu *de gueules à la fasce d'argent*.

On nous a toujours raconté que c'était en 1288, à la bataille de Worringen, que le comte Godefroid avait relevé la bannière de Perwez et en avait repris la fasce; et cependant,



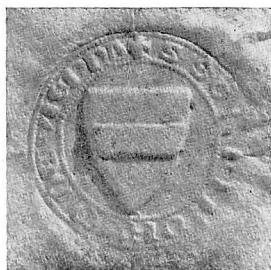
VIANDEN ET SES ENVIRONS
d'après la carte de *Ferraris* (1777)



MEDAILLE de Jean le Vieux,
comte de Nassau-Catzenellenbogen,
frère du Taciturne, à la devise:
PLVS : TOST : MORIR (1580)



MEDAILLE de Guillaume le Taciturne
(1575)

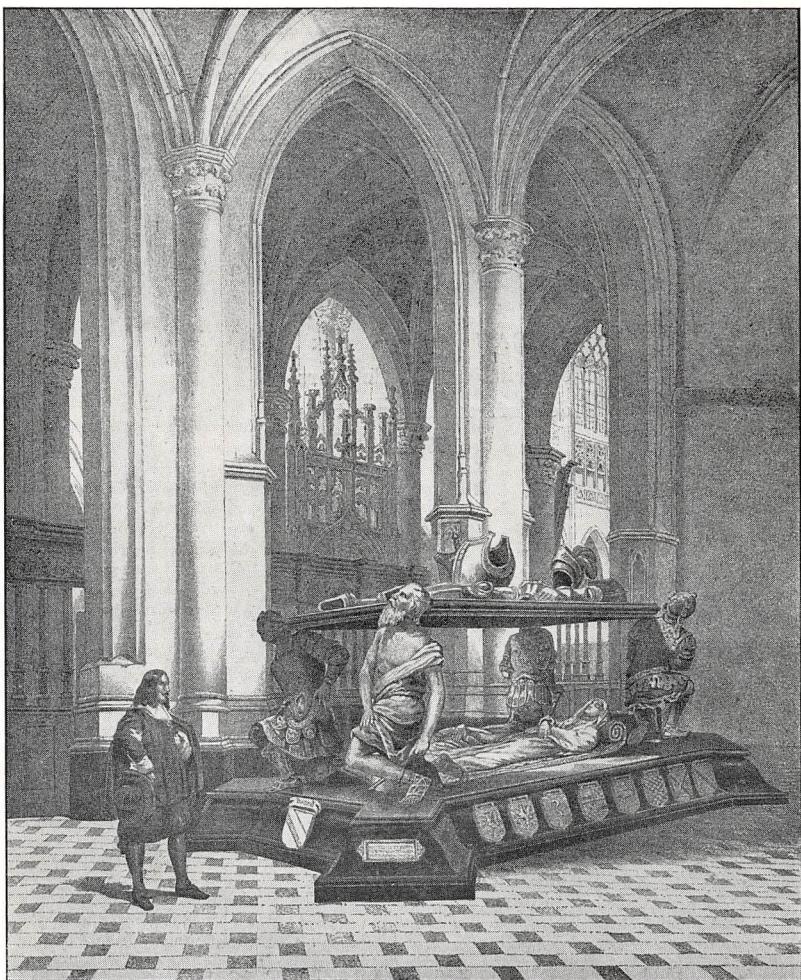


SCEAU octroyé aux
échevins de Vianden lors
de l'affranchissement de
1308.

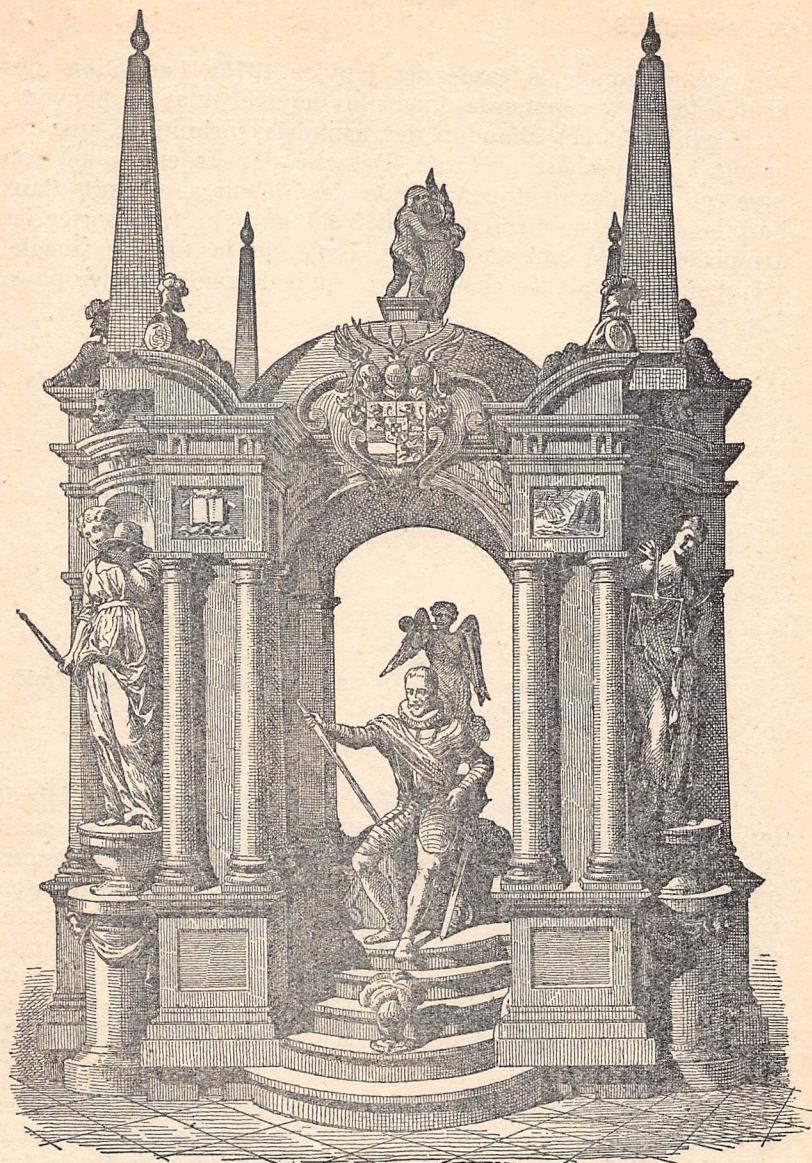


LE THALER DES 5 NASSAU DE 1681

(Collection de l'Institut g.-d.)



MAUSOLEE D'ENGELBERT II DE NASSAU, COMTE DE VIANDEN
(1472—1504) dans l'église réformée de *Breda*

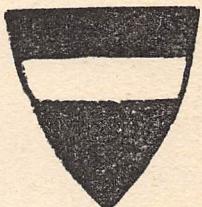


MAUSOLÉE DE GUILLAUME LE TACITURNE
COMTE DE VIANDEN, (1544—1566) à Delft

son sceau montre la fasce dès janvier 1278: l'adoption des armes de Perwez remonte donc plus haut et nous ne pouvons, pour expliquer cet abandon des armoiries primitives, que recourir à l'hypothèse suivante. Détaché des Ardennes, où son père et lui n'avaient connu que des déboires, vivant dans l'orbite du duc de Brabant, Godefroid aura préféré porter les armoiries de la puissante race, issue de la famille ducale, à laquelle il devait les riches terres qu'il détenait dans ce pays.



Armes primitives
des Comtes de Vianden



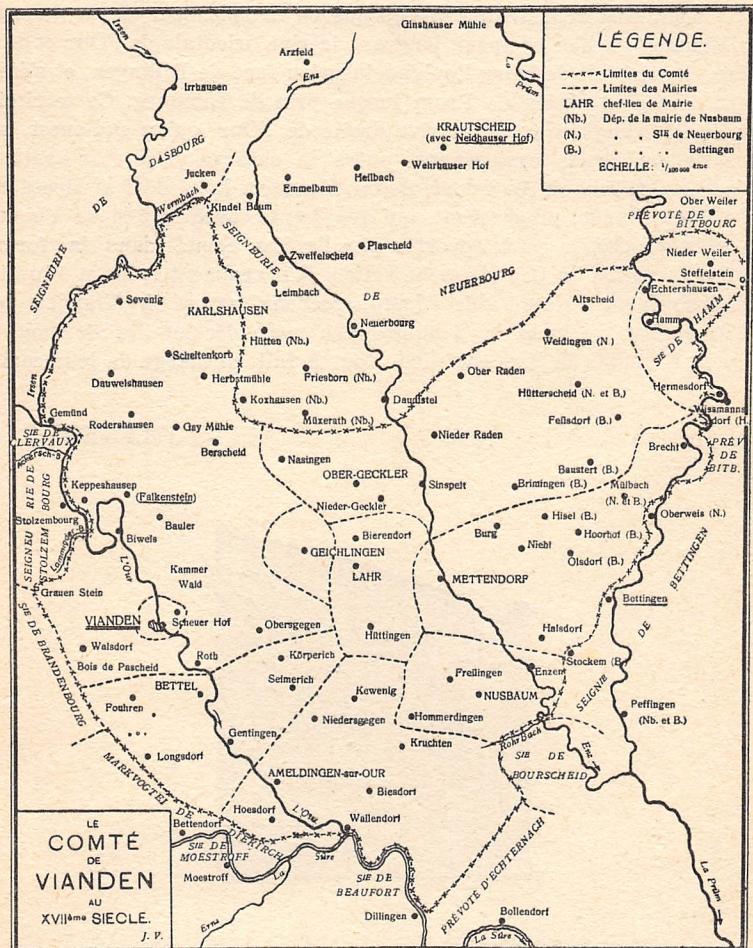
Armoiries du comte Godefroid
et de ses Successeurs

D'ailleurs, en laissant là l'écu de ses ancêtres, il ne faisait qu'imiter l'exemple de son père, Philippe, qui, dès 1252, avait lui-même adopté les armes de sa grand-mère, le lion de Namur, qu'il brisa par la suite d'un bâton brochant. L'ancien écusson en abîme des Vianden fut conservé par la branche aînée, dépossédée, les Schoenecken, et par leurs cadets, les Hamm et les Brandenbourg. Quant à la ville de Vianden elle reçut, lors de son affranchissement, en 1308, un sceau avec la fasce que portait alors son seigneur et la légende: S'SCABINORUM. DE. VIENNA.

Les vicissitudes qui ont marqué l'histoire des comtes de Vianden et de leurs armoiries se retrouvent dans celles par lesquelles passa le territoire lui-même. Ce territoire ne représentait plus, à la fin de l'ancien régime qu'une partie de ce qu'il avait été à la fin du règne de Frédéric III, avant le démembrement dont il fut l'objet au cours du XIII^e siècle.

LES COMTES DE VIANDEN

Le comté tel qu'il existait à la veille de la Révolution française, ne comprenait plus que ce que nous pourrions appeler le comté de Vianden proprement dit et comptant, outre Vianden même et sa banlieue, sept mairies: celles de Lahr, Nusbaum, Geckler, Mettendorf, Karlshausen, Ammeldingen-sur-Our et Bettel; cela faisait en tout cinquante villages. A cela s'ajoutait la terre de Dasbourg, avec seigneurie haute, moyenne et basse, comprenant trente-cinq villages, répartis entre les mairies d'Eschfeld, de Daleiden et de Leidenborn.



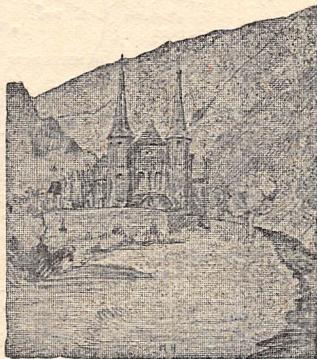
LE
COMTE
DE
VIANDEN
AU
XVIII^e SIECLE.
J. V.

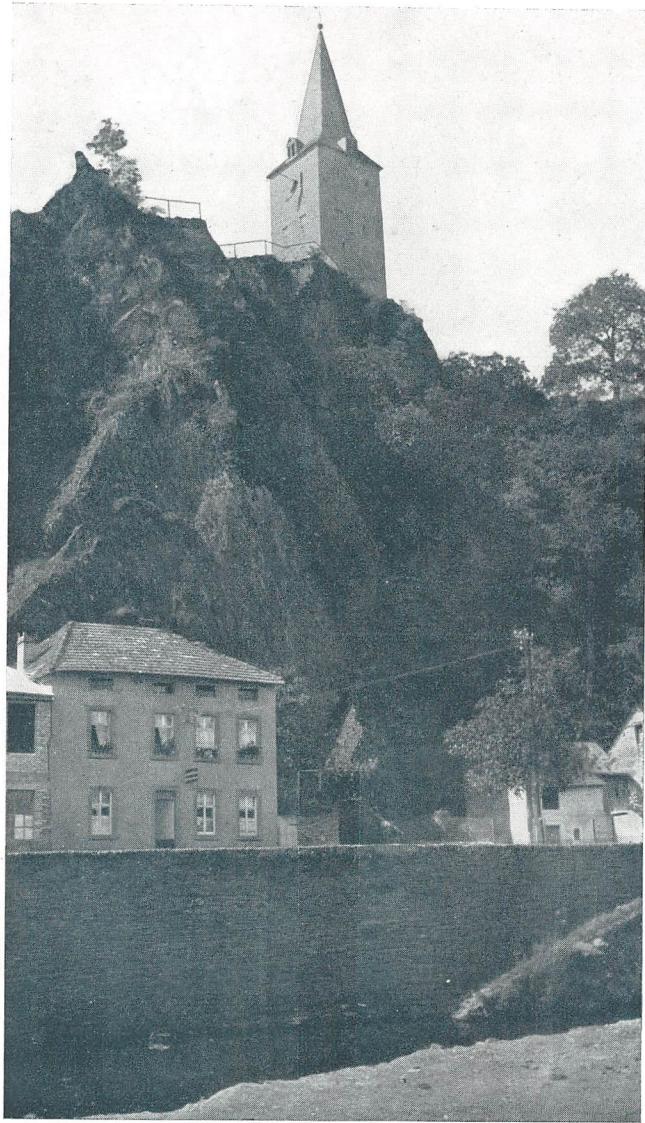
J. VANNERUS

D'autre part avaient été détachés de l'ancien comté, au XIII^e siècle, du temps de Henri I^r et de son fils Philippe I^r, d'abord, la terre de Neuerbourg, avec soixante villages, censes et moulins, qui forma l'apanage de Frédéric, fils puiné de Frédéric III; vers la même époque, la seigneurie de Hamm, avec six villages; en 1264, enfin, la terre de Schoenecken, qui constitua avec cinquante-six villages et hameaux, l'apanage de Henri de Vianden, dépossédé de son droit d'aînesse par son oncle Philippe I^r.

Tout cela représentait à l'époque de la splendeur de la dynastie de Vianden un bloc compact, longeant la rive orientale de l'Our et de la Sûre, depuis l'est de Burg-Reuland jusqu'en face de Dillingen, et s'étendant depuis la région de Prum jusque près de Bitbourg. Ce territoire du comté n'empiétait sur la rive droite de l'Our qu'au sud-ouest, sur une bande étroite comprenant, outre le château et la ville-haute de Vianden, les bans de Walsdorf, Bettel, Fouhren, Longsdorf et Hoesdorf; c'est cette bande, précisément, qui représente, avec le ban de Vianden — rive gauche, la part apportée par l'ancien comté dans la formation territoriale du Grand-Duché actuel. Il a vraiment fallu la situation admirablement défensive de l'éperon rocheux arrosé à Vianden par l'Our et son affluent le Schankerbach pour décider les Berthold de Hamm à établir là leur chef-lieu, tout à fait en marge de leur comté.

J. VANNERUS.





ROCHER DU HOCKELSTOUR
Photo Cahiers lux.



(2, 3 & 4)

LES ENTREES DU CHATEAU

Photo C. L.



(4)

PORTE D'ENTREE

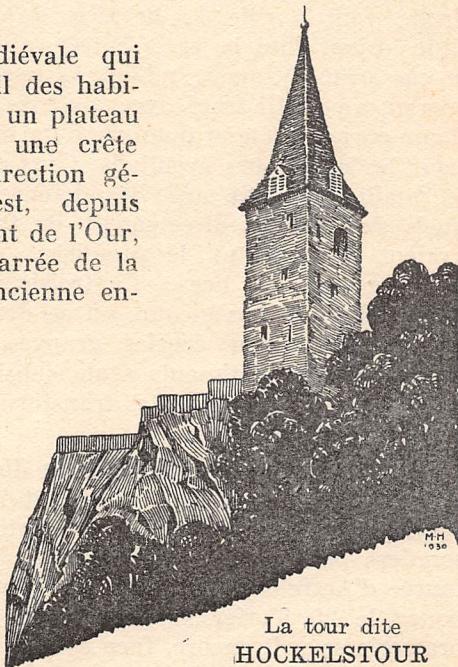
MACHICOULIS

LE CHÂTEAU DE VIANDEN

La forteresse médiévale qui fait, à juste titre, l'orgueil des habitants de Vianden, occupe un plateau créé artificiellement sur une crête descendant, selon une direction générale nord-ouest—sud-est, depuis le *Ruomberg* jusqu'au pont de l'*Our*, en passant par la tour carrée de la *Hockels-Lei*, reste de l'ancienne enceinte de la ville.

Protégé vers le nord-est par la profonde vallée de l'*Our*, le château l'est vers le sud-ouest et vers le sud par le vallon dans lequel se sont blotties, sous la protection de ses murailles, les maisons de la ville haute; vers le nord, vers le col séparant l'éperon rocheux de la montagne dont il se détache, un fossé creusé de main d'homme devait sans doute être franchi par un pont-levis.

C'était ici le côté faible de la place-forte, le front d'attaque, et, comme dans toutes les forteresses analogues, du type dit „en éperon barré“, on avait renforcé, de ce côté, les ouvrages défensifs: en 1632 même, les progrès de l'artillerie ayant rendu insuffisants des dispositifs datant du moyen-âge, on dut ériger ici une demi-lune devant la première porte d'entrée; et ce-



La tour dite
HOCKELSTOUR

J. VANNERUS

pendant celle-ci était flanquée par la haute Tour Blanche, dont la solidité fait encore notre admiration aujourd'hui.

La première porte franchie, on s'engage sur une rampe qui, en longeant le rocher servant d'assise au château, mène à la basse-cour, grande terrasse contournant le château. Pour y arriver, il faut toutefois encore passer par deux portes mé-nagées dans des murs descendant du massif du Burg vers le mur d'escarpe percé de meurtrières, qui longe la rampe à droite, vers la ville. La dernière de ces trois portes, qui constitue aujourd'hui la vraie entrée, ainsi que c'était sans doute le cas primitivement, retient le regard par son plein cintre roman, au profil tracé avec maîtrise, à la clef de voûte ornée d'une curieuse tête et dominée d'un mâchicoulis fort inquiétant pour les agresseurs éventuels. Ceux-ci, d'ailleurs, avaient déjà eu maille à partir avec les défenseurs, aux projectiles desquels s'exposaient directement, de face et de flanc, ceux qui avaient pu, forçant la première, puis la deuxième porte, pénétrer dans les lices. La troisième entrée dépassée, on se trouve dans la basse-cour, où se dressaient toutes les dépendances du château: écuries, granges, fours, forges et hangars divers. De ces bâtiments seule subsiste la brasserie, devenue de nos jours, après maintes transformations, la maison du surveillant des ruines.

A droite de l'entrée, le long du mur d'enceinte, s'élevait autrefois le *corps de garde*, où, dit-on, furent enfermés du 31 octobre au 16 novembre 1798 trente-deux paysans, faits prisonniers par les troupes françaises à la malheureuse échauffourée d'Arzfeld et dont neuf devaient être exécutés à Luxembourg le 26 février suivant. Entre ce corps de garde et la brasserie se voit encore, face à la troisième porte, une *poterne* romane qui donne accès, vers le sud, à un sentier dévalant vers la ville par une côte fort raide. L'enceinte de la basse-cour doit, de même que les murs transversaux barrant la rampe d'accès au château, remonter à l'époque romane.

Contournant le rocher du château, on arrive devant une muraille, qui s'en détache pour aller rejoindre à droite, perpendiculairement, le rempart de la terrasse que l'on vient de parcourir. Dans cette muraille, deux portes: à gauche, celle qu'il faut franchir pour pénétrer plus avant vers le coeur de la place; à droite, une petite porte donnant accès à une

longue et étroite terrasse en contre bas, une fausse braie, qui double toute l'enceinte de la place forte, sur toute sa longueur, en bordure des rochers descendant vers l'Our. La porte de gauche, munie autrefois d'une herse, a subi des remaniements multiples qui en ont défiguré le caractère. Il y eut là un pont-levis, dont on ne retrouve rien, bien que les comptes du XVII^{me} siècle fassent souvent mention d'un bâtiment dit *Falbrück*, fort important puisqu'on y signale, en 1622, non moins de 21 fenêtres. Quant à la herse, elle fut installée en 1634, pour „se tant mieux conserver et deffendre dans le corps du chasteau, encores, qu'à Dieu ne plaise, la court et partie inférieure d'icelluy chasteau seroit prise de l'enemy“.

Au-delà de la porte à herse, on atteint, par une nouvelle petite rampe, autrefois recouverte d'un escalier, le château proprement dit. Poursuivant sa marche, on débouche, en passant entre le château et le mur d'enceinte intérieure, sur une large terrasse, dernier ouvrage de la place-forte vers le nord, qui domine de haut le chemin d'arrivée au château. La crête de son mur s'élève à 24 mètres au-dessus du fossé et la *Tour Blanche*, qui termine là le rempart, à côté de la première porte d'entrée, dépasse encore cette crête de huit mètres.

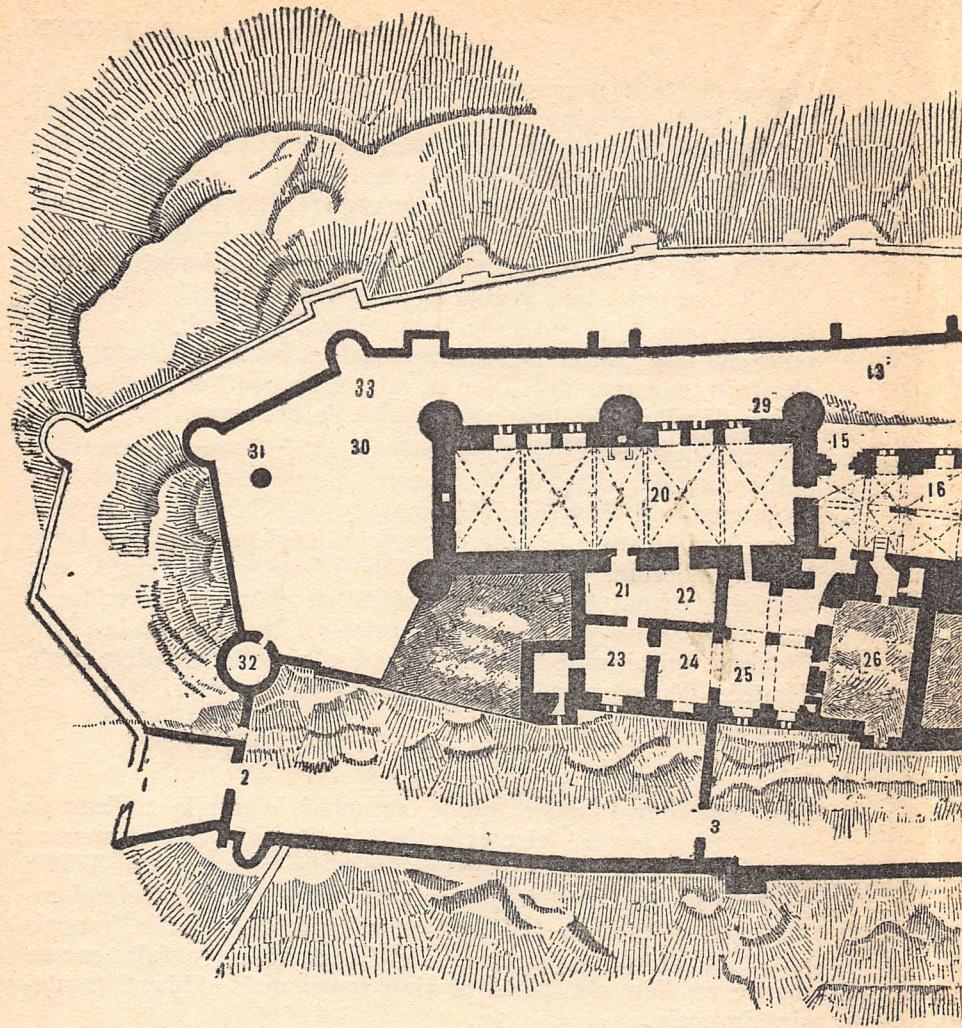


La Tour Blanche, ronde, caractérisée par la couleur de son crépi et par sa frise crénelée à petites arcatures romanes, servait de prison dans son bas-fond; les comptes du XVII^{me} siècle la mentionnent fréquemment: en 1619, la foudre endomme sa pointe; en 1641, on y enferme des captifs français et, en 1678, le gouverneur de Luxembourg y fait encore mettre en lieu sûr, pendant cinq longs mois d'hiver, trente-six Français.

Ce donjon sert de soutien, vers la porte d'entrée, à un formidable bastion, dont la pointe, dirigée vers le nord, était protégée par une tour et qui s'appuyait, du côté de l'Our, à une tour faisant pendant à l'autre et récemment reconstituée: la *Tour Noire*, également utilisée comme prison.

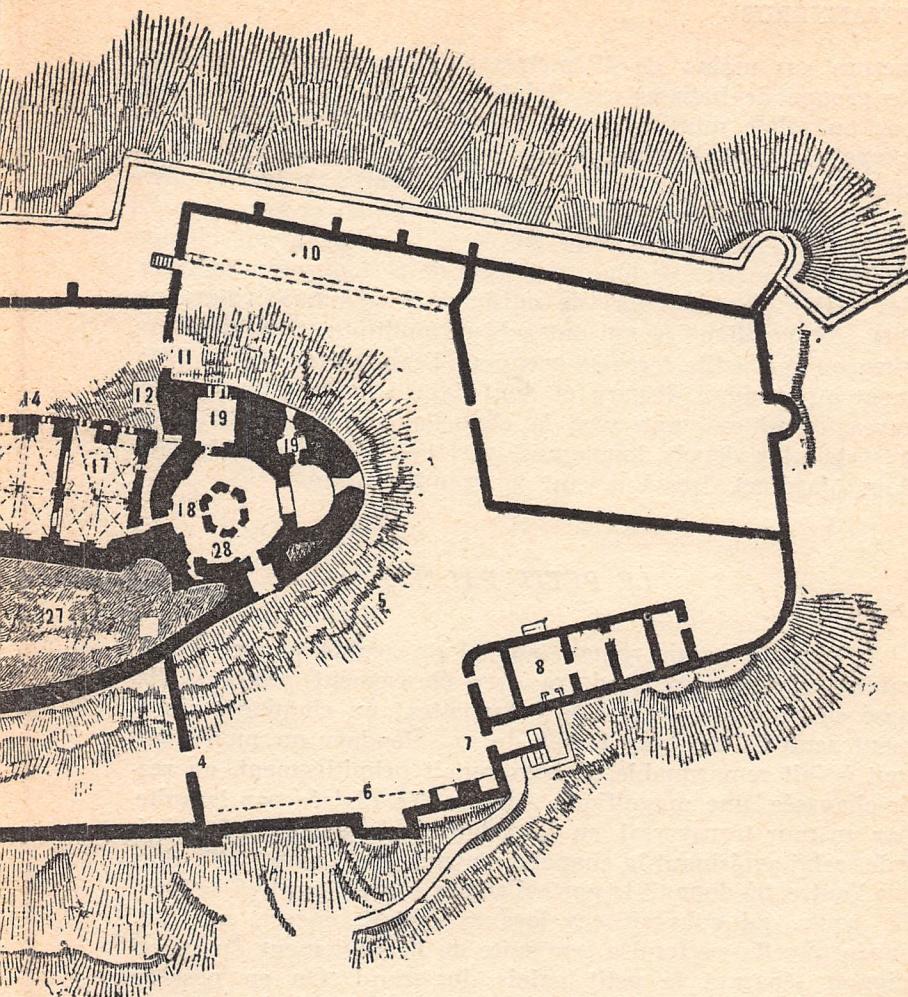
Mais il est temps de pénétrer dans le château même.

La masse imposante de bâtiments qui s'élève sur le socle rocheux occupant le centre de toute la forteresse ne



PLAN DU CHATEAU

1. Emplacement du pont-levis. — 2. 1^{re} porte. — 3. 2^{me} porte. —
4. 3^{me} porte (à mâchicoulis). — 5. Basse-cour. — 6. Corps de garde. — 7. Poterne romane. — 8. Brasserie (logis du surveillant). — 9. Jardin. —
10. Ecuries, forges, granges. — 11. 4^{me} port à herse. — 12. Tour dite d'Yolande. — 13. Cour d'honneur. — 14. Rampe d'accès (escalier). —
15. Entrée principale. — 16. Petit Palais: Salle des gardes (Waffen-halle). — 17. Petit Palais: Chambre des cavaliers (Ritterstouff): Au 1^{er} étage: Salle byzantine. — 18. Soubassemens de la Chapelle castrale.



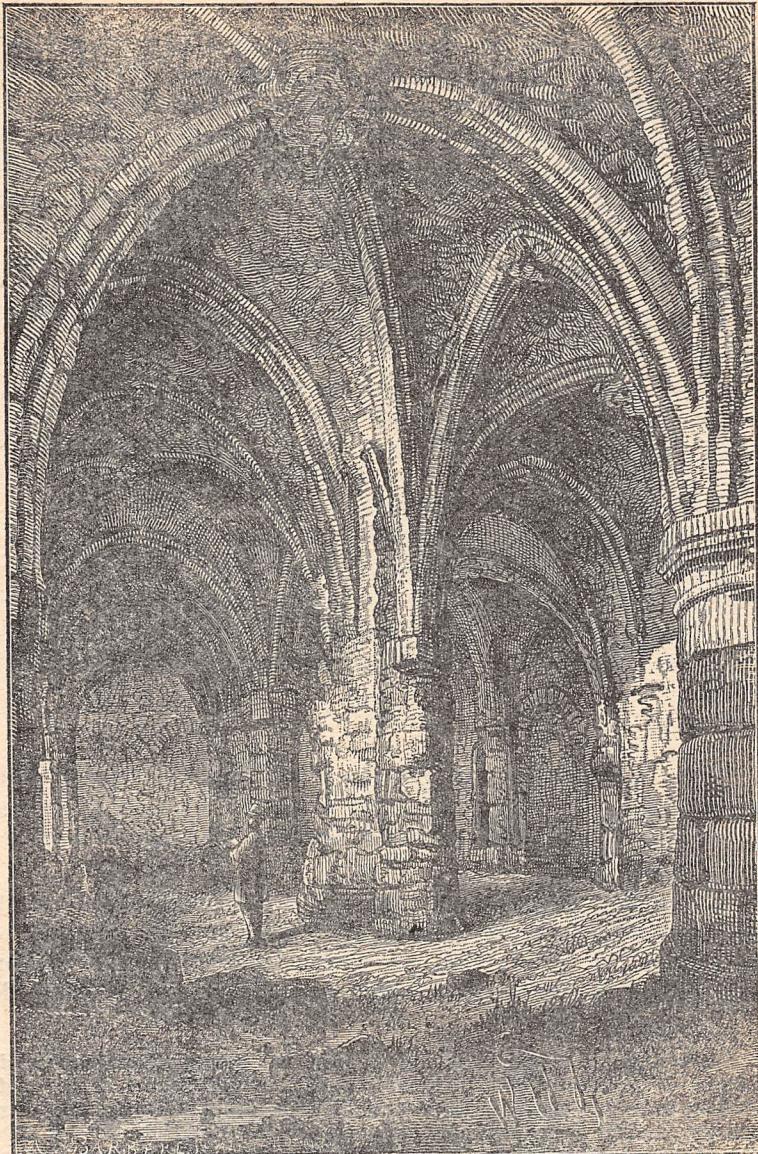
DE VIANDEN

19. Chambres dites de torture. — 20. Grand Palais: Grande Salle des Chevaliers (Rittersaal): au-dessus, les appartements privés (?) et puis les grenières. — 21. Le puits. — 22. Emplacement de la cage d'escalier. — 23. Cellier. — 24. Office. — 25. Cuisine. — 26. Salle à manger avec, au-dessus, Salle des banquets. — 27. Terrasse donnant sur la Salle byzantine et la Chapelle. — 28. Chapelle castrale. — 29. Grande Cave au-dessous de la Salle des Chevaliers. — 30. Terrasse. — 31. Oubliette (trou des sorcières) ou citerne? — 32. Donjon ou Tour blanche. — 33. Tour noire.

mesure pas moins de 85 mètres de long sur 30 de large. Ce groupe de bâtisses est divisé en deux, dans sa longueur, par un solide mur intérieur; à l'est, vers l'Our, l'on voit *la chapelle*, posée hardiment sur la pointe sud du rocher et contournée par la basse-cour, puis deux corps de logis: contre la chapelle, un „petit palais“ de style roman et vers le nord un „grand palais“ de style gothique primitif, ayant chacun de 30 à 35 mètres de long. A l'ouest de ce long mur intérieur, des restes d'habitations, de cuisines et d'autres communs, dits „Nassau Bau“ et qui ont subi de multiples remaniements, ainsi qu'une petite terrasse occupant l'emplacement d'un bâtiment aujourd'hui disparu et dont il ne subsiste plus que les caves, communiquant avec la chapelle; ce dernier bâtiment n'existe plus depuis longtemps, car, en 1644, on parle déjà d'un „jardinet dressé devant la grande cuisine“.

LE PETIT PALAIS.

Le petit palais roman, auquel on accède par un admirable portail en plein cintre avec ébrasement profond, disposé en retraites et orné de colonnettes aux chapiteaux richement sculptés, était au temps de sa splendeur un monument tout à fait remarquable. Il comprenait primitivement, au rez-de-chaussée, une magnifique salle voûtée divisée par la suite, par un mur transversal, en deux locaux de grandeur fort inégale, celui avoisinant la chapelle n'ayant que 5 mètres 90, alors que l'autre, où donnait la porte d'entrée, avait 21 mètres de long. La voûte qui couvrait ces locaux existait encore en 1891, année où elle s'effondra par suite de l'écroulement du grand pignon séparant le petit palais du grand. On en possède encore une photographie, heureusement, et Charles Arendt, qui l'a encore vu debout, a pu nous laisser une description de ce vaste hall. „Il était divisé en deux nefs par trois piliers cylindriques et un pilier carré qui, avec les pilastres accolés aux murs, reçoivent la retombée d'une voûte d'arêtes. Les effets de lumière et de perspective de ce spacieux hall (*Waffenhalle*), dans lequel se tenaient probablement les gens de garde et hommes d'armes, sont ravissants. Aux clefs de voûte, dans lesquelles se croisent des nervures au plus pur



LA SALLE D'ARMES
Gravure sur bois par Barbère (Witkamp 1873)

profil, on trouve des écussons aux armes de Vianden (écartelé¹) et de Grimberg gracieusement encadrés, soit d'un quartefeuille, soit d'un trèfle ou d'une rosace à huit lobes.¹⁾

„Par une porte du fond à arcade richement sculptée, on descend sur quelques marches dans une petite salle dont la voûte reposait sur un pilier central et des colonnes murales avec chapiteaux sculptés avec la même richesse que ceux de la salle byzantine et qui est éclairée par deux fenêtres séparées par une cheminée. Cette luxueuse annexe du hall a pu être habitée par le capitaine d'armes. Un étroit couloir la relie au soubassement de la chapelle castrale . . .“

Des parties respectées dans le grand hall par la catastrophe de 1891, le détail le plus intéressant est une fenêtre surmontée d'un large bandeau portant, dans deux ogives, deux écussons, celui de gauche indistinct (une bande?), celui de droite à la fasce de Vianden.

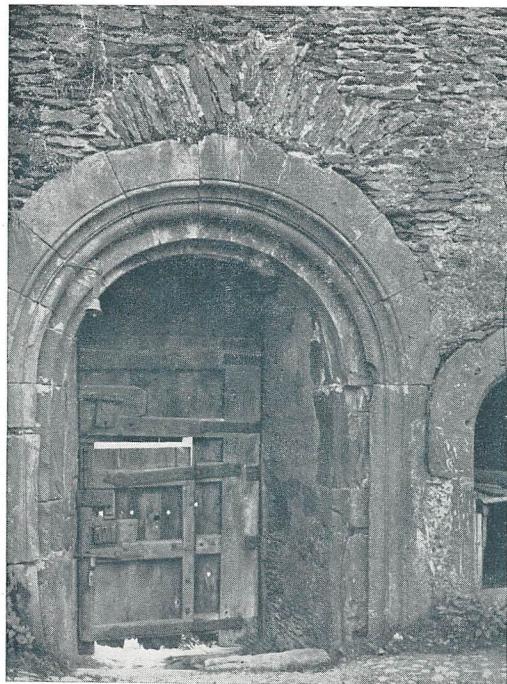
Les appellations de *Waffenhalles* ou *Salle des gardes* et de *Salle du Capitaine du Château* sont modernes; les comptes du XVII^{me} siècle emploient, pour désigner ces deux locaux, celles de *Chambre des Cavaliers*, pour le plus grand, et de *Poèle des Cavaliers* ou *Ritterstouff* pour le plus petit.

*

De la Chambre des Cavaliers un escalier permet d'atteindre une vaste salle (28 mètres sur 7.70), sise au-dessus et à laquelle ses jolies fenêtres ont fait donner le nom de „Salle byzantine“.

Ces baies, sept vers le nord-est, quatre vers le sud-ouest, ont leurs ébrasements garnis de faisceaux de colonnettes supportant des archivoltes en partie trilobées, en partie en plein-cintre; le feuillage si varié des chapiteaux et celui de

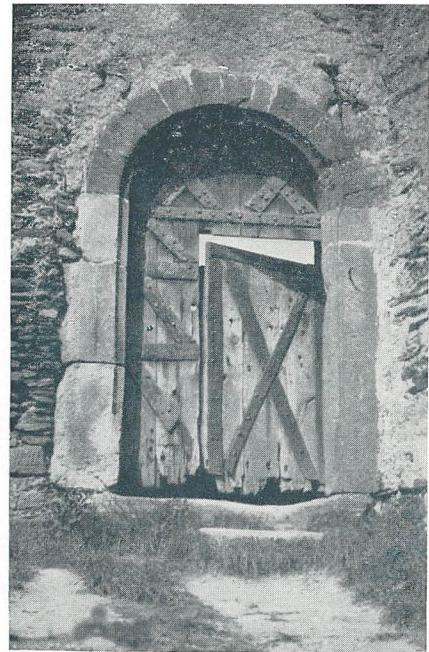
(1) Dans une des planches de son bel album *Monographie du château de Vianden* (1884) Charles Arendt reproduit une de ces clefs de voûte avec un écusson à la fasce échiquetée des La Marck, une autre avec un écartelé (sans meubles indiqués); Bodo Ebhardt, de son côté, dans la savante notice sur Vianden insérée dans les *Deutsche Burgen* (1907), donne, entre autres clefs de voûte armoriées, deux à la fasce de Vianden, une avec un écartelé Nassau-Vianden, une quatrième avec l'écartelé de Cimburge de Bade, épouse d'Engelbert II de Nassau.



POTERNE ROMANE DE LA CONCIERGERIE

(Intérieur)

(7)



(Extérieur)

Photo C. L.



LA CHAPELLE CASTRALE

(5)

Photo C. L.

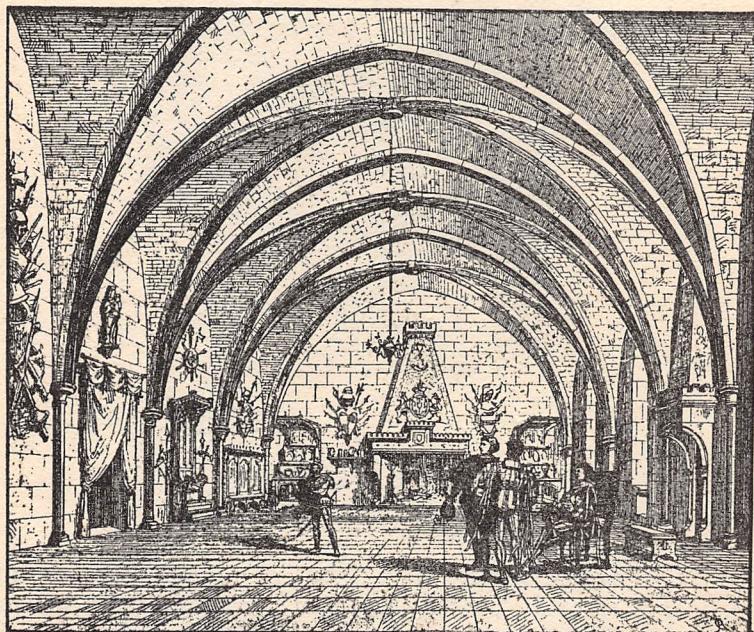
NB. Les chiffres (—) de nos photos correspondent avec ceux du Plan général du château (pp. 32—33).

LE CHATEAU DE VIANDEN

l'encadrement de la porte donnant sur la petite terrasse ravissent l'oeil par leur goût exquis. La vue dont on jouit de cette salle, à travers ses belles fenêtres, sur la vallée de l'Our et sur les coteaux d'en face, est peut-être la plus belle de celles que ces émouvantes ruines offrent, si nombreuses, dans toutes les directions.

LE GRAND PALAIS.

Passant au Grand Palais, nous y admirons d'abord une grande *cave* monumentale, d'une conservation parfaite. Longue de trente mètres, large de dix, haute de six, elle en impose vraiment par ses 5 puissantes colonnes rondes et ses

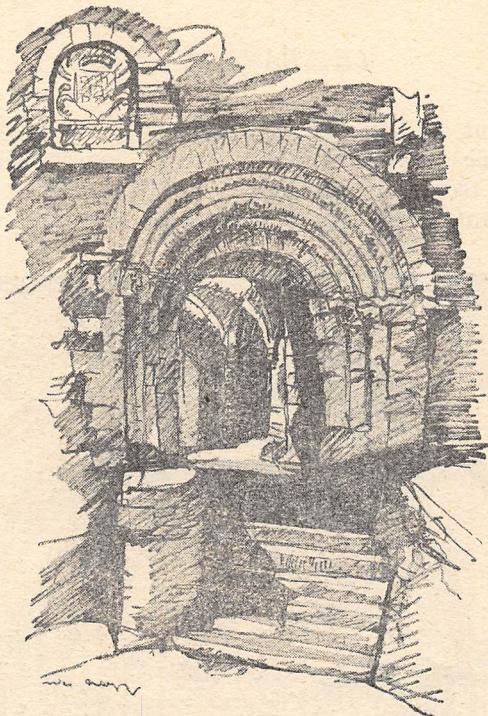


GRANDE SALLE DES CHEVALIERS

Reconstitution par Ch. Arendt †

J. VANNERUS

12 voûtes en arête; les parois en sont murées dans les parties supérieures seulement, le rocher même ayant pu être utilisé dans le bas; six fenêtres l'éclairent vers le nord-est. Tout le rez-de-chaussée est occupé par une „Grande Salle — c'est le nom que les comptes du XVII^{me} siècle donnent à ce vaste hall, qui ne fut connu par la suite que sous celui de „Salle des Chevaliers (*Rittersaal*)“ —. Les dimensions en sont vrai-

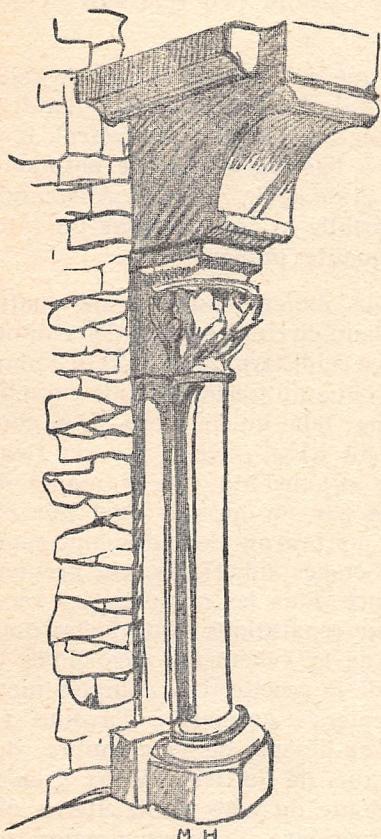


PORTE D'ENTREE
PRINCIPALE DU CHATEAU

ment imposantes (30.30 m × 9.60 m), dignes d'un manoir aussi important: c'est là, en effet, que devaient pouvoir s'assembler dans les circonstances solennelles tous les feudataires, tous les ecclésiastiques, tous les maires et sergents de l'ensemble du comté, une fois que la première salle de chevaliers, celle du petit palais, eut perdu cette destination.

LE CHATEAU DE VIANDEN

Primitivement pourvue d'un plafond à poutres, à 5 m 20 du sol, la salle fut par la suite voûtée et divisée en cinq travées par des colonnes semi-circulaires engagées dans le mur, destinées à recevoir la retombée des arêtes de la voûte. Eclairé unilatéralement par six baies romanes géminées, aux ébrasements profonds et pourvues de banquettes en pierre, le hall était orné de deux cheminées monumentales, à la hotte surélevée en pierre, reposant sur des pieds-droits gothiques de fort bon goût, l'une dans la travée du milieu, l'autre dans le pignon terminal du château.



MONTANT DE CHEMINEE
de la Salle des Chevaliers

De l'étage, dont il ne reste que bien peu de chose, une partie de la façade nord-est avec trois fenêtres romanes géminées, nous ne connaissons rien au point de vue disposition intérieure et utilisation primitive. Une description des ruines de l'année 1840 signale au-dessus de la *Grande Salle des Chevaliers* „cinq greniers les uns au-dessus des autres, le tout sans séparation aucune.“

Le château une fois abandonné par les comtes et ne servant plus de résidence qu'aux baillis et aux receveurs, les locaux du grand comme ceux du petit palais ne reçurent plus que des hôtes souvent fort peu dignes de l'hospitalité qu'ils y recevaient: tels, au XVII^e siècle, ces militaires installés là en garnison qui y firent force dégâts, provoquant, en 1675, par pure négligence, un incendie dans la salle hyzantine, ou détério-

rant la grande salle. N'avaient-ils pas, là, trouvé rien de mieux pour faire leurs balles que d'enlever le plomb des fenêtres, en brisant naturellement châssis et vitres? Salle byzantine et Grande Salle ne durent pas moins souffrir, dans les premières années du XVIII^{me} siècle, des déprédations des partisans du Sr La Croix, brigadier général des armées de S. M. Très Chrétienne, chevalier de l'ordre de St. Louis, colonel d'un régiment d'infanterie; c'est de Vianden et de Schoenecken, en effet, que sa compagnie franche de 300 mousquetaires et sa compagnie de cavalerie organisaient ces expéditions dont les excès dans toute la région leur valurent le surnom peu reluisant de *La Croix's Bagâsch*.

D'ailleurs, il est probable que ces beaux locaux avaient perdu depuis longtemps ce qui faisait leur splendeur d'autrefois. En 1622, le sol de la Grande Salle n'était plus garni, tout comme celui du grand grenier à l'avoine du même bâtiment, que d'une aire baïtue de chaux et de sable, „que les Allemands appellent *asterich*”, et l'on y installe le long du mur un ratelier en bois pour déposer cinquante piques.

Les murs du Grand Palais étaient soutenus de quatre contreforts en forme de tours demi-circulaires. Ses deux hauts pignons à redents donnaient, avec celui terminant le Petit Palais vers la chapelle, encore debout, une allure tout à fait caractéristique à la silhouette des ruines, telle qu'elle nous a été conservée sur les vues du début du XIX^{me} siècle. De ces deux pignons on ne voit plus guère aujourd'hui que la moitié de celui du nord-ouest, maintenue par on ne sait quel miracle d'équilibre. Telle quelle, elle nous fournit des renseignements précieux sur la disposition des étages supérieurs, ces greniers qui occupent une si grande place dans les comptes des receveurs de Vianden: ce ne sont que réparations continues pour protéger comme il convenait „de la véhémence des pluies et des vents” les précieux grains de la recette. Les comptes mentionnent cinq „principaulx greniers”, greniers à l'avoine, au froment, à la farine, grenier au-dessus de la chambre des cavaliers où se remisent les grains de l'officier, vieux grenier par-dessus la citerne — sans doute du côté de la citerne qui se voit encore dans la cour supérieure —, vieux grenier par dessus la grande cuisine . . .



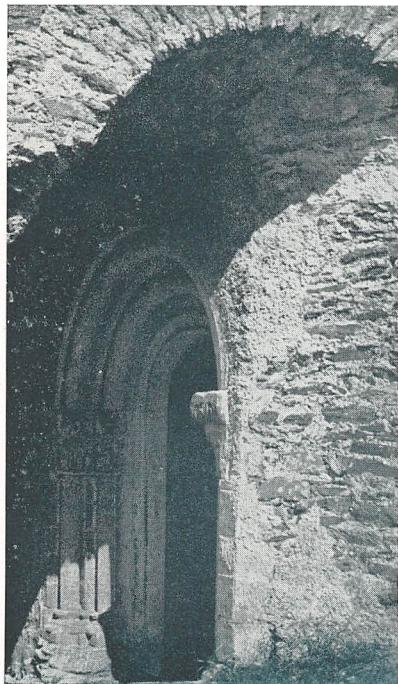
CHARLES ARENDT †

Architecte de l'Etat, restaurateur de la
Chapelle castrale

(1823—1910)



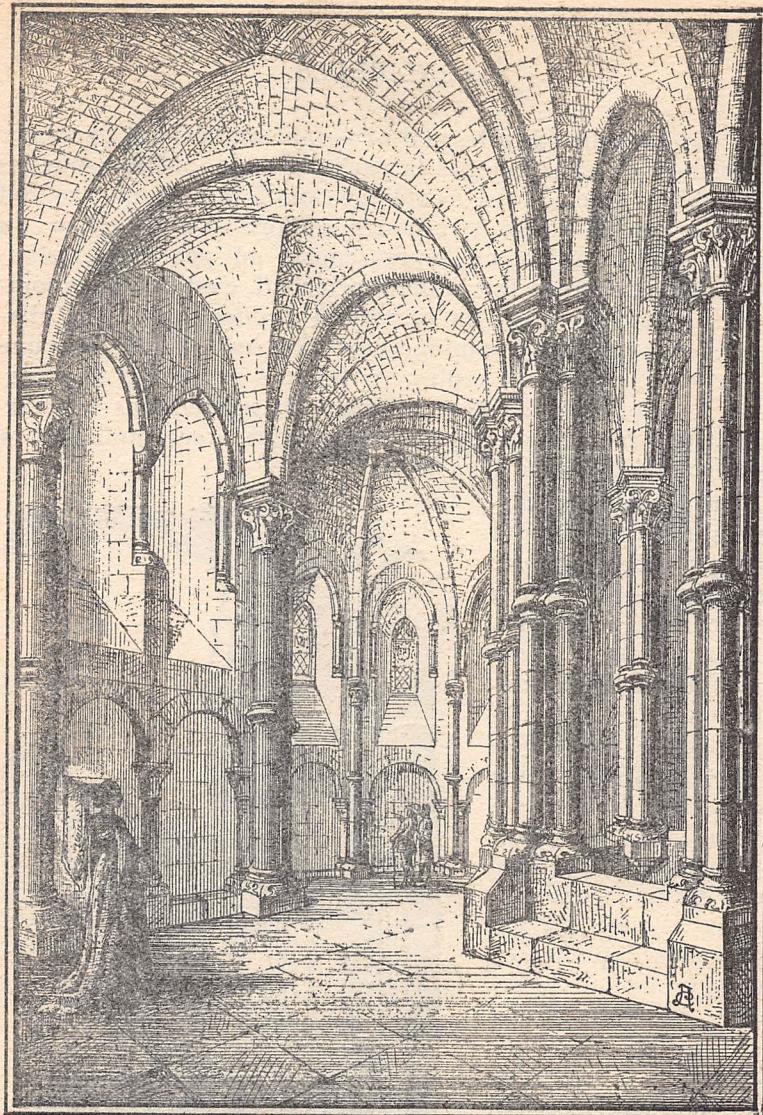
TERRASSE DONNANT SUR LA SALLE BYZANTINE



PORTE D'ENTREE
DE LA CHAPELLE



PORTE D'ENTREE
DE LA SALLE BYZANTINE



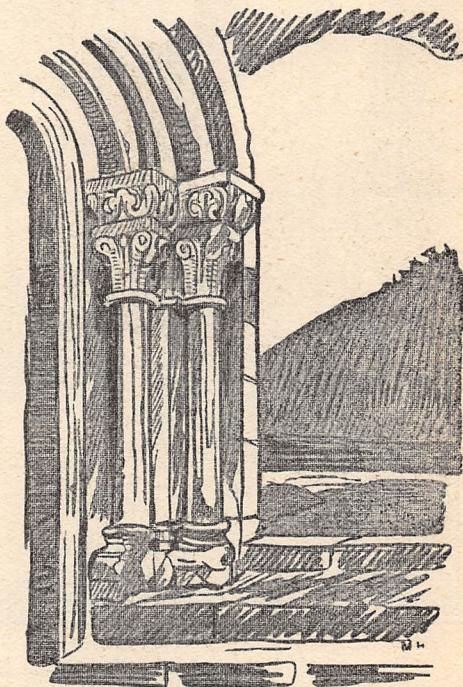
Intérieur de la CHAPELLE CASTRALE

Reconstruite par Charles Arendt †

LA CHAPELLE.

La chapelle castrale qu'il nous faut maintenant parcourir rapidement ne constitue pas la partie la moins intéressante des vénérables ruines. Aussi s'explique-t-on fort bien que ce soit elle que l'on ait songé à restaurer d'abord, dès le milieu du XIX^{me} siècle; on l'a malheureusement un peu trop restaurée, même. Ce qui en fait l'intérêt principal, c'est que nous sommes en présence, ici, d'un *oratorium duplicatum*, d'une chapelle à deux étages, communiquant l'un avec l'autre par une ouverture ménagée au centre, de façon à permettre aux personnes se trouvant à l'étage inférieur de suivre, dans une certaine mesure, les cérémonies religieuses s'accomplissant à l'autel érigé à l'étage plus haut.

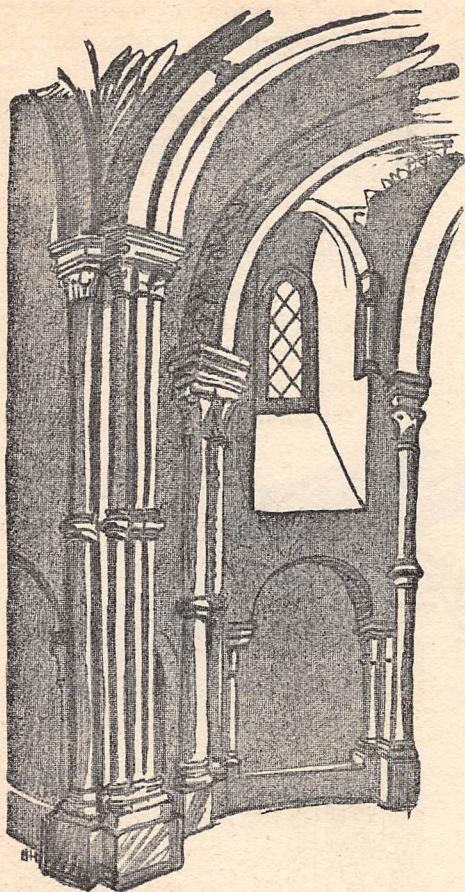
On a beaucoup discuté sur les raisons qui ont pu faire adopter semblable superposition de deux oratoires; ici, comme dans bien d'autres châteaux, aucun doute ne peut subsister: on a voulu permettre la fréquentation de la chapelle non seulement au personnel subalterne du château, mais même à des personnes venues du dehors, sans diminuer en quoi que ce soit la sécurité du comte et des siens, priant à l'étage supérieur. A cet effet, un escalier partant d'une petite porte qui s'ouvrait au bas du vieux château, du côté de la ville, peu avant la



ENTREE de la Chapelle castrale

Dessin par M. Haagen

LE CHATEAU DE VIANDEN



L'INTERIEUR de la Chapelle castrale
Dessin par M. Haagen

colonnes pleines séparant des arcades à plein cintre roman, forme un décagone irrégulier dans lequel s'inscrit, au centre, un hexagone où se trouve la communication avec l'oratoire inférieur, communication qui fut supprimée en 1615, par un plancher. Du côté nord-ouest, un beau portail roman, avec ébrasement profond garni de colonnettes à chapiteaux richement sculptés; en face s'ouvre un petit choeur en forme de demi-décagone,

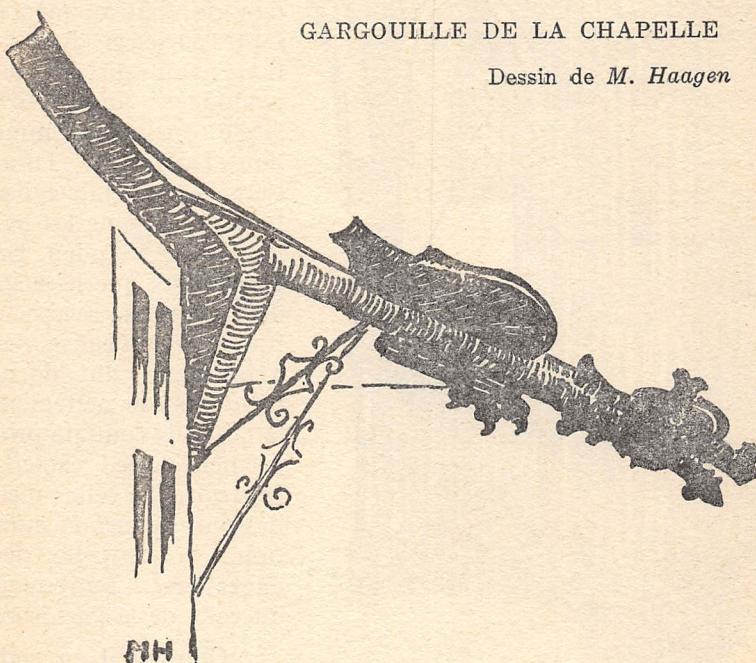
troisième porte d'entrée et aboutissant à une cave en communication avec la chapelle inférieure, permettait aux fidèles d'aller entendre la messe sans pénétrer dans le château même. Cette curieuse disposition avait surtout ses avantages au XIII^{me} siècle, lorsque, comme nous l'avons vu, l'oratoire castral était église paroissiale pour les habitants de Vianden. En 1266, alors que le siège de la paroisse avait été transféré à l'église des Trinitaires, un document oppose nettement la chapelle comtale proprement dite, *capella superior*, à celle d'en dessous, *capella militum*, la chapelle des chevaliers, autrement dit celle de la garnison.

Quoi qu'il en soit, la chapelle, d'une riche architecture romano-gothique dans le haut, ornée dans le bas de co-

surmonté d'une demi-coupoles. Les vitraux datant de la restauration du XIX^{me} siècle, ne sont guère heureux. Entre chapelle et choeur, deux portes romanes, une de chaque côté, donnent accès à des sacristies de forme irrégulière, ménagées dans le massif de la maçonnerie. Autour du mur extérieur de la chapelle court un chemin de ronde, — appelé autrefois „le circuit“ — fortement restauré.

GARGOUILLE DE LA CHAPELLE

Dessin de *M. Haagen*



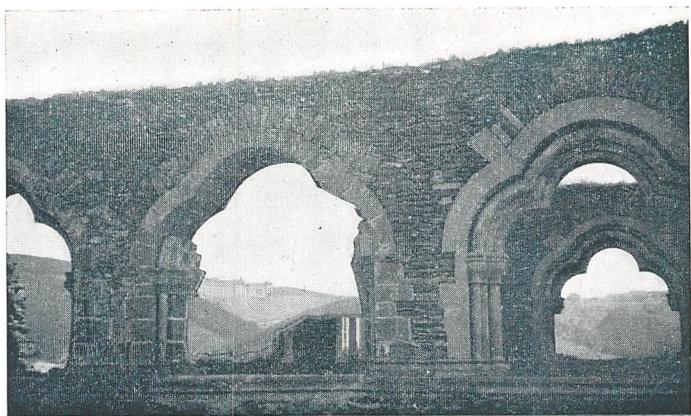
La chapelle inférieure, d'un travail moins soigné, ayant fort souffert (sans doute d'un incendie signalé en 1667) a également son choeur avec demi-coupoles. De cette chapelle cinq portes conduisent dans différents locaux, genre de casemates, qui ont dû servir, en partie du moins, à des buts défensifs. L'un de ces réduits, avec porte romane, est désigné sous le nom de „prison d'Yolande“, appellation sans doute moderne; en tout cas, les comptes du XVII^{me} siècle ne signalent sous la chapelle qu'une cuisine et des chambres, entre autres un „petit poil“ (*Stuff*) et une réserve (*Spingen*).



L'ENTREE PRINCIPALE en 1852

à gauche le PETIT PALAIS

Eau forte par M.-A. Kuytenbrouwer



(11)

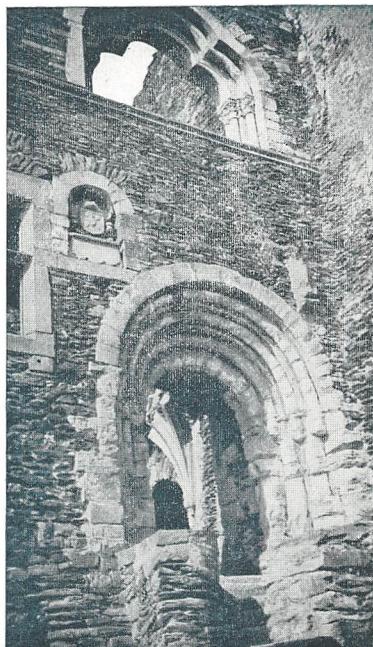
SALLE BYZANTINE



QUATRIEME PORTE

(11)

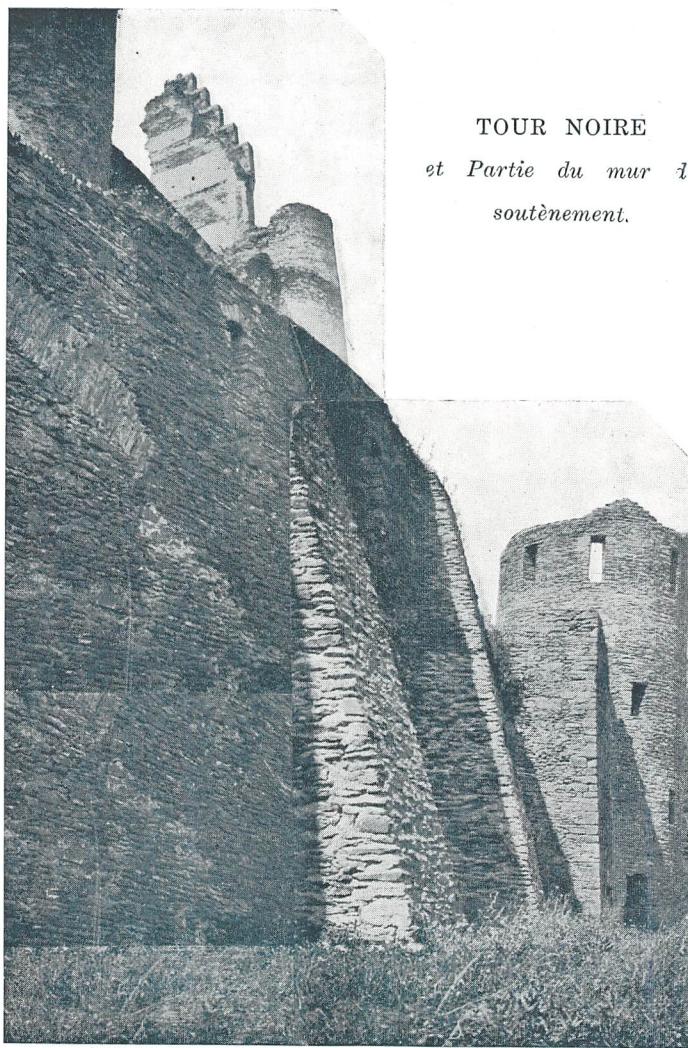
Photos C. L.



ENTREE PRINCIPALE

DU CHATEAU

(15)

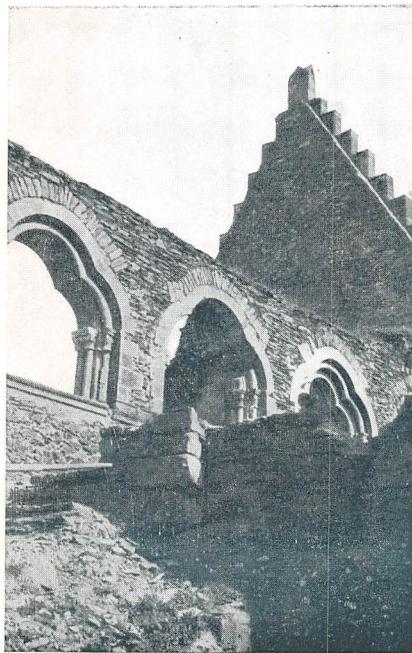


TOUR NOIRE
et Partie du mur de
soutènement.



SALLE BYZANTINE ET SANATORIUM

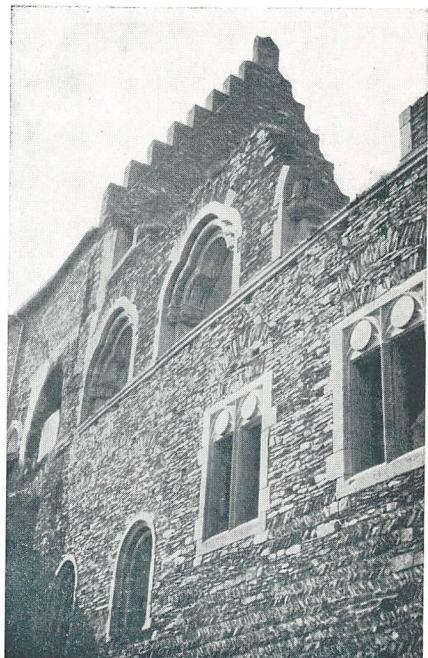
Photo C. L.



SALLE BYZANTINE

(16)

Partie occidentale



SALLE DES GARDES

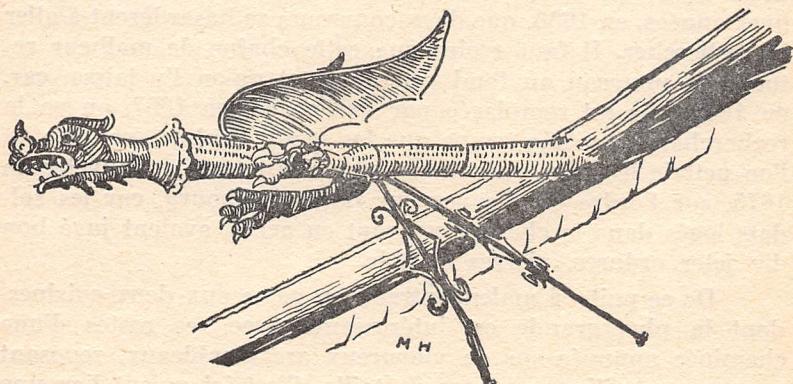
(17)

Photo C. L.

LE CHATEAU DE VIANDEN

A cette époque, l'oratoire servait encore à l'exercice du culte: le 21 octobre 1618 y sont célébrées les épousailles du receveur du comté, Gaspard Veyder, avec Anne Brocart; en 1626, à ce que nous apprennent les comptes, on disait journellement la messe dans la chapelle alors dédiée à St. Antoine et où se conservaient plusieurs belles et rares reliques, but de pèlerinage; on utilisait encore en 1654 pour son luminaire une partie des huit livres et quart de cire reçues de certains vignobles, maisons et jardins de Vianden (l'autre partie était brûlée sur la sépulture de la comtesse de Spanheim, la veille et le jour des âmes).

C'est là que se conservaient, au début du XVI^{me} siècle, dans un coffre, les archives les plus précieuses du comté.



GARGOUILLE DE LA CHAPELLE

Dessin de *M. Haagen*

LES QUARTIERS DE JULIERS ET DE NASSAU.

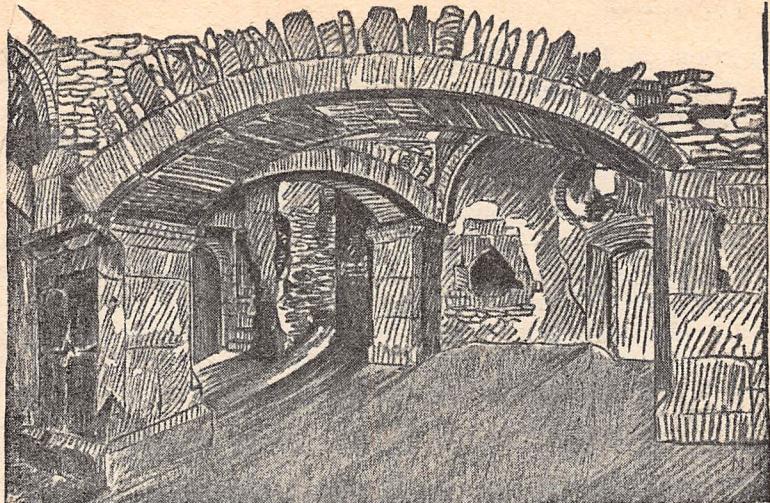
A l'ouest du Petit et du Grand Palais, avons-nous dit, s'élève un groupe de bâtisses assez disparates connu sous le nom de „Nassau Bau“. Si nous y pénétrons en sortant de la Grande Salle, les regards sont d'abord attirés par le puits, dont l'eau, à 35 mètres de profondeur, d'après Bodo Ebhardt, ne tarit jamais. C'est le „Grand Puits“ des anciens comptes, qui donnent à son sujet des détails intéressants. On devait le net-

toyer périodiquement, en 1563 entre autre, puis en 1621, année où on le vida „jusques à la dernière roche du fond“: ce ne fut point besogne facile car il fallut en tirer „tant en eau qu'aultres ordures, la haulteur de 112 pieds“, ce qui donnait, avec les 78 pieds „dont il étoit vuid avant le nettoiement“, une profondeur totale de 190 pieds. (Cela fait environ 60 mètres et non 35, comme le dit Ebhardt).

On retrouva à cette occasion une chaîne de fer de plus de 150 pieds, toute rouillée, que l'on retira non sans peine; elle fut remplacée l'année suivante par une nouvelle, longue de 200 pieds et pesant 553,5 livres; en 1632, cette nouvelle chaîne y tomba „par fortune“ et le fils de François le couvreur dut, pour la refirer, descendre au fond du puits, „au hazard de sa vie“; peu après, nouvelle chute et, ce n'est qu'au bout de quelques années, en 1636, que deux couvreurs se hasardèrent à aller la rechercher. Il faut croire que cette chaîne de malheur retomba à nouveau au fond peu après et qu'on l'y laissa, car, en 1640, elle est remplacée par une corde; en 1667, on va la rechercher, en même temps que les seaux tombés avec elle, et l'on nettoie le puits, opération qu'on dut encore renouveler en 1675, sur l'ordre du Gouverneur de Luxembourg, car les soldats logés dans le château y ayant eu accès, avaient jugé bon d'y jeter ordures, pierres et bois.

De ce puits si malencontreux on passe aux deux cuisines, dont la plus grande est intéressante avec ses restes d'une cheminée appuyée sur de vigoureux arcs-doubleaux, reposant sur un gros pilier en pierre de taille. C'est ici qu'eut lieu une cérémonie curieuse le 2 novembre 1702, lors de la prise de possession du château par le Sr. Pimentel, procureur de la princesse d'Isenghien: l'huissier instrumentant, après avoir donné dans la Salle des Chevaliers lecture de l'arrêt rendant Vianden à la maison d'Isenghien, gagna la cuisine, où il éteignit le feu pour marquer la dépossession de la maison de Nassau, puis le ralluma pour marquer la prise de possession par la princesse; ensuite, il se transporta à la Grande Porte du château, la fermant et la rouvrant successivement, et, enfin, prenant une motte de gazon et un rameau, il les mit en la main du susdit Pimentel.

Près de la cuisine se voit un local dit „*Salle à manger*“, orné d'une cheminée Renaissance; au-dessus de cette pièce



CUISINE DU CHATEAU

Dessin de *M. Haagen*

on place une „Salle de banquets“ remarquable surtout par un balcon en encorbellement et une belle cheminée gothique fort bien conservée, dont le linteau est orné de deux écus aux armoiries de Nassau et de Looz, entre des rosaces; à chacune de ses extrémités un curieux personnage, le verre à la main, convie à boire; les armoiries se rapportent à la période de 1440—1475.

Toute cette partie du château, qui présente encore du côté de la ville les fenêtres de trois étages, a subi des remaniements qui en rendent extrêmement difficile la reconstitution. En 1615 ou en 1616, le comte Philippe-Guillaume de Nassau, passant par Vianden, constata que le quartier du château appelé *le Quartier de Juliers* menaçait ruine et pouvait „totale-ment endommager le reste de la maison s'il n'y estoit prompte-ment pourveu et remédié“; il ordonna donc de faire les travaux nécessaires, évalués à 3078 florins d'Artois et qui comportaient, ainsi que nous l'apprend une inscription de ce quartier, une réparation complète de ce corps de bâtiment depuis les fondations. Après sa mort, en 1618, son frère Maurice fit poursuivre le travail jusqu'à achèvement, en 1620, sous la

direction du bailli Gilles Bouvet; en même temps que cette inscription, on appliqua en 1621 à l'un des murs de ce „Nouveau Bâtiment“ deux pierres avec les armoiries des deux princes, celles de Philippe-Guillaume se distinguant par le collier de la Toison d'Or, dont elles s'ornent fièrement.

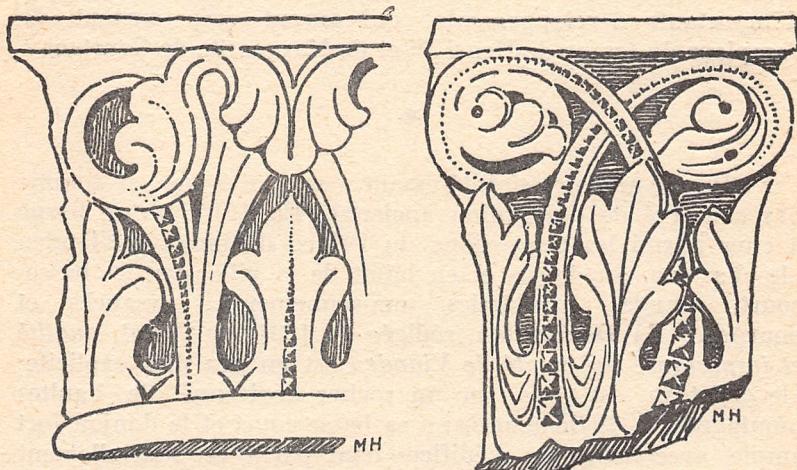
Nous ne possédons plus les comptes des années 1617 à 1619, mais ceux de 1621 et des années suivantes nous fournissent quelques détails sur les travaux effectués à ce quartier, qui ne reçut que par la suite le nom de „Nassau Bau“; il comportait essentiellement le Nouveau Bâtiment avec trois étages et le „Vieux Quartier de Juliers“, où l'on signale, tout en bas, un „fond ou plustost abysme“, inaccessible, tellement il était profond, car aucun escalier n'y conduisait; on y établit donc un escalier de bois ainsi qu'un plancher à mi-hauteur, de façon à „se pouvoir servir des dicti lieux pour caves, chambres, ou aultrement“. Ce fond, suppose-t-on, avait servi „apparement de prison cy-devant“: on ne nous dit pas si, dans ces oubliettes, on trouva, en faisant les travaux en question, des squelettes enchaînés et un jeu de cartes, comme cela arriva vers 1733 à Rathsamhausen, dans les Vosges. Est-ce ici, ou bien dans les cachots de la Tour Blanche ou de la Tour Noire que fut détenu Jean de Schwirtzheim qui, fait prisonnier par Simon de Spanheim (mort en août 1414), ne fut libéré par les comtes de Nassau que le 31 juillet 1427? Sa captivité avait donc duré treize ans au moins; encore pouvait-il s'estimer heureux de ne pas avoir été „oublié“ dans sa basse-fosse!

Ce quartier de Juliers, qu'il n'est guère possible actuellement de délimiter du „Nouveau Bâtiment“ de 1617—1620, a dû être construit à l'époque où le comte de Juliers était tuteur des enfants de Philippe II de Vianden et mambour du comté, c'est-à-dire vers 1316—1324. Toute cette partie ouest du château ne peut donc avoir aucune unité de plan, puisque d'importants travaux y furent successivement effectués du quatorzième au seizième siècle.

Les plus anciennes bâties, celles du côté est, la Chapelle, le Petit Palais et le Grand Palais, remontent également à des époques différentes. On a signalé dans les fondations de la chapelle l'appareil dit „en arête de poisson“ qui caractérise sans doute les murs les plus anciens de tout le

LE CHATEAU DE VIANDEN

château. Moins antiques sont les détails architecturaux du Petit Palais, où l'on peut distinguer trois époques; les uns, de style roman primitif, par exemple dans les maçonneries du rez-de-chaussée, pouvant être placés vers l'an 1100; d'autres, telles les fenêtres trifoliées, semblant appartenir au XIII^{me} siècle; d'autres encore, vers l'entrée, qui nous ramènent au



FRAGMENTS DE CHAPITEAUX
conservés dans la chapelle castrale

Dessin de *M. Haagen*

siècle suivant ou même au XV^{me}, comme l'indiquaient les clefs de voûte.

Dans le *Grand Palais*, également, nos comtes ont dû faire fort tôt de grandes modifications; des éléments en style roman primitif, mais d'un caractère différent de celui constaté dans le *Petit Palais*, subsistent à côté de souvenirs plus récents de l'époque gothique. Il y a eu là, semble-t-il, des changements importants vers l'an 1225.

A la Chapelle règne le style de transition de l'époque romane récente; l'ogive y voisine avec le plein cintre roman et l'on peut en reporter la construction au règne du comte Henri I^r, plus spécialement aux années 1237—1248.

Les indications chronologiques relevées dans les différentes parties des ruines concordent assez bien avec les données fournies par l'histoire des comtes: à la fin du XI^{me} siècle, un Berthold de Hamm transfère sa résidence principale à Vianden, où il aura sans doute agrandi quelque petit burg y existant déjà; ses successeurs, tout particulièrement Frédéric I^r (1124—1152) auront donné à ce premier château d'importants développements, qui auront pris surtout de l'ampleur du temps de Henri I^r et de Marguerite de Courtenay.

*

De ce manoir si intéressant, nous n'avons en somme pas conservé de description ancienne. En 1615, on se borne à citer parmi les possessions du Prince d'Orange à Vianden „le chasteau, au dessus et en hault de la ville avec sa basse-court, granges, estableries, maisonnements, aysances et pourpris“. La *Déclaration*, rédigée en 1621, *de l'estat, qualité et importance du comté de Vianden* est un peu plus explicite: „le chasteau est assis sur un rocher environné de haultes montagnes de difficile accès; a sa basse-court et le donjon fort ample, avec beaucoup d'édifices dont partie est nouvellement faictes et la reste réparée; on y voit aussi une chapelle de belle et fort ancienne structure, de sorte que pour une sy ancienne maison, elle peult estre comptée entre celles qui sont en bon estat; la place est d'importance et d'assez grande garde“. Au XVIII^{me} siècle, les célèbres *Délices des Pays-Bas* se bornent à relever la situation de notre castel, „sur un rocher d'une hauteur prodigieuse et presque inaccessible“.

Des détails un peu plus circonstanciés sont fournis en 1810 dans un rapport adressé au ministre de l'intérieur de France par le sous-préfet de Diekirch, au sujet de cet antique manoir, à l'architecture „gothique“ qui, solidement établi sur son roc escarpé, offre dans sa construction intérieure et extérieure beaucoup d'irrégularités; on y signale particulièrement la grande Salle des Chevaliers et les „cinq greniers immenses destinés à serrer les dîmes et les rentes foncières et féodales qui se percevaient en nature, ainsi qu'à réunir des munitions en tems de guerre“; passablement entretenu, le château a été fort négligé depuis douze à treize ans et a besoin

LE CHATEAU DE VIANDEN

de fortes réparations, néanmoins „cet édifice offre un objet intéressant aux recherches historiques et chronologiques. Il est sans contredit, sous divers rapports, l'un des plus remarquables de l'arrondissement“.

Tout négligé que pouvait être alors le manoir des comtes de Vianden, il n'en faisait pas moins fière figure encore, dans un paysage romantique à souhait. Aussi tenta-t-il à cette époque le pinceau d'un peintre anversois, Ignace-Joseph-Pierre van Regemorter, qui en fit en 1811 l'objet d'un joli tableau, appartenant de nos jours au gouvernement belge et ornant actuellement les salons de l'ambassade de Belgique à Budapest. Cette „Matinée d'Automne“ a tout ce qu'il faut pour charmer l'œil, si bien que l'on pardonne à l'artiste sa fantaisie



CHAPITEAUX GEMINES

Dessin de *M. Haagen*

apportée dans son paysage, d'une touche délicate et dont le coloris un peu trop sombre par places s'éclaire de détails d'une luminosité exquise. Ce château, d'allure si grandiose dans ce site sans pareil, était digne vraiment de subsister à jamais, objet des soins les plus vigilants.

Dix ans après, cependant, l'irréparable allait s'accomplir pour un château dont on appréciait tant les beautés et qui

méritait d'autant plus d'être conservé qu'il avait pu jusqu'alors, sans trop d'atteintes, résister victorieusement aux assauts des intempéries comme aux méfaits des hommes. Le 28 août 1820, un certain Syndicat d'amortissement — auquel le domaine de Vianden avait été cédé, avec bien d'autres, par une loi du 9 février 1818 — fit mettre en *vente publique*, à Diekirch, le „château de Vianden, composé de plusieurs bâtiments, écuries, cours, tours, maison de jardin, deux petits jardins dans la même enceinte, places vagues, broussailles, rochers à l'entour, le tout d'une contenance d'environ 1 bonnier 58 perches, non affermés, plus d'un petit enclos et jardin situés au-dessous du corps de garde du château, d'une contenance de 7 perches, loués à Henri Clees de Vianden; ces biens entourés de toutes parts de propriétés particulières proviennent du domaine privé de Sa Majesté, comme comte de Vianden“.

Ainsi fut aliéné, en vertu d'un arrêté pris par Sa Majesté elle-même en mai 1819, l'antique manoir des comtes de Vianden. Le plus bourgeoisement du monde, comme aurait pu l'être la maison de plaisance de quelque commerçant malchanceux, ce bien royal fut adjugé pour 3200 florins à un bourgeois de Vianden, qui n'eut rien de plus pressé, puisqu'il ne s'agissait pour lui que d'une spéculation, que de commencer la démolition du château et de ses dépendances. Les matériaux, ardoises, bois, fers, pierres de taille, en furent vendus au plus offrant et l'opération s'avéra magnifique pour l'acquéreur: tandis qu'il se frottait les mains, les archéologues se lamentaient, en se demandant comment on pourrait arrêter le vandalisme et sauver ce qu'il y avait encore à sauver.



En 1827, heureusement, le notaire Vannerus de Diekirch, saisissant l'occasion d'un séjour que faisaient chez lui Charles Morel et Josse-Pierre Matthieu, directeur et trésorier de la Société Générale et promoteurs de la célèbre „*Société du Luxembourg*“, entretenait ses hôtes des dégradations qui se commettaient au château de Vianden et du regret général que l'on éprouvait dans le pays en voyant disparaître les derniers vestiges de ce monument. Ses doléances furent enten-



ENTREE PRINCIPALE DU CHATEAU

(15)

Photo Collignon

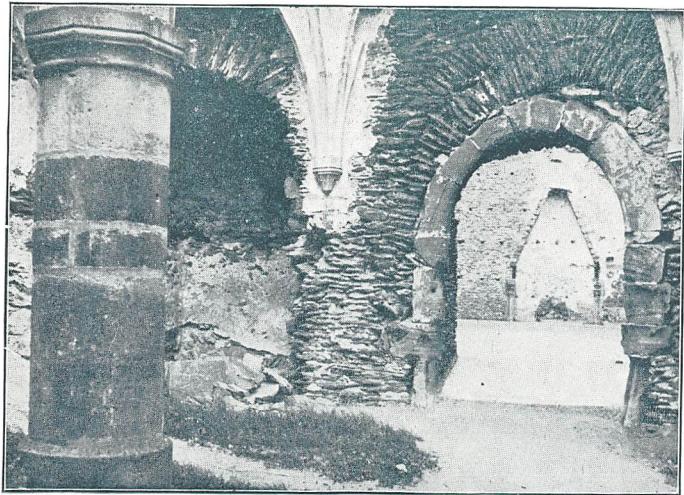


(20) EXTERIEUR DE LA SALLE DES CHEVALIERS (20)



GRANDE CAVE DU CHATEAU

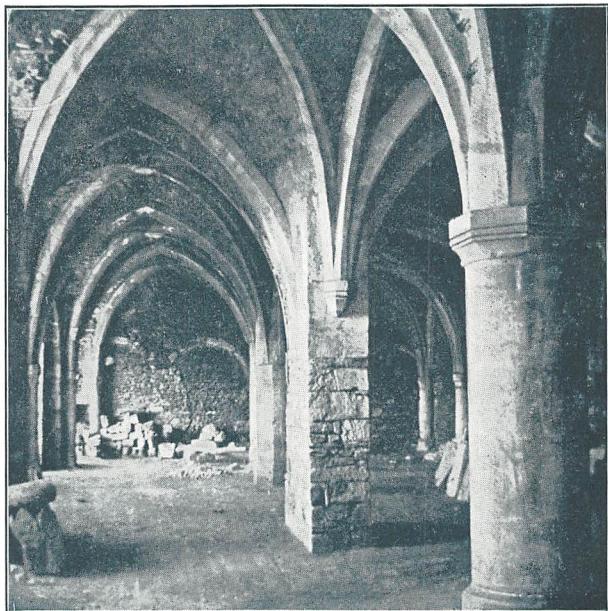
Photo O. Tippmann



SALLE D'ARMES



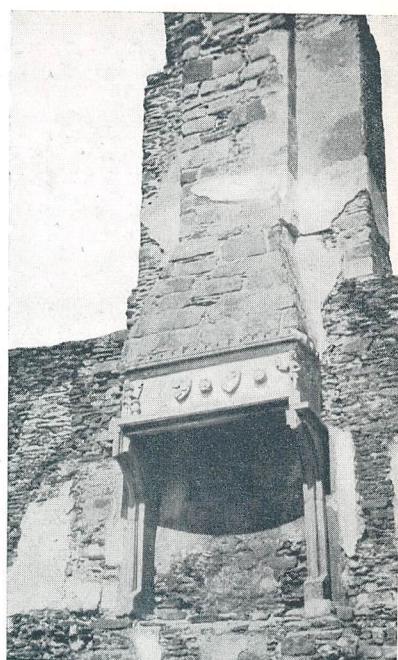
SALLE DES CHEVALIERS



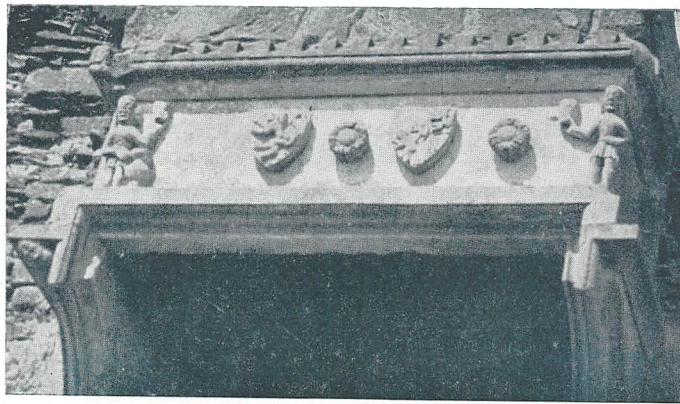
LA SALLE D'ARMES
avant l'effondrement de la voûte



DEBRIS D'UNE
FENETRE ROMANE



GRANDE CHEMINEE
Photo C. L.



MANTEAU DE LA GRANDE CHEMINEE
Photo C. L.



JOLANDA GRAFFIN ZU VIANDEN ERSTE

PRIORISSA REGIRTE

31 JAHR

STARBE IM JAHR

1283.



YOLANDE DE VIANDEN

prieure de Marienthal

(1231—1283)

LE CHATEAU DE VIANDEN

dues, et, le 19 juin, Morel lui écrivait: „J'ai saisi avec empressement une occasion qui s'est offerte hier d'entretenir à ce sujet quelqu'un que le respect ne vous empêchera pas de deviner, si je vous dis que des souvenirs de famille lui font prendre un intérêt tout particulier à la conservation des restes du



SILHOUETTE DU CHATEAU

Dessin par *Michel Haagèn*

château de Vianden: c'est avec son autorisation que je m'adresse à vous pour savoir quel moyen il y auroit d'arrêter au plus tôt la main des démolisseurs“.

Le moyen fut vite trouvé: Morel et Matthieu décidèrent

J. VANNERUS

de rétablir le château dans son état primitif et de l'offrir, au roi au nom de la „Société du Luxembourg“, en reconnaissance de ce qu'il avait fait pour le Grand-Duché. Dès le 21 juillet suivant le Sr. Fr.J. Vannerus achetait, „pour un command qu'il se réservait le droit de déclarer dans les vingt-quatre heures, les ruines du château, composé de plusieurs bâtiments et tours, la conciergerie ci-devant brasserie et écuries non démolies, toutes les places vagues et jardins situés dans la même enceinte y comprise et dehors une pièce de broussailles appelée Mühlenberg, d'une contenance d'un bonnier 30 perches et 40 aunes“, et ce pour 1100 fl., comptés en pièces d'or“. Le même jour il déclarait avoir acheté au nom et pour le compte de S. M. Guillaume prince d'Orange-Nassau, roi des Pays-Bas, grand-duc de Luxembourg, ajoutant que le prix d'achat lui avait été fourni de la part de Sa Majesté. Le 15 septembre 1827, Morel écrit au notaire Vannerus que le roi avait témoigné sa satisfaction du rachat de Vianden, dont le succès était dû à son intervention; „il nous reste à pourvoir à la conservation des restes de ce monument“.

Hélas, les choses ne devaient pas aller aussi vite: la révolution de 1830 vint bousculer les projets ébauchés pour la restauration des vénérables ruines; bien plus, la voûte de la Salle des Chevaliers et celle de la Chapelle s'écroulèrent. On reprend bien le projet en décembre 1839; l'ingénieur Dagois de Diekirch et le lieutenant du génie prussien von König dressent plans et devis dans le cours de l'année suivante; on se demande quelle destination on pourrait donner au château: le rétablir comme tel, y installer une draperie, y mettre un pénitencier; le transformer en caserne; réédifier simplement la Chapelle qu'on dédierait à Ste Yolande?

En 1841, les espoirs des archéologues semblent devoir se réaliser; le 22 juin, le roi Guillaume II et son fils, le prince Alexandre, visitent les ruines pendant trois quarts d'heure dans tous leurs recoins, se servant même d'échelles dans les endroits les plus dangereux; guidé par von König, Guillaume s'enthousiasme tellement devant ces intéressants souvenirs qu'il s'écrie à plusieurs reprises qu'avant deux ans le château de ses ancêtres serait encore une fois debout dans son ancienne splendeur. Les années s'écoulèrent toutefois sans apporter la réalisation des travaux projetés.

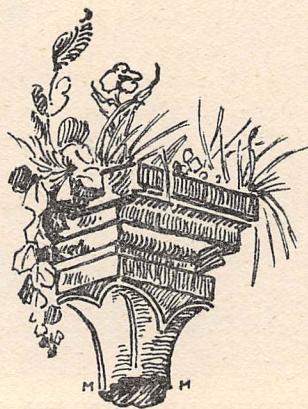
LE CHATEAU DE VIANDEN

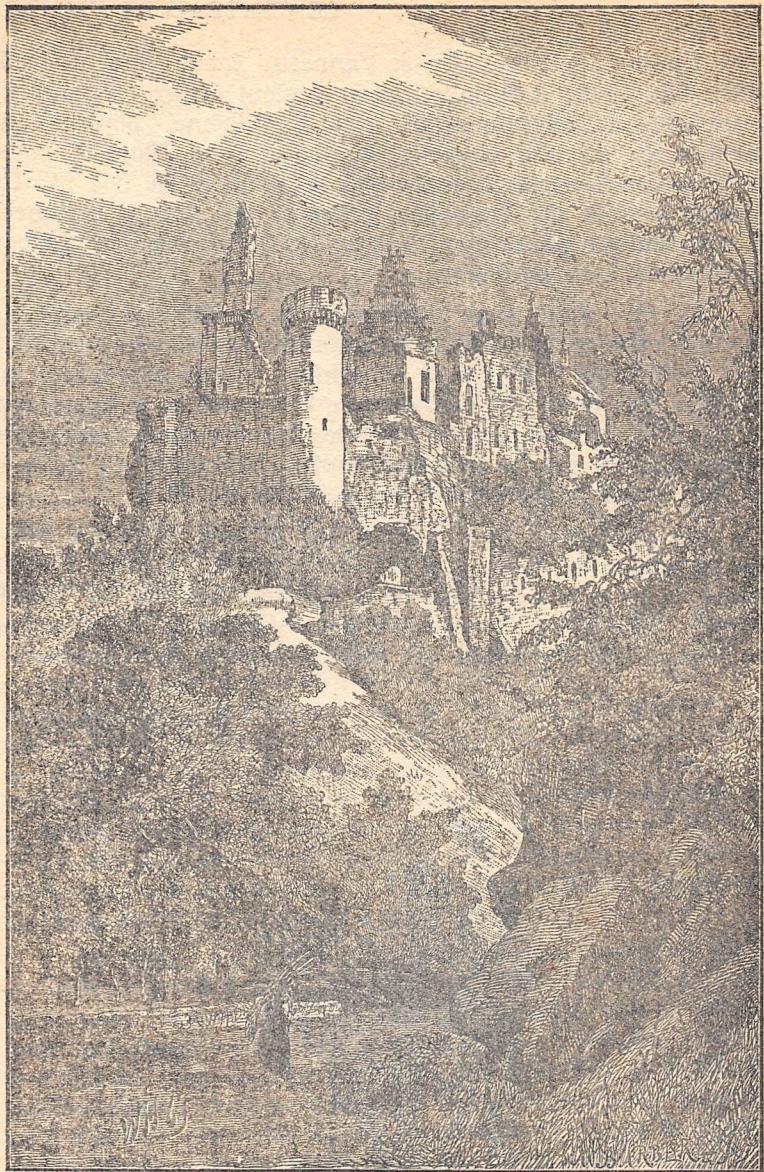
En janvier 1844, Fr.-J. Vannerus lance une nouvelle idée: puisque les Luxembourgeois veulent ériger un tombeau convenable au chevaleresque Jean de Bohême, pourquoi ne pas l'élever dans la chapelle du château de Vianden, pourquoi ne pas déposer là également les cendres de nos princes et dans la Salle des Chevaliers celles de nos grands hommes? M. von König n'aurait qu'à changer ses plans; que son château se transforme en panthéon . . .

Le rêve était trop ambitieux, la réalité fut beaucoup plus modeste: on se contenta de restaurer la Chapelle vers 1855 puis d'effectuer de temps en temps quelques réparations urgentes. Par contre, le château une fois passé en la possession du Grand-Duc Adolphe, en 1891, les travaux de consolidation furent poussés plus activement, tout spécialement en 1910 et en 1911, sous l'experte direction de Bodo Ebhardt.

On peut donc être rassuré sur le sort de ce qui reste des prestigieuses ruines; elles continueront, certes, à être l'objet de toute la sollicitude de la Dynastie actuelle du Grand-Duché: celle-ci ne descend-elle pas, d'ailleurs, tout comme les Nassau des Pays-Bas, des anciens comtes de Vianden?

J. VANNERUS.





LES RUINES DE VIANDEN (1873)

Gravure sur bois par *Barbère*, extraite de *Witkamp (Geschiedenes...)*

EINE HOCHZEIT AUF BURG VIANDEN IM FRÜHJAHR 1247

(Auszug aus Bruder Hermanns Leben der Gräfin Yolande.)

Yolande, das jüngste Kind des Grafen Heinrich von Vianden und seiner Gemahlin Margarete von Courtenay, der Tochter des Kaisers von Konstantinopel, wollte schon zu neun Jahren ins Kloster gehen, stiess aber auf den hartnäckigen Widerstand der Ihrigen. Zu 12 Jahren verpflichtete sie sich gegenüber Walther von Meisenburg, dem Prior des Trierer Dominikanerklosters, der in Vianden auf Besuch weilte, in das Dominikanerinnenstift Marienthal einzutreten. Zur selben Zeit hatte der Familienrat sie mit Walram von Monjoie verlobt: das Gedicht Bruder Hermanns erzählt, unter welchen Schwierigkeiten und Kämpfen es ihr nach Jahren gelang, ihren Entschluss durchzuführen (1248). Ihre Ausdauer, „des reinen herzen stēdicheit“ wird immer wieder gepriesen:

Ich han vil wol gelesen
vom guoden vrōiwen reinen:
stēder envant ich keine.

Der Schluss verherrlicht die Tugenden der Klosterschwester, die nach 10 Jahren Priorin von Marienthal wurde und als solche dem Kloster 25 Jahre vorstand. Ein Teil des

J. TOCKERT

Gedichtetes, der sich mit den auf ihre Fürbitte hin gewirkten Wundern beschäftigte, ist nicht erhalten.

Der Text von Bruder Hermanns „*Yolande*“ ist 1889 von Prof. John Meier veröffentlicht worden. Er enthält 5963 Verse und beruht auf dem Manuskript Alexander Wiltheims, das aus dem 17. Jahrhundert stammt und sich in der erzbischöflichen Bibliothek zu Prag befindet. Wiltheims Vorlage, ein viel älteres Manuskript des XIV. Jahrhunderts, das nach der Aufhebung des Klosters Marienthal (1783) nach Schloss Ansemburg gekommen war, ist neuerdings dort gefunden worden und soll binnen kurzem veröffentlicht werden. Wie uns Prof. Steffen mitteilt, enthält es vielleicht zwanzig Zeilen, die nicht in Wiltheims Text stehen.

Bruder Hermann war, wie van Werveke (*Cartulaire de Marienthal*) und nach ihm John Meier ausführen, selbst Dominikaner und gehörte aller Wahrscheinlichkeit nach auch dem Kloster Marienthal an, da er sowohl die Oertlichkeiten als die Ereignisse aus Yolandes Leben genau kennt. Sein Name findet sich im Gedicht selbst:

Nū saget, bruoder Hereman,
wo lit der guode wille dan
den sy bī jungen dagen druoch,
da sich dat kint bit ruoden sluoch
und dā sy nunne wolde sīn?

Aus sprachlichen Gründen verlegt John Meier das Gedicht noch ins 13. Jahrhundert. Es dürfte also kurz nach Yolandes Tod (1283) entstanden sein.

Es ist das einzige Gedicht in deutscher Sprache, das Luxemburg vor dem 19. Jahrhundert hervorgebracht hat und deshalb für uns sprachlich und kulturhistorisch äusserst wertvoll, obwohl sein dichterischer Wert gering ist. John Meier äussert sich über den Dichter und die Dichtung wie folgt:

„*Ihrer Sprache nach gehören der Dichter der „Yolande“ wie der Schreiber der Handschrift Marienthal nach Luxem-*

HOCHZEIT AUF BURG VIANDEN

burg. Und manches spricht dafür, dass der Dichter dem Gebiet der Oeslinger Mundart angehört.... Dass der Verfasser Luxemburger war, wird unterstützt durch die grosse Menge von Fremdwörtern, französischen wie niederländischen, die in dem Gedichte vorkommen und in Luxemburg leicht erklärlich sind. Ich erinnere nur an remantan, begardien, ockesune, koverschyt, truandien, in guode pointe.... Der Dichter der Yolande reimt im grossen und ganzen recht sorgfältig und gestattet sich in bezug auf die Reinheit der Reime keinerlei Freiheiten.... Der Dichter neigt zum regelmässigen Wechsel von Hebung und Senkung, und seine Verse zeigen jenes eigentümliche Geklapper blos mit dem Finger, nicht mit dem Ohr skandierter Verse.... Der Dichter ist ein schlechter Verskünstler, weil er zu viel schwebende Satz- und Wortbetonung verwendet.... Sehr häufig zerstört er durch falsche Anwendung des Enjambements die rhythmische Form des Verses, indem er sie mit der Betonung in Widerstreit setzt.“

Meier stellt auch fest, dass die historischen Angaben Hermanns, welche wir irgendwie nachprüfen können, richtig und wahr sind.

Van Werveke, dem sich John Meier anschliesst, spricht die Vermutung aus, dass ein Hermann von Veldenz, früherer Kaplan von Marienthal, der im Jahre 1308 als Pfarrer von Sterpenich starb, der wahrscheinliche Verfasser der „Yolande“ war. Er schreibt demselben auch die von Yolande im Jahre 1276 angeordnete Uebersetzung der Dominikanerregel in deutsche Verse zu, die Wiltheim noch im Kloster Marienthal sah und die in der Einleitung einen 26jährigen Dominikanermönch, Bruder H., als Verfasser angibt. Leider ist dieser Codex verloren gegangen.

John Meier schliesst seine Beurteilung Bruder Hermanns wie folgt:

„Bruder Hermann ist kein grosser Dichter. Eintönig wie das Geklapper seiner Verse fliesst seine Erzählung dahin. Den Reiz kunstvoll gebauter Perioden, die dem Einerlei des Inhalts eine Abwechselung der Form kontrastieren; wird man vergebens bei ihm suchen: die Sätze folgen durchaus logisch“

J. TOCKERT

hintereinander, grade so folgerichtig, wie die Wegsteine an einer endlosen schnurgraden Landstrasse. Ja, er wiederholt Verse und Wendungen bis zum Ueberdruss. Zuweilen aber taucht im stillen, einschläfernden Fluss der Erzählung ein Hindernis auf, durch das wir umsonst erweckt werden: ein kühner Archaismus, eine wundersame Unbeholfenheit. Und dies gibt zu der sonstigen Alltäglichkeit einen unangenehm auffallenden Gegensatz ab.“

Zum Verständnis des hier folgenden Auszugs mögen einige historischen Angaben aus derselben Ausgabe dienen.

Friedrich, der älteste Bruder Yolandes, heiratete im Frühjahr 1247 eine Tochter des Grafen Heinrich II. von Salm¹⁾). Seine Frau „van Salmen dy grévinne“, war nach Hermanns Schilderung ein stolzes, die Welt und weltliche Pracht liebendes Weib. Das ganze Wesen der Yolande, die damals schon auf der Burg wie eine Nonne lebte und sich als Ordensschwester ansah, obwohl Vater und Mutter die Einwilligung zu ihrem Eintritt ins Kloster noch immer versagten, war ihr unsympathisch, so dass sie ihr in jeder Beziehung Gegenpart hielt. Sie trat übrigens später auch in ein Zisterzienser-kloster ein und wurde dort Aebtissin. Es folgen hier, nach John Meiers Ausgabe, die Zeilen 4695—4910 von Bruder Hermanns Text. Sie schildern die Ereignisse auf Burg Vianden während Friedrichs dreitägiger Hochzeit²⁾).

¹⁾ Er starb bald nach Eingehung dieser Ehe, am 10. November 1247. Aus seiner Heirat stammte ein Sohn, der vermutlich beim Tode des Vaters noch nicht geboren war, Heinrich von Schoenecken.

²⁾ Der *uo*-Diphong des Textes ist im Original durch *u* mit übergestelltem Kreis wiedergegeben. Da diese Drucktype in unserer Offizin fehlt, wurde das allgemein mittelhochdeutsche *uo* an ihre Stelle gesetzt. — Den Namen der Helden schreibt John Meier mit *I*, während er im Französischen, Lateinischen und bei uns mit *Y* beginnt. Yolande von Vianden hatte diesen romanischen Vornamen nach ihrer Grossmutter, der Kaiserin von Konstantinopel, erhalten, und erst durch sie wurde er auch in Luxemburg und den Rheinlanden gebräuchlich. Nach Prof. A. Tobler dürfte er von den zwei griechischen Wörtern *iolè* (Veilchen) und *anthos* (Blume) stammen. Andere Formen davon sind *Yolanthis* und *Ioletta*.



LE PONT DE L'OUR
LE PAVILLON ET LE «HOCKELSTOUR»
Aquarelle par *Harry Rabinger*

HOCHZEIT AUF BURG VIANDEN

Unlanc darnâ sô quam der dach,
dat man dâ grôzer vrôiden plach,
und dat der junge grêve nam
ein wif und dy ze hove quam.
dy muoder satte sich dar zuo

den avent spâde, morgens vruo,
wy sy den hof bit êren
ze vrôide mochte kêren.
zuor selver stunden sy dâ quam:
dy dohter sy bisunder nam.

s. sprach: «vil lyve dohter min,
ruo wuste ich gerne, moht it sin,
wy dir dy dinc behagen?
âr wy wilt du dich dragen
zuo diser festen dy wir han?»

dâ sprach dy dohter; «ich enkan
nyt festen machen noch enmach.»
«warumbe is dat?» dy muoder sprach
«so wâ man festen y began,
dâ kundes du wol vrôide han,

sô dich des luste; wy wilt duo
uns allen dat versagen nuo
ze diser zit? bedenke dich
ein wê nich bâ; lâ wizzen mich,
wy wilt du dîne vrunt enfain?

wilt du uns sunder vrôide lâin,
sô duos du grôze suinde:
numman uns baz enkunde
gemachen feste danne duo
wilt du uns dat versagen nuo,

dat lâ mich wizzen al zehant.»
dâ sprach dy sêlige Iolant;
«vrôive, ich enmach noch ich enkan
dekeiner feste machen dan,
als ich in nunnekłôstre bin.»

dy muoder ganz verlös den sin,
sô wart sy râsende uof der stat.
in grimme sy zuor dohter trat.
sy sprach: «ir muozet vrôlich sin:
it is uor dôit âr is der mân.

nuo deileit unde kyset:
dat leven ir verlyset
âr duot dat ich ôch biden»
dy magt bit guoden sicen
der muoder zorn begunde

ersenften, wy sy kunde.
sy sprach: «nû, lyve vrôide mân,
sît dat enmach nyt anders sin,
sôwil ich vrôide machen,
jâ spielen unde lachen,

sô wat ich aller beste mach.»
«jâ, duos du dat,» dy muoder sprach
«sê muoz ich nâ den willen din
din trôst und ôich din helfe sin
zuo guoden dingem ummermê.»

der dohter dâ was al ze wê,
doch lyz sy zyren iren lif
als eine bruot nud als ein wif
ây wol der werlte lusten mach.
wer y dy minnenclîche sach

aisus gezyret, der was vrô:
sy wâinden alle, it wêre alsô
dat sy bekêret wêre.
I â gync dy sêledebêre
engênen der bruode dy dâ quam.

sy gruozt sy, als it wol gezam.
zy sprach: «vil lyve suster mân,
du solt mir willekume sin.
mân dynest sol dir sîn gemit
bit guoden willen sunder leit.

doch einer beden bit ich dich:
ces danzes hilf erläzen mich,
sô wil ich nâ den willen din
din suster und din dyrne sin.»
nuo was dy brût ein edel wif,

hersch unde stolz, dat al ir lif
zuor wereltvrôide herze druoch.
der suster wort sy widerluoch.
sy sprach: «vil lyve suster min,
wilt du bî mir beginne sin

J. TOCKERT

â: begardie drîven,
sô ganc zuo sulchen wîven,
dy des gelusten, dat râden ich.
erlâiz der trûandien mich.
du solt mir spilen, lachen

und alle vrôide machen,
jâ, singen unde danzen mir,
ân ich ensol nyt sin bi dir.»
dy guode sich der worde ensaz.
ir ôigen aver worden naz,

doch twanc sy ir gemuoede
bit reiner wîves guoede,
dat des nunman enwart gewar.
Dy herren und der vrôiwen schar
dy brût entfyngen alle

bit vrôidenrichme schalle.
dy alden bit den jungen
in grôzer vrôiden sungen:
dy feste was dâ vollen grôz.
dy minnencliche des verdrôz,

dat sy dâ muoste lange sîn.
ir reines herzen sorgenschrîn,
der muoste ir vrôide borgen:
sy lachede bit sorgen,
ir guot gelâiz was üzen vrô:

dat herze enwas doch nyt alsô
dat wart ir sûr, des duinket mich:
sô wer dâ muoz noch glîchen sich
in zorne grôz des blîden,
der muoz ze wilens lîden

mê dan er zeigen wille.
Dâ man dâ geaz al stille,
dy alden bit de jungen
zuo deme danze sprungem.
dy minnencliche reine

sich hinderzôch aleine,
dat sy enquam nyt an den danz.
der hof des wart bedruovet ganz.
dy muoder aver wart unvrô,
des was der vader ôich alsô

der bruoder selver und ôich dy brût
ze undanke nâmnen uverlût,
dat dy vil guode alsus gelyz.
dy brût dy suster danzen hyz,
von Salmen dy grêvinnen,

sy sprach: «vil lyve minne,
stant üf und danze, des wil ich
dy sunde nemen üffe mich,
wat maht du dâmit sunden,
dat du bit dînen vrunden

en wê nich danzes und alsô
dat du sy maches alle vrô»
dâ nam dy brût sy bit der hand:
dy zwâ, sy vuoren al zehant
zuo deme danze âne iren danc:

dâ gync sy bit in doch unlanc.
So gyngen inme danze dan
in vrôiden zwêne spileman
bit videlen dy sâgen dat
dy guode engync ôich entrat

nâ danzes wîs dy stunde,
dat sy doch ê wal kunde.
sy sâgen, dat ir eines ganc
den danz tûz sinne gange twanc,
und alle dy dâ wâren,

dy sâgen sy gebâren
als eine dy nyt danzen kan.
dy muoder twingen sy began,
cat sy dâ sunge vor ein lyt.
dy minnencliche enwolde nyt

dâ singen, doch sô muoste it sin:
an irme sange was wol schîn,
sê war ir inme herzen lach:
der munt aleine sânges plach,
der irme levene wol gezam,

dat weinen doch den sanc benam,
sô dat sy muoste swigen.
aldâ begunde sîgen
des hoves vrôide bit gewalt:
man sach dâ weinen junc und alt.

HOCHZEIT AUF BURG VIANDEN

ôich was dâ bôeser melden gnuoch,
dy der wil guoden mangen vluoch
darumbe gâven, wy dat sî,
cer ein, der spottede ir dâ bî,
der ander sprach: «syt, wâ sy geit,

reht als ein sac gevullet steit.»
des spottes hörde sy dâ vil,
dy wîlen was des hoves spil
gewesen und des iandes al,
sô dat ir vrôidébêrér schal

dy lant wol zyrede alle.
dit was der vrôiden gallé.
dat nunman vrôiden dâ enplach,
der sy sô dôigen weinen sach.
sô wâren ôich dy guoden dâ

den ir unvrôide gync sô nâ,
dat sy zuor muoder trâden
und sy bit vlime bâden,
cat sy der dohter wêre guot:
sint dat ir herze und ôich ir moet

sô stêde in gode wêren,
sy moehte sich ervêren
der sunde, wy sy brêche dat.
Wat man gesagede âr gebat,
dy muoder doch des nyt enlyz:

dy dohter sy sich zyren hyz,
it wêre ir lyf, it wêre ir leit,
dy guode muoste sîn gereit:

sy muoste in grôzen sorgen
ir selver vrôide borgen,

dat duot doch stêden herzen wê.
sy sanc, sy lachede unde schrê
sy muoste danze (weme leit)
drî dage sunder underscheit
und allet sunder iren danc

(ây muoder eine sy des twanc),
ir ôigen y doch wâren naz:
sô wer dâ gync âr wer dâ saz,
der sach dy wolgeâne
an danzene und an gâne,

dat sy van herzen was unvrô,
want ir gemuoede stuont alsô.
sô doch dy muoder dat gesach,
wat jâmers sy in vrôiden plach,
dy dohter, alle stunde,

verdryzen sy begunde
des sturmes des sy bit ir plach:
bit guode sy zuor dohter sprach,
dat sy sich hylde an live fin
und doch ir danzen lyze sin.

dy dohter aver was gereit:
sy gync an live wol gekleit,
alt it wol grêven kint gezam,
bit dat der hof ein ende nam.
doch wy dy kleider wêren,
dat herze lach in swêren. —

Leider wurde noch keine hochdeutsche Uebersetzung unseres Gedichtes veröffentlicht. Doch schliesst sich die lateinische „*Vita Venerabilis Yolanda priorissae ad Mariae Vallem*“ von Alexander Wiltheim (Antwerpen 1674) ziemlich eng an Bruder Hermanns Text an, deshalb lassen wir den betreffenden Passus aus Wiltheim in der Uebersetzung von Rektor P. Stehres³⁾ hier folgen:

³⁾ Lamort, Luxemburg, 1841.

J. TOCKERT

„Bald hierauf wurde die Vermählung Friedrichs, eines Bruders der Yolanda gefeiert. Seine Braut war eine Tochter des Grafen von Salm, vermutlich des Grafen Heinrich, welcher damals zu Salm regierte, und ich glaube, dass ihre Mutter ELISA war, die 1220 den Nonnen von Niederprüm das Recht schenkte, die Pfründe von Sigendorf zu vergeben, wie ich aus den Urkunden dieses Klosters ersehen habe. Die Familie der Grafen von Salm gehörte zum höchsten Adel, und hatte Giselnbert, Grafen von Luxemburg, zum Stammvater. Ihr erster Wohnsitz war in den Ardennen, wo noch heute eine uralte Burg dieses Namens sich befindet. Margareta sann alles aus, um die Hochzeit ihres Sohnes nicht nur zahlreich und prächtig, sondern auch heiter und angenehm zu machen. Als sie hiermit beschäftigt war, nahm sie eines Tages die Yolanda bei Seite, und sprach:

„Ich möchte wissen, meine teure Tochter, wie dir meine Vorbereitungen gefallen, und in welchem Schmucke und Aufzuge du während dieser festlichen Tage erscheinen willst.“

YOLANDA. *Ich kann diese Tage nicht festlich zu bringen.*

MARGARETA. *Warum weigerst du dich jetzt, munter und froh zu sein, da du doch sonst, wenn du wohlgeblümt warest, Alles durch deine Heiterkeit zu beleben wusstest? Gieb wohl acht was du tust, und mache dich nicht sträflich durch den Mangel eines artigen Empfanges unserer Freunde, indem du die Leiterin und Gesetzgeberin des Freudenfestes bist.*

YOLANDA. *Für mich ist Nichts erfreulich, Nichts angenehm, als in meinem Kloster zu leben.*

MARGARETA (wütend auf Yolanda hinlaufend und laut schreiend). *Du zeigst dich froh, und tust, was ich fordere, oder du oder ich muss sterben. Wähle sogleich, was du vorziebst, oder du bist des Todes.*

YOLANDA (dem Jähzorne der Mutter nachgebend und gelassen). *Wenn ich Freude und Munterkeit zeigen muss, so will ich beflossen sein, es zu tun.*

MARGARETA. *Tust du das, so werde ich dich in allen Dingen unterstützen und begünstigen.*



PIERRE TOMBALE DE LA
 COMTESSE MARGUERITE DE VIANDEN

Dessin de *Wiltheim*

J. TOCKERT

Yolanda verbarg den heimlichen Kummer, welcher in ihrem Herzen zurückblieb, liess sich als Brautführerin ausschmücken zu Allem, was weiblicher Anstand erforderte. Dieser unerwartete Anzug täuschte Viele, die da meinten, das Fräulein habe den Entschluss zu einer strengen Lebensart aufgegeben.

Unterdessen kam die Braut nach Vianden, und verbreitete um sich Freude und Entzücken. Yolanda, die vorzüglich den Auftrag hatte, sie zu bewillkommen, ging ihr entgegen, grüsste sie freundlich und bot ihr gehorsamst ihre Dienste an; sie bat blos, dass man sie mit dem Tanzen verschonen möchte. — „*Willfahren Sie mir hierin, sprach sie zur Braut, und betrachten Sie mich übrigens als Ihre Magd.*“ Diese aber, welche der Glanz ihrer Geburt und ihre ausgezeichneten Naturanlagen der Pracht und dem Vergnügen ergeben gemacht hatten, verwarf gänzlich die Bitte ihrer Schwägerin. „*Wenn Sie Willens sind, die Nonne zu spielen, erwiderte sie, und Ihre ängstliche Frömelei Sie von den Freuden der Welt abschreckt, so schmiegen sie sich den Frauenzimmern an, welchen dergleichen Dinge wert sind. Nicht an Untätigkeit, sondern am Lachen und Scherzen, am Singen und Tanzen finde ich mein Vergnügen, und verschmähen Sie diese Lebensgenüsse, so verschmähen Sie auch mich als Ihre Gesellschafterin.*“ — Die unedle Antwort der Braut bestürzte Yolanda nicht wenig; allein sie verbiss den Schmerz und hielt die bereits hervorbrechenden Tränen mit Gewalt zurück, um sich nicht zu verraten und getadelt zu werden. Jetzt grüsste man sich allgemein sehr höflich und wünschte sich gegenseitig Glück; einige stimmten sogar Lieder an. Yolanda war anders gesinnt: äusserlich teilte sie zwar die gemeinschaftliche Freude; innerlich aber trauerte sie. Nach dem Hochzeitsmahl schwangen sich die Gäste zum Tanze, ohne Unterschied des Geschlechtes und des Alters; blos Yolanda entzog sich demselben, was Alle, vorzüglich aber den Vater und die Mutter, wie auch die Neuvermählten verdross. Die Braut ging zu ihrer abgesondert sitzenden Schwägerin und sprach: „*Stehen Sie doch auf, und tanzen Sie mit uns; ist hierin ein Verbrechen, so will ich die Schuld tragen. Jedoch wie kann ich es ein Verbrechen nennen, wenn Ihre Eltern und wir Alle uns ein wenig durch Tanzen erheitern?*“ — Bei diesen Worten ergriff sie die Yolanda und



Dessin de Wiltheim

J. TOCKERT

führte sie gegen ihren Willen zum Tanze. Man tanzte nach der damaligen Mode folgendermassen: zwei Chorführer, die lieblich sangen, gingen voran, und auf sie folgte die Reihe der Tanzenden, unter welchen sich Yolanda befand. Sie aber schritt einher, oder hüpfte nicht taktmässig, gleichsam als wäre sie in dieser Kunst unerfahren. Bald spürten die Saitenspieler, dass durch Yolandas ungeordnetes Einhergehen die gleiche Bewegung der taktmässig Tanzenden gestört wurde, und man merkte wohl, dass sie ihre Ungeschicklichkeit nur erkünstelte. Die Mutter zwang sie daher mit Gewalt und unter Drohungen sich selbst an die Spitze des Reigens zu stellen und vorzusingen, wenn sie nicht nach der Anführung eines Andern tanzen wollte. Yolanda sträubte sich, indessen musste sie gehorchen. Sie sang, jedoch geschmack- und kunstlos und zeigte offenbar, dass ihr Herz keinen Anteil daran hatte. Aber auch dieser erzwungene Gesang dauerte nicht lange; denn bald hinderten sie die hervorbrechenden Tränen und das laute Weinen, denselben fortzusetzen. Hierdurch verwandelte sich die Freude teils in Betrübnis, teils in Unwillen. Einige, welche mit Yolanda Mitleiden hatten, fingen an zu weinen; andre spotteten ihrer, und nannten sie wegen ihres nachlässigen Einherschreitens und der sorglosen Haltung ihres Körpers einen ausgestopften Sack. Das liess man laut vernehmen, so dass Yolanda es hörte. Kurz, eben diejenige, welche sonst das Schloss von Vianden, ja die ganze Gegend mit Freude und Entzücken zu erfüllen pflegte, verdarb und zerstörte jetzt jede Lust zur Freude. Indessen befanden sich unter den Hochzeitsgästen einige sehr gefühlvolle Personen, welche, da sie die grosse Traurigkeit Yolandas sahen, zur Mutter gingen, und sie dringend baten, sich doch der Tochter gütig und schonend zu beweisen; und indem sie die unbesiegbare Beharrlichkeit ihrer frommen Entschlüsse bemerkte, so möchte sie sich hüten, durch einen all zu grossen Widerstand sich straflich zu machen.

Allein vergebens legten diese Fürbitte für Yolanda ein. Margareta bestand auf ihren Befehlen; sie gebot, ungeachtet ihr Geheiss wenig fruchtete, sie zu einem festlichen und zierlichen Anzuge zum Scherzen, zum Lachen, zum Singen und Tanzen zu zwingen. So wurde Yolanda auf die gewaltsamste Weise genötigt, drei Tage hindurch zu heucheln, was ihr Herz verabscheute, und sie weinte fast beständig. Endlich der vie-



VIANDEN, Pont et Ruines
Aquarelle par O. Geigenberger

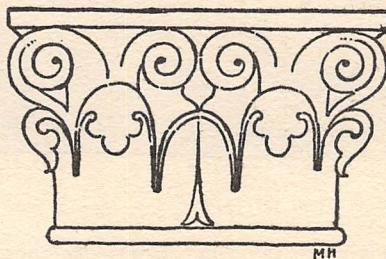
HOCHZEIT AUF BURG VIANDEN

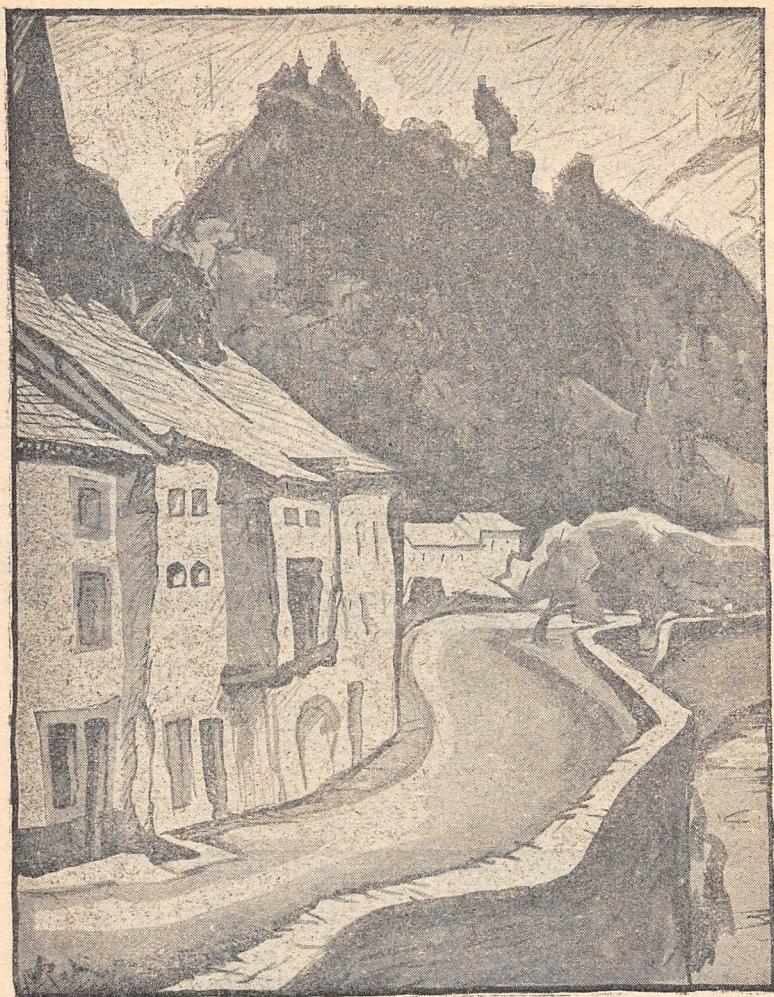
len Bestürmungen, die man von allen Seiten auf sie machte, überdrüssig und zugleich aus Mitleiden, gestattete ihr die Mutter, des Tanzes enthoben zu sein; nur sollte sie in einem ihrer Herkunft würdigen Anzuge und Glanze erscheinen.“

*

*Kulturhistorisch interessant sind in unserm Text besonders die Hochzeitsgebräuche und die allgemein verbreitete Sitte des Tanzens und Singens bei Festen. Auch an andern Stellen des Gedichtes wird davon berichtet. So der französische virelai «vyralley» in V. 3103. Meier bemerkt zu Vers 4831: «Es ist ein Tanz, kein Reihen. Die Spiel-leute gehen voran, die Tänzer folgen paarweise. Iolande tritt nicht im Takt, und der Tanz kommt in Unordnung. Da muss sie auf Befehl ihrer Mutter selbst ein Tanzlied anstimmen. Dass Einer den ganzen Tanz in Anordnung bringen konnte, war leicht möglich.» — Die Beginen und Begharden gehörten keinem religiösen Orden an: Krankenpflege und andere gute Werke lagen ihnen ob. Später entarteten sie und standen in schlechtem Rufe. Deshalb sind die «begîne» und ihr Beruf, die «begardie» (V. 4774—4775), hier in verächtlichem Sinne gebraucht, in gedanklicher Verbindung mit dem folgenden «truandie» (V. 4778), Betteli, Landstreicherei (von fr. *truand*, *Landstreicher*).*

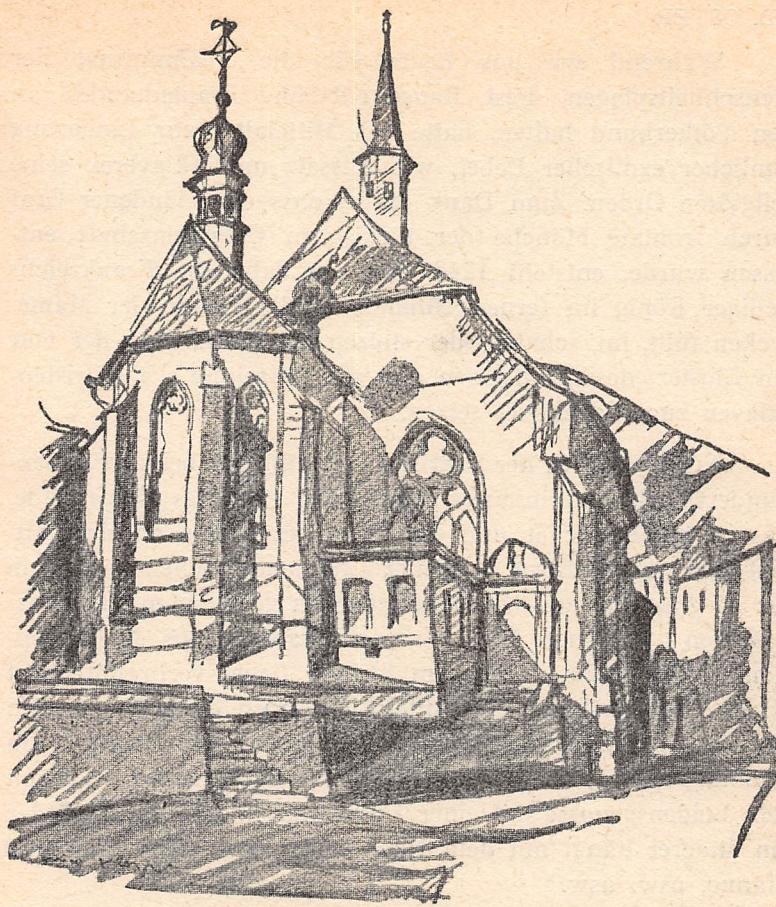
Jos. TOCKERT.





SILHOUETTE DES RUINES, vue de la route de Biwels

Dessin au lavis par *Harry Rabinger*



L'EGLISE DES TRINITAIRES

Dessin par *Nico Klopp*

Die Trinitarier und ihre Kulturmission

Banal ist Viandens Geschichte nicht. Mit hundert Fäden hängt die Vergangenheit des verwunschenen Ourstättchens an den grossen Geschehnissen längst verflossener Zeiten.

Während wir uns heute für die Bekämpfung der Menschheitsplagen, Pest, Rauschgift- und Frauenhandel, an den Völkerbund halten, hatte das Mittelalter zur Linderung ähnlicher exotischer Uebel, wie Aussatz und Sklaverei, seine religiösen Orden. Zum Dank dafür, dass ein Viandener Graf durch fromme Mönche der türkischen Gefangenschaft entrissen wurde, entsteht 1248, also ein Jahr ehe Frankreichs heiliger König im fernen Nillande in die Hände der Mamalucken fällt, im Schatten der stolzen Schlossburg an der Our ein Kloster, dessen Insassen sich die Befreiung der Christensklaven zum Lebensziel setzen.

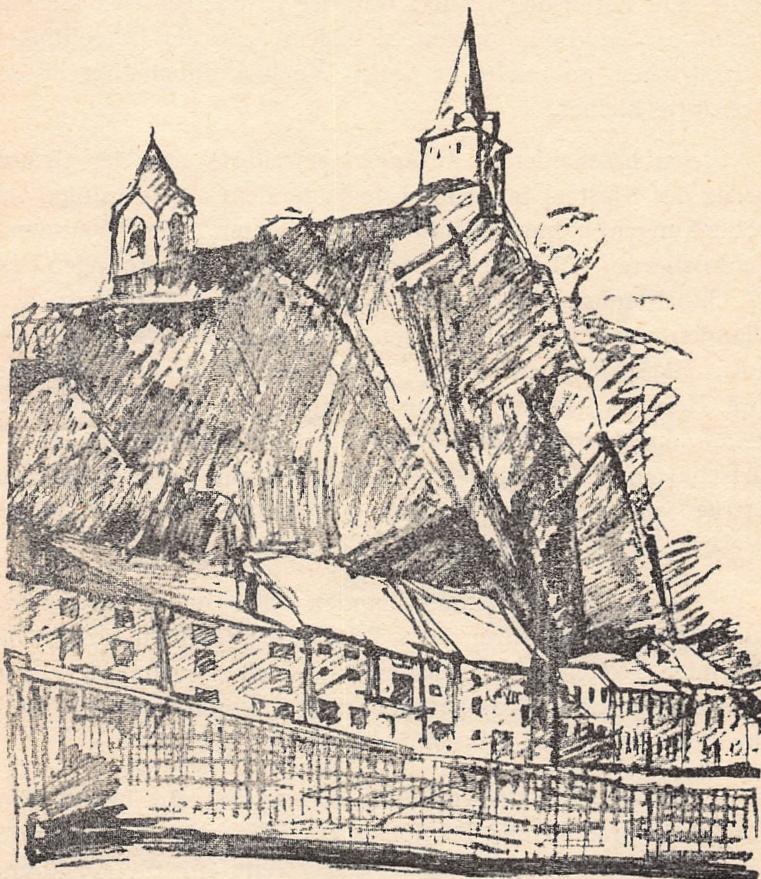
Noch hängt in der Sakristei der nunmehr beinahe siebenhundertjährigen Trinitarier-Pfarrkirche ein altes Oelgemälde, das in anschaulicher und eindringlicher Weise an das Mitleid und an die Börse frommer Christenmenschen zugunsten der so grausam von den Muselmännern gepeinigten Glaubensgenossen appellierte. Hier wird ein Frater Petrus de Conceptione in der Stadt Algier am kleinen Feuer verbrannt, dort einem Christensklaven vermittelst der noch heute in Spanien üblichen Garotte das Genick gebrochen; ein Dritter, ein Trinitarierpater, wird lebendigen Leibes eingemauert, während sein Leidensgenosse mit einer Lanze durchbohrt wird; wieder ein anderer hängt mit dem Kopf nach unten über einer Glutpfanne, usw. usw.

Sie lebten ziemlich streng, die Jünger der heiligen Johann von Matha und Felix von Valois. Wein durften sie nur wenig trinken. Fasten mussten sie vom 13. September bis Ostern an vier Tagen der Woche. Der Genuss von Fleisch war ihnen nur gestattet an den Sonntagen zwischen Ostern und dem Advent und von Weihnachten bis Septuagesimä. Fischspeisen waren ausschliesslich auf der Reise erlaubt. Reiten durften sie nur auf Eseln, was ihnen den Namen „Eselsbrüder“ einbrachte und verhinderte, dass Personen von hoher Geburt in ihren Orden traten, bis ihnen später

DIE TRINITARIER

gestattet wurde, auch Mauleselinnen und kleine Pferde — damit sie nicht zu stattlich aussähen — zu besteigen.

In ihren Mussestunden trieben die Trinitariermönche Landwirtschaft, Obst- und Weinbau; ihnen verdankt wohl das Ourtal seinen bekannten Dreimännerwein, von dem sie in guten Jahren aus ihren Weinbergen 8 Fuhren oder 48 Ohm ernteten.



HOCKELSTOUR, PAVILLON, VIEILLES MAISONS

Dessin par *Nico Klopp*

ED. ÖSTER

Auf den humanen Zweck des Ordens geht die Bestimmung zurück, dass jedes Kloster ein Hospital zur Pflege der Kranken und zur unentgeltlichen Aufnahme der Wanderer haben muss, und dass der ganze Klosterbezirk Flüchtlingen und Geächteten als Asyl dient. Es wird erzählt, dass an dem Tage, wo in Vianden ein Gefangener dem Gerichte zugeführt wurde oder ein zum Tode Verurteilter hingerichtet werden sollte, alle Türen des Klosters und der Kirche geöffnet blieben; gelang es dem Delinquenten, sich dem Arm der Gerechtigkeit zu entziehen, so durfte er sechs Wochen unbehelligt in der Freistätte bleiben.

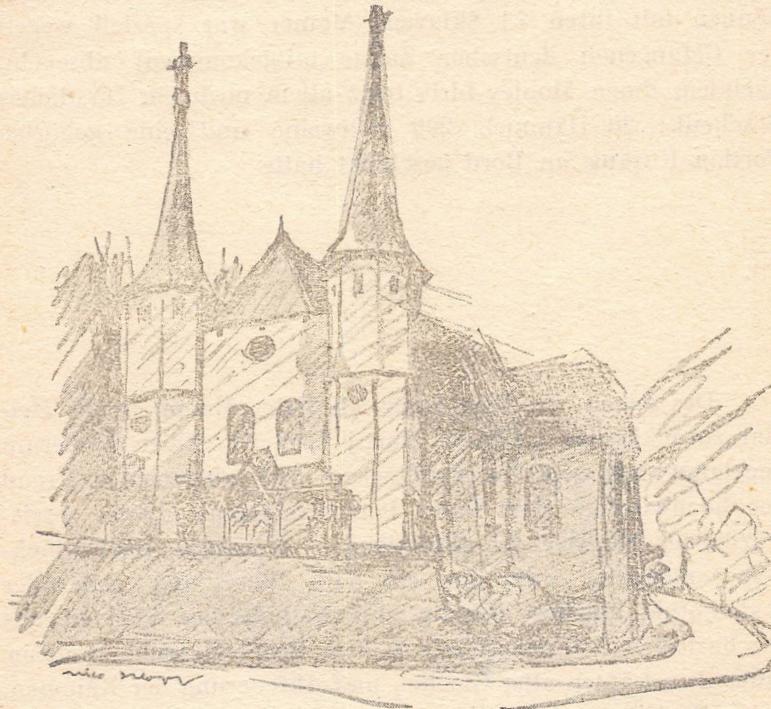
Aus bescheidenen Anfängen erweiterte sich der Grundbesitz des Klosters in ziemlich bedeutendem Masse infolge von Schenkungen, hauptsächlich von seiten der Viandener Schlossherren, Stiftungen und käuflichen Erwerbungen. Im 17. Jahrhundert war derselbe zerstreut über die Bänne von Vianden, Asselborn, Dönningen, Lullinghen, Boxhorn, Schiershoff, Harspelt, Lutzkampen, Urhausen, Wallendorf, Bisdorf und Heisdorf (Bögen). Nach Angaben des 16. Jahrhunderts besass das Hospital den dritten Teil des Zehnten in ca. 20 Ortschaften des Oeslings und der Eifel mit einem jährlichen Ertrag von 71 Malter Roggen, 70 Malter Hafer, 8 Malter Weizen, 60 Hühnern und 3 Goldgulden.

Ausser der Oberstadt Vianden (die Unterstadt gehörte zur Pfarrei Roth) waren dem Trinitarierkloster einverleibt die Pfarreien Mettendorf, Daleiden, Eschfelt, Nusbaum, Carlshausen, Constum, Grosskampen und Fouhren, was natürlich einen beträchtlichen Einkommenzuwachs bedeutete.

Gemäss den Ordensregeln waren die sämtlichen Einkünfte in drei gleiche Portionen zu teilen; das erste Drittel war für das Kloster bestimmt, das zweite für die Ausübung der Hospitalität und das letzte Drittel für den Loskauf der Gefangenen.

DIE TRINITARIER

Allerhand Schwierigkeiten warteten der Trinitarier, die wegen der Farbe ihres Habits auch Weiss-Spanier genannt wurden, wenn sie zur Befreiung der gefangenen Christen die weite Reise nach den Ländern des Islam antraten: endlose diplomatische Verhandlungen, welche wohl meistens von Frankreich, dem Mutterlande des Ordens, angebahnt wurden (das Stammkloster war in Cerfroid bei La Ferté-Milon im Aisnedepartement; die Viandener Niederlassung gehörte zur französischen Ordensprovinz Picardie), Plackereien mit den Zwischenhändlern, die vielfach Industrieritter von zweifelhafter Güte und nur auf ihren Vorteil bedacht waren, Zollscherereien (*nil novi sub luna!*) u. dgl. m.



L'EGLISE «NEUVE» au bord de l'Our

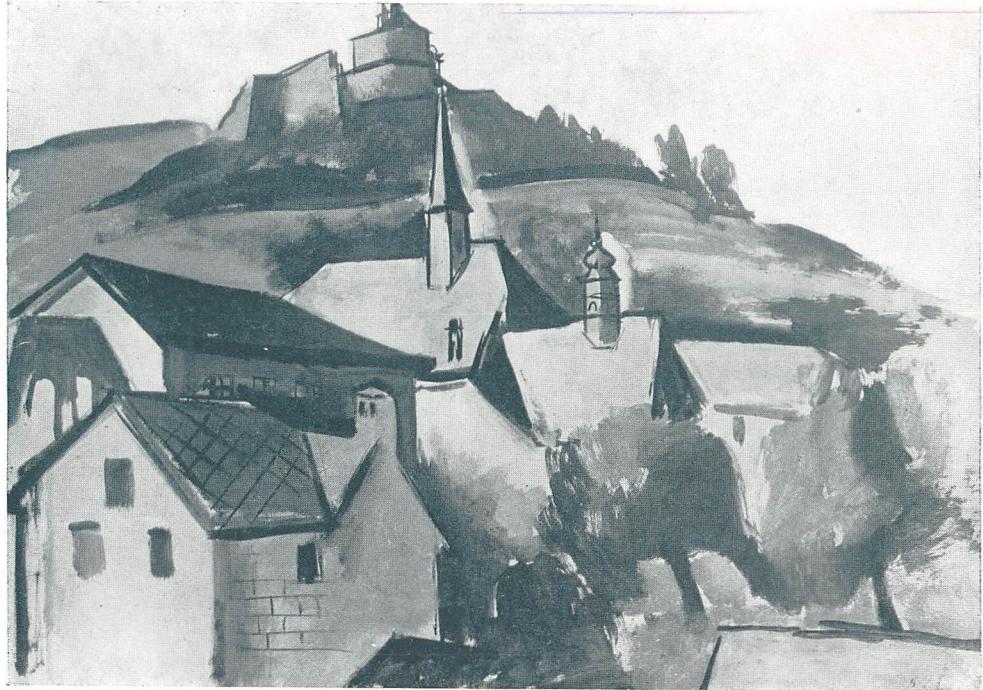
Dessin de *Nico Klopp*

ED. OSTER

Ein Liedchen hiervon wusste Pater Mamer, „Minister“ (Vorsteher) des Viandener Klosters in den sechziger Jahren des 18. Jahrhunderts, zu singen, der während zweieinhalb Jahren in Begleitung von zwei französischen Trinitariern und einem Religiösen des denselben Zweck verfolgenden Ordens der hl. Maria de Mercede unterwegs war, um dem Sultan von Marokko Christensklaven abzukaufen. Während sie im Hafen von Mogador vor Anker liegen (1765), bombardiert gerade ein französisches Geschwader Larache, was keineswegs dazu angetan ist, ihre Mission zu erleichtern. Schliesslich, nach tausend Aengsten und Nöten, wird der Handel dank den Bemühungen eines ehrlichen Juden doch perfekt. Die Patres können mit ihren 73 Sklaven (Mamer war speziell wegen der Gefangenen deutscher Zunge mitgekommen) absegeln, nachdem ihnen Mouley-Idris trotz allem noch ein fürstliches Geschenk: 20 Hämmel, 200 Schweine und eine gehörige Portion Kuskus, an Bord geschickt hatte.

*

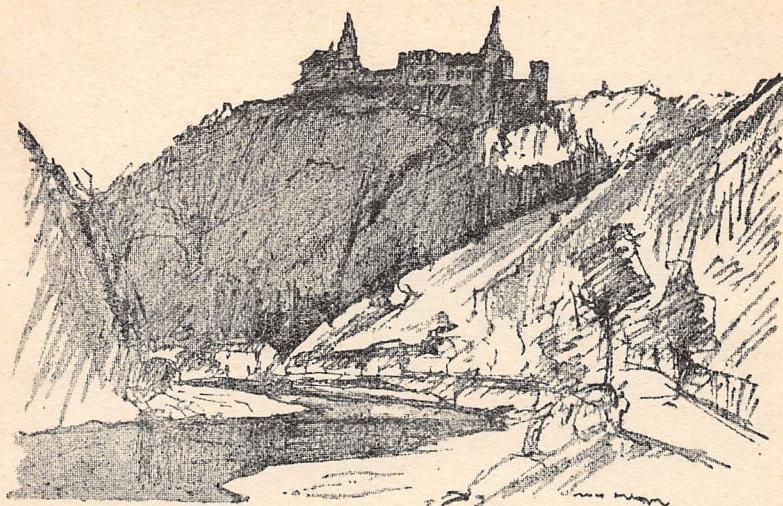
Des Jubels war kein Ende, als Pater Mamer in die Heimat zurückkehrte: „Den 8. Martij 1766 ist allhier wiederum angelangt mit grossem Frohlocken und allgemeiner Freud der hochwürdige Herr Pater Petrus Nikolaus Mamer, preiswürdigster Minister des allhiesigen Gotteshauses, nach glücklich vollendetem zwei und ein halb Jahre lang dauernder Redemption etlicher neunzig christkatholischer Sklaven aus der hartesten Gefangenschaft in dem Reich Marroko, welcher unter dem Läuten aller Glocken und Abfeuerung der Kanonen, unter Begleitung vieler Herren und Güterfründner bei der Kirche von seinen Herrn Canonici processionaliter rangiert, freundlich empfangen und nach abgesungenem Te Deum



VIANDEN, Vue prise du mur de ceinture

Aquarelle par *Joseph Kutter*

DIE TRINITARIER



VIANDEN, vu du côté de Biwels

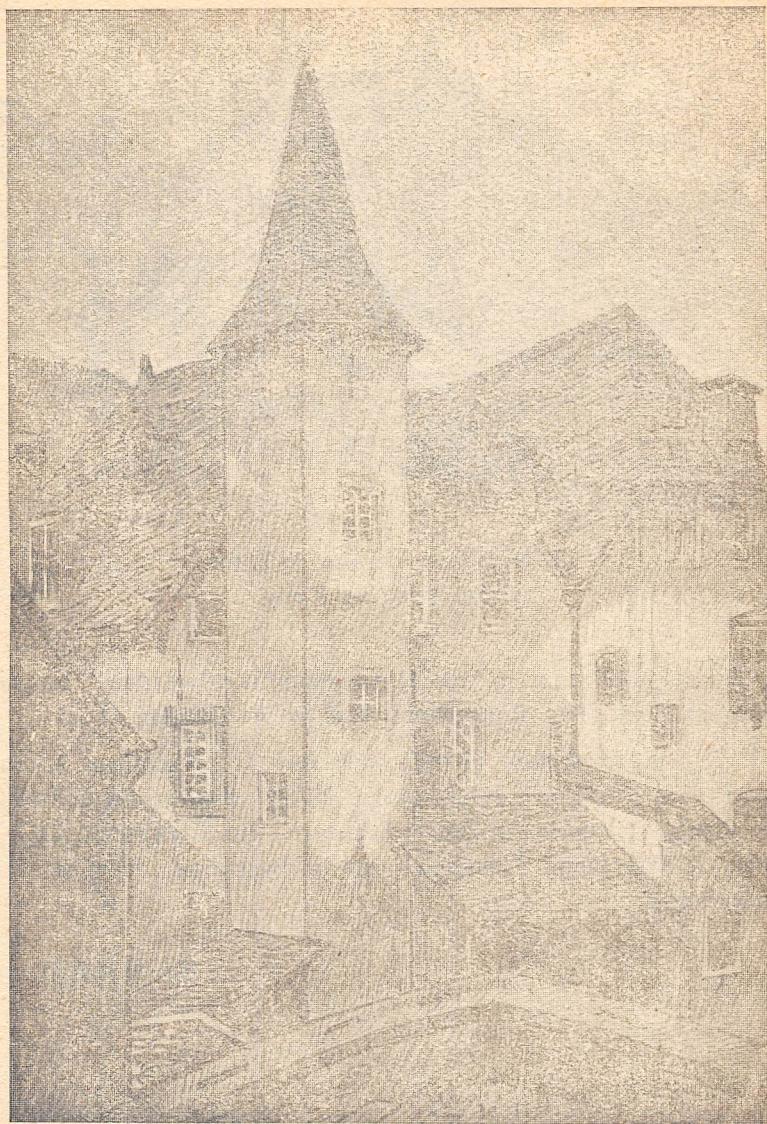
Dessin par *Nico Klopp*

laudamus wiederum in das Haus eingeführt worden.“ So zu lesen in dem alten Bürgerbuch der Stadt Vianden.¹⁾

Einen ähnlichen Festtag hat das Ourstädtchen kaum noch erlebt, denn 17 Jahre später (1783) wurde sein Kloster, die einzige Niederlassung der Trinitarier im Erzbistum Trier, nach 535jährigem Bestehen durch Beschluss Josephs II. aufgehoben.

Ed. OSTER.

¹⁾ Zitiert in Bassings Geschichte des ehemaligen Trinitarierklosters zu Vianden, welche in der Hauptsache obenstehendem Aufsatz zugrunde liegt.



VIANDEN: VIEILLES MAISONS
Vue prise du côté de la «SODALITE»

Dessin par *Michel Haagen*

VICISSITUDES POLITIQUES

Lorsque, en 1777, le comte Joseph de *Ferraris*¹⁾ dédia sa grande carte topographique des Pays-Bas autrichiens à S. A. Mgr. le duc Charles-Alexandre de Lorraine, il en accompagna les feuilles isolées de mémoires ou commentaires historiques, chronologiques et économiques où dominaient les préoccupations des hostilités futures.

Alors que ses observations sur la vie économique de Vianden se réduisent à peu près à constater que „cette ville est très commerçante en cuirs et en draps, qui se débitent dans toute la province“ et qu’„on fait aussi un peu de mauvais vin dans les environs“, il fait remarquer, en ce qui concerne les campements et cantonnements, que „des troupes légères y agiraient avec un peu moins de difficultés que des corps réglés parce que le pays présente à chaque pas de grands obstacles aux manœuvres par ses hautes montagnes et la grande quantité de bois qui s'y trouvent“.

Et, en effet, M. le major général, qui avait eu l'occasion de se distinguer dans la Guerre de Succession d'Autriche et dans celle de Sept Ans, devait traverser notre pays 16 ans plus tard pour aller se battre sous les murs de Valenciennes et mériter par ses exploits de titre de feldmaréchal. Mais si M. de Ferraris avait l'âme guerrière, il ne se faisait sans doute qu'une idée fort imparfaite des sacrifices surhumains que plus de vingt ans de déprédations allaient imposer à notre pays.

Il est vrai que, depuis les temps lointains de ses premiers comtes, les Viandenois n'avaient guère eu le temps de s'enliser et de s'efféminer dans les douceurs de la paix. Leur bourg antique se souvenait d'avoir été une place forte de quelque importance puisque sa ceinture de pierre, dont les vestiges s'appellent jusqu'à ce pour la „*Burgmauer*“, s'était enorgueil-

1) Né à Lunéville en 1726, mort à Vienne en 1814.

N. RIES

lie de 24 tours circulaires ou semi-circulaires et de 5 portes, dont les deux dernières furent démolies en 1844 et en 1850, rejoignant dans un oubli injuste la vénérable Croix de justice de 1308 abattue en 1832, mais reconstituée plus tard par l'architecte Charles Arendt.

Les guerres de la Révolution et de l'Empire réclamèrent au petit bourg ardennais 92 soldats conscrits, dont 16 trouvèrent la mort, 11 disparurent²⁾ et 65 furent rapatriés, alors que la médaille de Ste. Hélène, créée par décret du 12 août 1857, a pu être distribuée à une dizaine de survivants. C'est le moment de rappeler que ce furent ses 14 campagnes et sa

2) Voici la lettre qu'écrivit à ses parents un des disparus, *Maurice Wolster* de Vianden, incorporé en 1812. Après avoir fait la campagne de Russie et avoir été admis à l'hôpital de Varsovie, une grande dame polonaise l'emmena pour être le gouverneur de son fils.

Monsieur Wolster Marchand Tanneur à Vianden

Dép. des forêts province de Luxembourg

par Luxembourg à Vianden

fort pressé.

*W. Suchiy, den 22. Juli 1814. Liebster Schwager, Schwester,
bruder und Schwägerin,*

*Ich kann nicht unterlassen von mir Nachricht zu geben, denn es
ist schon lang dass ich Keine erhalten habe, seit dem ich von Haus
hinweg bin. dieser ist der 5ten briefe den ich schreibe und Keins beant-
wort an mich erhalten habe; einer ist von Monat Mai 1812 von Anvers,
der zweite ist von Rostock du moit d'aout, den ander ist aus Stralsund
pomeranie suédois du mois d'octobre ,der 4te ist von Tilsit sur la fron-
tière de la vieille prusse du 14 novembre 1812 und den 5ten ist von
Sucha en pologne le 22 juillet 1814. Den 15ten oktober sind wir von
Stralsund abmarschiret mit dem Post um uns zu der grossen armée
en Russi zu begeben und sind gekommen bis au passage des deux ponts
zu der grossen armé; und sind so zurück bis auf Danzig, von wo wir wa-
ren ein jahr eingespährt und fast von Hunger als von dem schwerdt,
denn mehr aus Hunger noch als durch den Degen und Pulfer das Leben
haben müssen lassen. 2½es biscuits auf den Tag, weder Saltz noch
schmaltz, alles ist verbrannt, den zweyten januar sind wir dan gefangen
heraus margiret; ich stelle ihnen vor was wohl ich sowohl wie viele
andere haben ausgestanden durch hunger sowohl als durch die Kälte;
ebenso durch fieber und dieses zwar noch bis auf diesen Tag und ich
weiss mir auch kein Hülf zu verschaffen; alle drey tage habe ich es*

VICISSITUDES POLITIQUES

vie exemplaire qui valurent à *Charles Engelmann* de Vianden de profiter de la dotation cantonale des 6000 soldats libérés (600 fr.) et d'épouser, le 23 avril 1810, en grande solennité la charmante Joséphine Colling.

Et puisque la naissance du Roi de Rome devait être célébrée à travers l'Empire avec une allégresse générale, disons aux voyageurs épris de souvenirs d'ordre historique qu'à droite du chemin qui, de l'entrée du château, conduit à travers le bois ombreux du „*Porbretchen*“ à la chapelle du „*Bildchen*“,

*noch; den 12ten februar sollte ich in ein Russisch hospital in Coereno
(eine stadt in Polen Russisch), ich habe das fieber dermassen gehabt,
dass ich mich selbsten nicht auf den beinen konte halten, denn ich schon
über 14 tagen lang in Warsovie war ohn dass ich wusste wo ich war
hingekommen, und kann es auch nicht besser wissen als man mir gesagt
hat: nicht weit von Coereno hat mich eine Polnische gräfin welche von
Wilna kam in einem walde im schnee gefunden wie meine Mutter mich
in schmertzen gebahr, halb todt und erfroren auf ihren Schlitten ge-
nommen und mich mit nach Warschau, und mir allen möglichen fleiss
und Mittel angewendet um eine genesung herzustellen; der herr Doctor
sagte mir oft, so lange das sich hier im lande seyn wäre es unmöglich
mich herzustellen; die Kost verdiente ich denke wohl an ihren vier
Kinder welche ich muss den gantzen Tag mit französisch schreiben
und lesen unterhalten, denn ich bin wie einen ihren esclave, aber nicht
so gehalten; was sie essen und trinken habe ich auch; aber nicht nützet
dies mich, wenn es einmahl eine andere endrung hat so willt sie nach
Russland hinein und einmahl dort so ist es nicht gut loszukommen von
den herrn, wenn sie einen auferzichen oder kaufen, so sind sie Meister
ihm dem Händler zu übergeben, denn sie hat mich von den Russen in
Warschau und kann nicht hinweg bis ich ihr Geld wieder hergestellt
habe was sie für mich herausgegeben hat; indessen lebet wohl, wen ihr
mir schreibet so schicken sie mir ehender mehr als weniger wenn es
möglich ist; wenn nicht so muss ich mich darin ergeben was sie von mir
wolt haben, denn ich kann mir nicht helfen, selbsten alhier. Grüsse sie
von hertzen alle, verwandten und die nach mir fragen werden.*

ihr treu ergebenster schwager Maurice Wolter.

Mon adresse est

*Madame la comtesse Pieszkoidski née Comtesse Stieki Storeta
Krasutestan à Sucha par Varsovie en pologne pour remettre au sieur
Maurice Wolster de Vianden Dép. des forêts. fort presse à Sucha.*

*(Ch. Schaack: Les Luxembourgeois soldats
de la France. II. p. 480—482)*

il leur sera loisible d'admirer le superbe marronnier qui y fut planté en l'an 1811 au lieu dit „*Bo'nepartsgärtchen*“.

Ce serait trop sensiblement dépasser le cadre de cette chronique succincte si je m'étendais ici sur les passages des troupes allemandes, autrichiennes, françaises, hessoises et autres qui, de 1792 à 1815, traversèrent la ville de Vianden³⁾ comme tout le „Département des Forêts“, ainsi que sur les réquisitions de tout genre faites par les armées qui s'y établirent en permanence ou s'y arrêtèrent momentanément.

Un arrêté du général Joubert, daté du 11 septembre 1795, avait divisé le pays, y compris les parties aujourd'hui wallonnes et allemandes, en 27 administrations municipales, dont celle du canton de Diekirch établit provisoirement son siège à Vianden. Cette situation ne dura qu'un mois cependant et, à partir du 11 octobre de la même année, Vianden fut haussé à la dignité de canton, avec, comme premier président d'administration, le notaire *Jean Michel Veyder* et, comme secrétaire-greffier, *Jean Théodore Colling*.

Le nouveau canton comprenait les 13 „*agences*“ de Vianden, Geichlingen, Hoscheid, Falkenstein, Koerperich, Fouhren, Holsthum, Cruchten, Landscheid, Stolzembourg, Wallendorf, Roth et Nussbaum. A partir de 1802, le canton de Vianden, qui comptait alors 5541 habitants, dont 1179 pour le chef-lieu, se composera de 15 „*communes*“ ayant à leur tête chacune un conseil municipal et un maire. Le premier „*maire*“ de Vianden était le ci-devant secrétaire *Jean Théodore Colling*, qui, en 1805, devint juge de paix; le deuxième le notaire *Julien Louis André*, lequel présida à l'administration municipale de 1805 à 1814.

A la date du 10 juillet 1810, les domaines des Orange-Nassau à Vianden furent transformés par Napoléon en un majorat au profit du général L.-F. M. de Marbeuf, qui, après en avoir pris possession le 25 novembre 1811, alla mourir à Minsk (Russie) à la même date de l'année d'après. A sa mort, le majorat de Vianden fit retour à Napoléon, qui en fit don au baron de *Bessières*. Quant au château de Dasbourg, qui avait été donné, en 1811, au général *Oudinot*, il fut vendu par celui-

3) Voir *Th. Bassing*: Zustand der Stadt Vianden während und unmittelbar nach der französischen Zwangsherrschaft.

VICISSITUDES POLITIQUES

ci, en 1813, pour être démolie. En 1816, les domaines dépendant de ce château furent confisqués par l'Etat prussien.

Le *Congrès de Vienne* fixa comme frontière orientale du pays l'Our, la Sûre et la Moselle. Cette délimitation eut comme conséquence imprévue que la ville basse de Vianden avec toute la partie orientale de l'ancien comté — comprenant 42 villages et fermes et y compris la forêt du „Kammerwald“, Dasbourg, Butgenbach et St. Vith — fut rattachée à la Prusse. Voilà donc la ville basse à l'est de la rivière devenue prussienne. Mais un traité conclu, le 26 juin 1816, entre les rois de Prusse et de Hollande, rattacha de nouveau à Vianden et au grand-duché la ville basse avec les hauteurs orientales du „Bratzbusch“ qui la dominent avec le Scheuerhof — à proximité duquel les „Assurances sociales“ luxembourgeoises viennent de construire un vaste „Sanatorium“ — à l'exception toutefois du Kammerwald, du château et du village de Roth, de Neuscheuerhof et du village de Bauler.



Depuis 1817, le Conseil municipal de Vianden se compose de 8 membres, dont 1 bourgmestre, 2 échevins et 5 conseillers. En 1818, le roi grand-duc de Hollande octroya à la ville le droit de porter les armoiries du comté déchu. Quant aux ruines du château, redevenues domaine privé du souverain et vendues en 1820 (V. plus haut), elles firent retour à la maison de Luxembourg-Nassau en 1891.

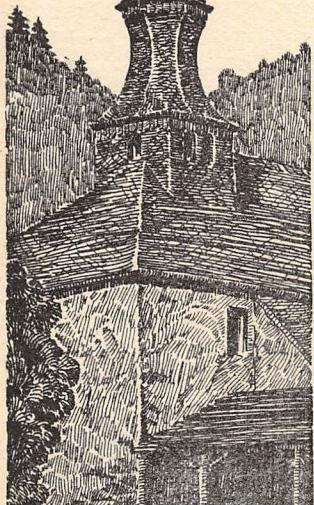
Ce n'est pas ici l'endroit de détailler les résultats de tout ordre auxquels a conduit de nos jours une administration municipale éclairée. Tout en nous réservant le droit d'y revenir dans une étude ultérieure, proclamons: Si la chronique locale de Vianden nous est si bien connue, c'est grâce aux efforts patients de son secrétaire communal défunt, M. Théodore Bassing (1867—1926). Et si cette petite bourgade ardennaise a pris une conscience si haute de sa valeur historique et touristique, c'est aux savantes reconstitutions de feu l'architecte Charles Arendt et à la clairvoyance passionnée de son actuel bourgmestre, M. Edouard Wolff, que nous devons.

SCÈNES DE LA VIE RELIGIEUSE

C'était en 1248. L'âme des croisades s'épanouissait en fondations pieuses. Les couvents des Franciscains et du Saint-Esprit de Luxembourg, ceux de Marienthal, de Bonnevoie, de

Differdange, de Clairefontaine et d'Useldange venaient de naître. La princesse Yolande entrat à Marienthal tandis que son père s'apprêtait à partir pour la Terre Sainte, dont il ne devait plus revenir.

Grâce à la munificence du comte Henri, des moines trinitaires français vinrent s'établir à Vianden pour y fonder un couvent et bâtir une église gothique. Mais ils n'avaient pas compté avec la rivalité jalouse autant qu'intransigeante des Templiers de Roth, dont la basilique avait jusque-là servi d'église paroissiale. Ces discussions, au courant desquelles il y eut des excommunications, ne se terminèrent qu'en 1266 par le partage de la ville en deux cures et par la construction, dans la ville basse, d'une chapelle dédiée à St. Nicolas, avant-poste de la paroisse des Templiers.



CHAPELLE ST. NICOLAS

Dessin par *M. Haagen*



VIANDEN, ruelle descendant vers l'Our

Aquarelle par *Joseph Kutter*

SCENES DE LA VIE RELIGIEUSE

L'église de la ville haute accuse tous les caractères des temples trinitaires. De ses deux nefs de longueur inégale, celle de droite, se terminant par le chœur, semble avoir été réservée aux conventuels.

Symbolé visible de la parole biblique rapportée à l'occasion de la mort du Christ: *et inclinato capite emisit spiritum*, l'axe médián du choeur oblique légèrement à gauche. On comprend que le mobilier d'église des premiers siècles n'ait pas perduré jusqu'à nos jours. Nous savons d'autre part que l'évolution et la succession des styles se sont manifestées avec plus d'intransigeance au XVIII^e siècle qu'aux autres époques. Aussi le modeste autel primitif fut-il remplacé par un maître-autel de style rococo, d'une architecture intéressante, mais surchargé d'ornements et tout récemment doré et peinturluré à l'excès.

Les élégantes stalles du chœur, qui datent de la même époque, offrent cet intérêt d'être formées



ST. ERASME
(Chapelle St. Nicolas)

Dessin par M. Haagen

de panneaux finement sculptés représentant les instruments de musique les plus variés, motifs que nous retrouvons répétés, mais avec plus de richesse décorative, sur les vantaux du grand portail latéral surmonté, à l'extérieur, de ce chronogramme:

ECCE VIANDANI PONVNT HAE C OSTIA CIVES
HAE C VNI AC TRINO SIT SACRA PORTA DEO (1727)

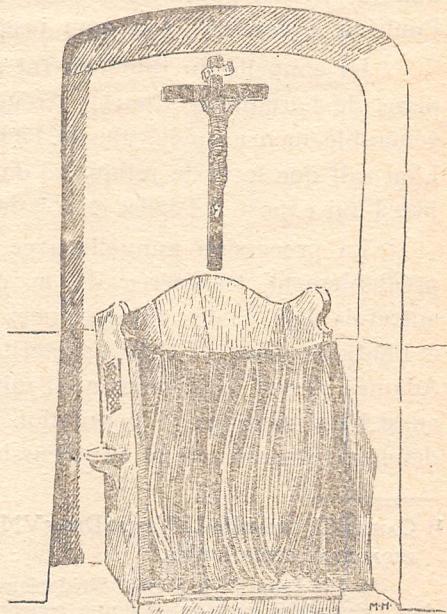
A gauche de l'entrée du chœur se dresse un autel Renaissance, dont la composition classique, les statues sculptées et les bas-reliefs en albâtre rappellent la main sûre et l'inspiration artistique des maîtres qui créèrent quelques-uns des monuments les plus somptueux de la cathédrale de Trèves.

En dehors de l'orgue, entièrement construit dans les ateliers du couvent, en 1693, et restauré plus tard, d'un grand candélabre en cuivre de même origine, d'une fort belle statue de la vierge se dressant sur la balustrade du jubé et des vitraux neufs dessinés par Ch. Arendt, il convient d'attirer l'attention sur les pierres tombales du grand bailli *Henri de Nassau* († 1589) et de *Marie de Spanheim* († 1400). Celle-là, un beau relief de style Renaissance encastré dans la nef droite, montre un chevalier revêtu de son armure et joignant les mains pour la prière entouré des armoiries de sa famille. Celle-ci, de style gothique, se dresse à l'entrée du chœur et, dans les amples plis du vêtement comme dans l'inscription se déroulant tout autour, accuse des lignes d'une belle venue.

Signalons encore deux pierres tombales plus récentes, scellées en haut de la nef gauche et dont l'une est celle du grand bailli Gaspard-Florence de Breiderbach et de sa femme Marguerite-Françoise de Verro (1747, resp. 1746), l'autre celle du grand bailli Christophe-Joseph-Albert de Baring († 1795). Et mentionnons celles qu'on remarque dans le mur extérieur de l'église, celle de François-Hubert de Breiderbach († 1743) et celle du grand bailli Jean-Baptiste de Millet († 1740).

En 1783, le couvent des Trinitaires fut supprimé par ordonnance de l'empereur Joseph II. L'année suivante, le cimetière, ainsi que celui de la chapelle St. Nicolas, fut vendu à l'échevin David May qui, après avoir enlevé les pierres tombales, y établit un jardin connu, jusque dans les temps les plus récents, sous le nom de „Mäsgoart“. La même ordonnance avait défendu pour l'avenir toute inhumation à l'intérieur des églises. Il faut dire que ces mesures s'imposaient par l'exiguïté des emplacements en question autant que par la fréquence et la virulence des maladies contagieuses. D'ailleurs, un cimetière fort vaste avec une église neuve à deux clochers avait été aménagé, dès 1777, hors des portes de la ville, au bord de la route qui, le long de la rivière, se dirige vers le village de Biwels.

Pendant la Révolution française, les biens du couvent sécularisé furent confisqués et vendus pour 32.300 livres. Le dernier prieur des Trinitaires, Jean - François Schlim, après avoir refusé de prêter serment et s'être caché longtemps, tout comme plusieurs de ses confrères, devint plus tard curé doyen. D'autres, comme Lauff et Kalbusch, se conformèrent. Jean Frédéric Lauff, né à Vianden, resta dans sa ville natale comme prêtre séculier. A en croire une inscription en forme de chro-



VIEUX CONFESSONNAL

(Chapelle St. Nicolas)

Dessin par M. Haagen

N. RIES

nogramme figurant sur une maison¹⁾ de la ville haute et une autre gravée sur le cadran d'une superbe pendule²⁾ fabriquée dans le couvent des Trinitaires et devenue plus tard la propriété de M. Norbert Bach, Lauff racheta de ses propres deniers une partie des immeubles et des meubles qui avaient appartenu au couvent.

Quant à la maison curiale et le mobilier d'église, celui-ci a été vendu à Luxembourg, acheté, en 1799, pour son propre compte par le ci-devant maire Math. Vogel et racheté en 1807 par les bourgeois de Vianden.³⁾

En 1847, la section voisine de Biwels fut distraite de la paroisse de Fouhren et réunie à la cure de Vianden. Mais le chemin des morts (Leichewê), que devaient suivre les habitants de Biwels pour transporter leurs défunt au cimetière de Fouhren, a conservé son nom jusqu'à ce jour.

La chapelle du Bildchen fut reconstruite en 1848 sur les plans de l'architecte Charles Arendt et son autel assis sur la vénérable mense médiévale de l'autel St. Antoine du château. L'on sait que le vaste reliquaire de la chapelle castrale est aujourd'hui exposé à l'église paroissiale.

La procession annuelle avec la statuette de la Vierge préalablement transférée de la chapelle à l'église donnait autrefois lieu à des réjouissances profanes, concerts, danses et libations, dont, en 1875, l'austérité monacale de Mgr. l'évêque Adames s'émut à tel point qu'il mit l'interdit sur la procession aussi longtemps que la population s'obstinerait à danser. Cette défense formelle eut sa répercussion dans une procession ci-

1) CANONICI PKOPRIIS LAVFF AEDES SVMPTIBVS EXSTANT ORNATE PENITVS
REPARATAE FORIS INTVS.

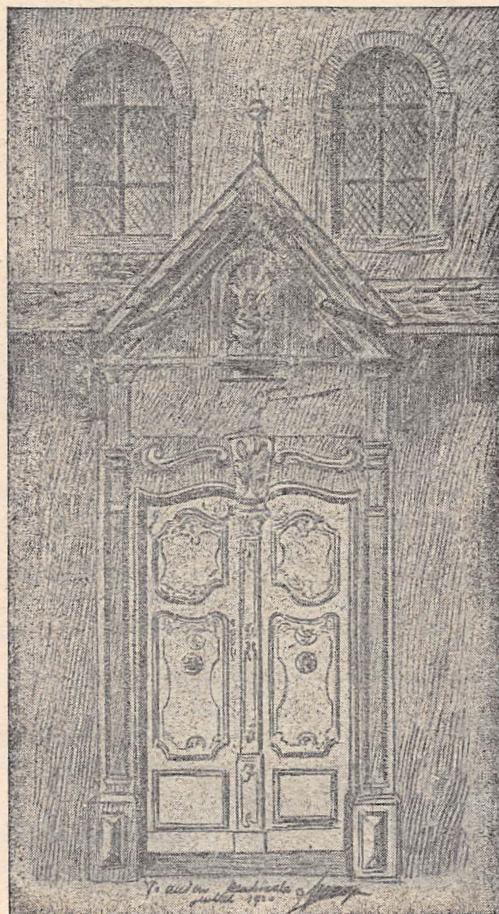
2) Ex propriis hoc emit Fridericus Lauff, ex-trinitarius. La croix des Trinitaires surmontée d'une couronne est flanquée de deux cerfs (armes parlantes) dressés et porte au-dessous le nom du graveur Johanes Olenger.

3) Il s'agissait de l'orgue, des autels, des confessionnaux, des meubles meublants, des vêtements sacerdotaux et d'une cloche.

SCENES DE LA VIE RELIGIEUSE

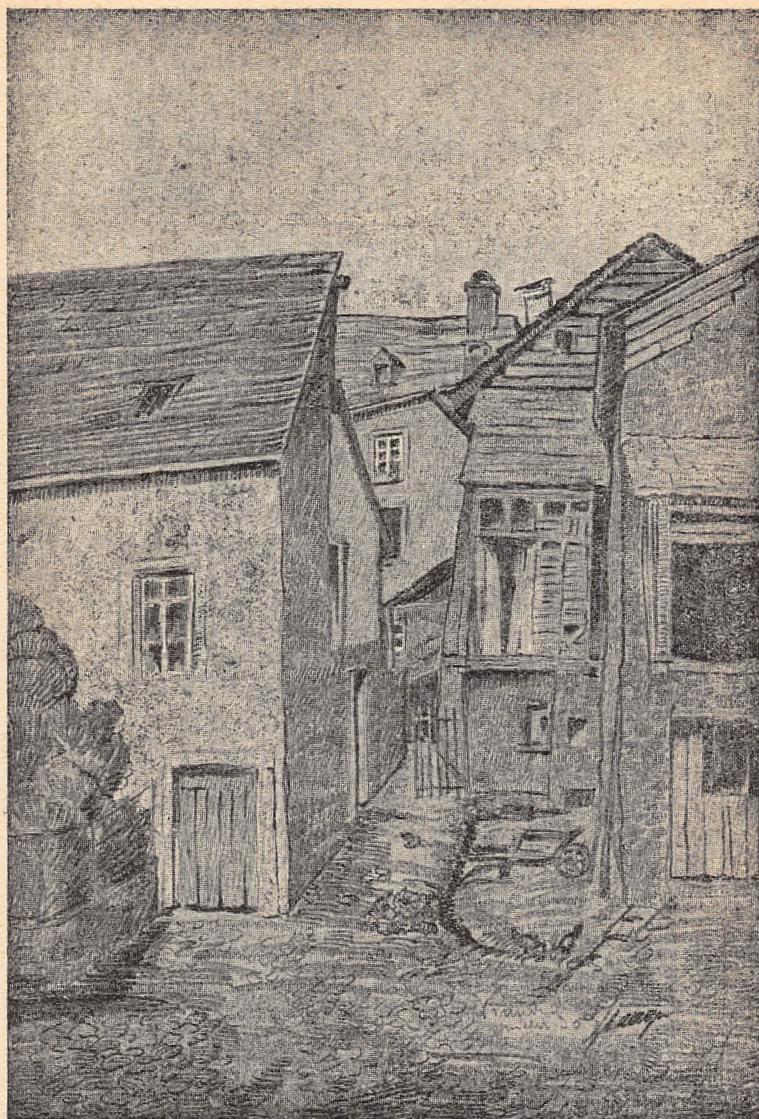
vile organisée par une partie de la bourgeoisie qui prétendait satisfaire à ses devoirs religieux tout en organisant, après le cortège, d'innocentes sauteries pour retenir dans la ville les visiteurs étrangers accourus pour assister à la procession.

N. RIES.



PORTEAL DE L'EGLISE «NEUVE»

Dessin par *Michel Haugen*



VIANDEN: VIEILLES MAISONS

Dessin par *Michel Haagen*

VIANDEN UND NAHES OURTAL

I. Aus der optischen Distanz: der „Vogelschau“.

Als Gegenwartserlebnis.

Einerlei von welcher Höhe aus man sich dem Tale Vian-
den, von welcher Seite her man sich der Burg und Stadt Vian-
den nähert, vom Belvedere, von der Diekircher Strasse, vom
Invalidenheime aus, — zutal her — vom Rother Durchschnitt,
— zuberge her, — vom Kirchhofe, einerlei von welcher Licht-
und Luftperspektive — „getragen“, — die schöne Landschaft
mit der „königlichen“ Burgruine erscheint, — an allen Sicht-
punkten gilt die imperative Forderung:

Sieh und sättige deine „trunkenen“ Augen, „was die
Wimper hält“, mit „dem goldenen Ueberflusse“ dieser „schö-
nen Welt“.

Nähere dich: — immer wieder, — an jedem Wende-
punkte deines Pfades schwebt die gewaltige Burgruine, plas-
tisch oder als wechselnde Silhouette am Himmelsgewölbe, —
in königlicher Distanz —, wie eine zackige Krone über dem
von weissen Häusern und blitzenden Wellen umflossenen
Burghügel, über dem rauschenden, engen, wellenblitzenden,
sonnigen oder Mondscheintale . . .

Entferne dich und sieh um dich: bis weit hinaus, über
die Berge von Bauler und Fuhren verfolgt dich der drohende
Aspekt der zertrümmerten Burgveste, bis weit hinaus wird
er, mit blitzenden Fenstern, den heranziehenden Ritterfahnlein,
gastlich oder drohend, gewinkt haben . . . Ein königlicher
Aspekt, eigenster Art, auch für uns Nachgeborene, seien wir
nun sorglose Wanderer oder „bewusste“ Touristen, scharfe

Dr. ROB. REUTER

Beobachter oder spätromantisch angehauchte Seelen, ein „königlicher“ Aspekt, den man als unvergessliches Erlebnis, als „Gedächtnisgemälde“ — aus seinen wechselnden Blickpunkten gesammelt, mit sich in die Ferne trägt . . .

Unvergesslich, — mag er nun ein gewohntes Bild, oder mag er auch nur das Ergebnis einer „Neulingsschau“, eines einmaligen Erlebnisses sein, mag er an der Bereicherung und Vertiefung des immer wieder Gerngeschenen teilhaben, oder mag er in seiner einmaligen Frische und Neuheit, der abstumpfenden Wirkung der Gewohnheit entgehen, der Gewohnheit, die viele Einheimischen, zum Staunen der Neulingstouristen so blind macht für solche ästhetische Werte höchsten Ranges. Sieh hin und sammle das schöne Bild in dir, trag es mit dir fort: Vianden vom Belvedere, Vianden von der Diekircher Strasse . . . Das nahe Ourtal, das Tempelritterschloss auf seinem Felsen, die Kapelle droben, der ferne Falkenstein . . .

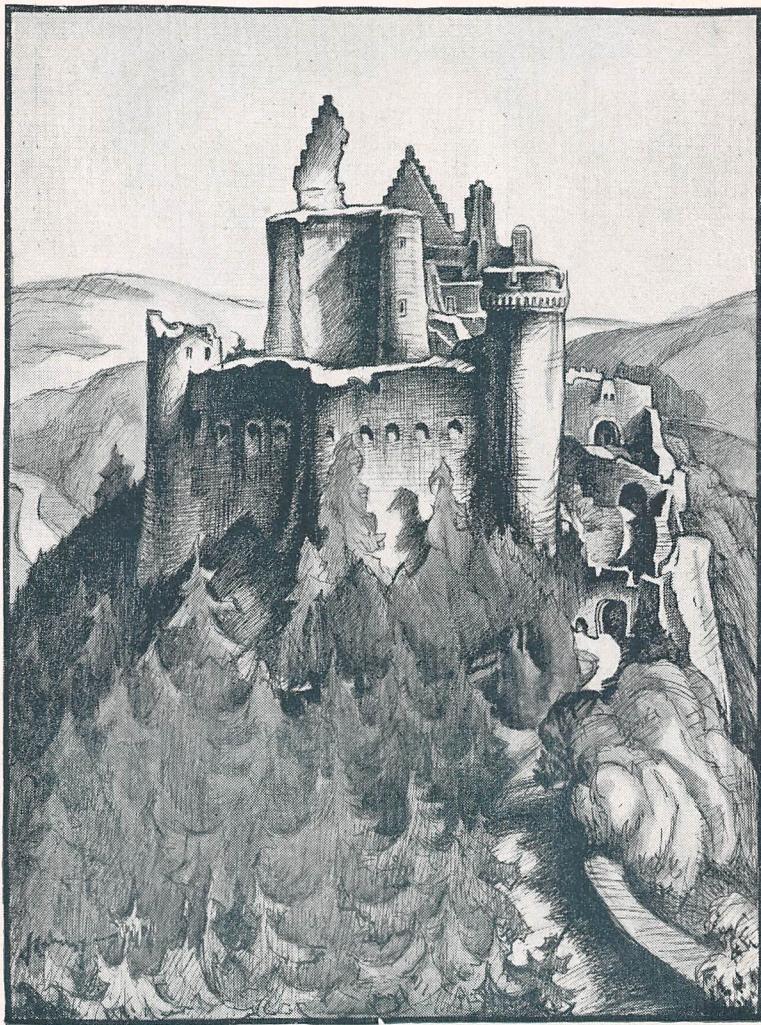


Als photographisches Realbildnis. Aus der „kleinen“ Vogelschau des aufmerksamen Lesers.

So liegt das herrliche Bild dieser Burglandschaft in seinen multiplen Aspekten zu Händen und vor Augen des würdigen und nachführenden Lesers, in seinem verkleinerten Kounterfei, und mag, — als illustrative Beihilfe seines Bildgedächtnisses, — das grosse Bild in erhabener Wirklichkeit in seinem Geiste emporschweben lassen.

Es gilt ja für das architektonisch wie für das landschaftlich Aesthetische das bedeutsame Gesetz, dass die aesthetische Wirkung „grosser Gegentände“ sich nur aus dem Erhabenen und Erhebenden ihrer wirklichen Nähe und Gegenwart ergeben kann, nur aus dem „Hier und Jetzt“ ihrer gewaltig-wirklichen Dimensionen, dem Hier und Jetzt der relativen „Dimensionen“ und Qualitäten des Geistes, aus dem sie erschaffen sind und des Körpers der sie, in der Wirklichkeit, betritt.

Kein zweidimensionales Kleinbild, kein plastischer Film kann die starke Wirksamkeit seiner Gegenwart ersetzen: geh



LE CHATEAU DE VIANDEN, vu des hauteurs du Nord
Dessin au lavis par *Harry Rabinger*



LE DERNIER GRAND-BAILLI DE VIANDEN

Peintures à l'huile par *Giller* (1767)

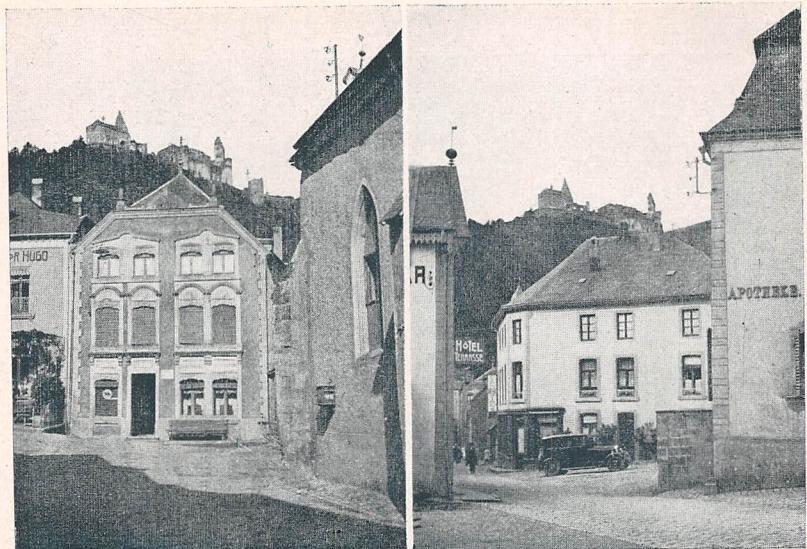
Christophe-J. A. de *Baring* († le 2 mai 1795) et sa femme



LES DERNIERS GRANDS-BAILLIS DE VIANDEN

Peintures à l'huile par *Giller* (1767)

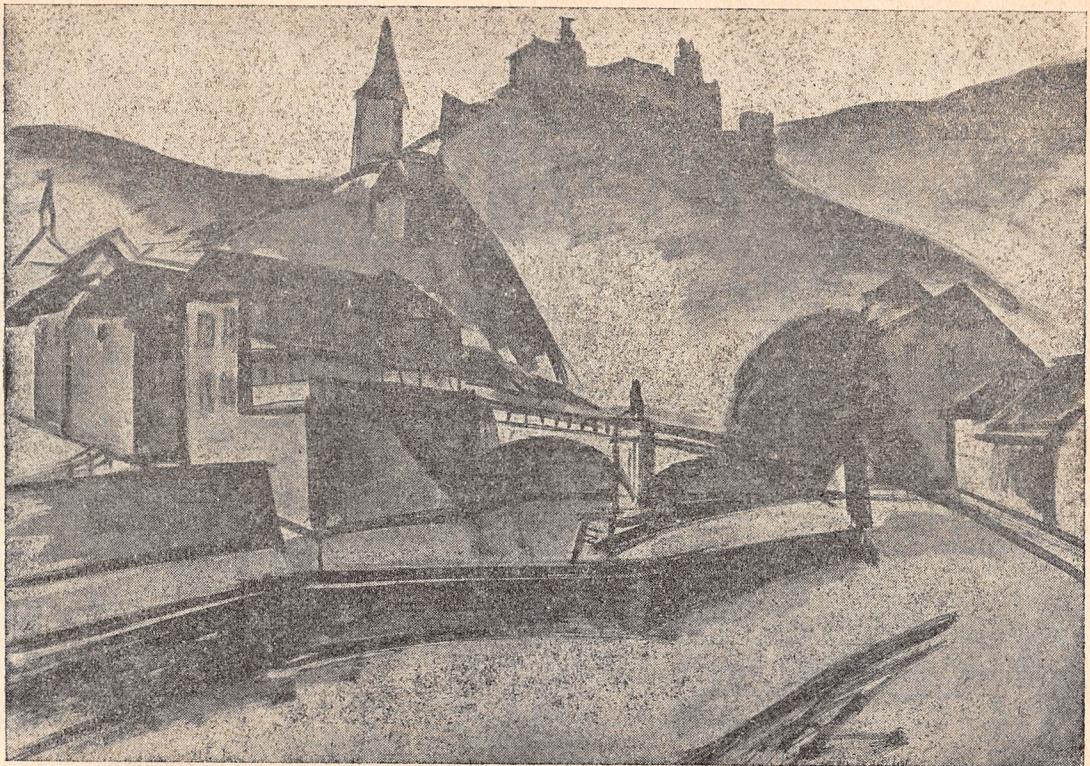
(Propriété de M. Norbert Bach)



VIANDEN: Avenue de la gare



VIANDEN: Maison Dicks



86

VIANDEN, Pont et Ruines

Aquarelle par Joseph Kutter

VIANDEN UND OURTAL

hin und nähre dich an des grossen Sein! Empfinde die schöne „illustrative Beihilfe“ und Erinnerung in diesem — der Schönheit Viandens gewidmeten Heft, — wie du das ganze nimmst, — mit dem Licht deiner Erkenntnis und der Wärme deines Empfindens, als Beitrag zu deiner Kenntnis der schönen Wirklichkeit, — Burg und Landschaft um Vianden, — die der Heimat zum Geschenke wurde.



Aus der Ferne des Gedächtnisses.

Haben wir unsere Jugend in Vianden verbracht, oder hat der schöne Zufall des individuellen Erlebens es uns vergönnt, Auge und Sinn recht oft mit dem schönen Bilde Viandens und seiner Berg- und Talzugänge, — einem der, sagen wir einmal zweihundert schönsten Gesichtspunkte Europas, — zu sättigen, unser Gedächtnisbild durch den Anblick der Erde Vianden zu stärken und anzureichern, so ist es uns ein leichtes, die Vorbedingungen zu erfüllen, um den aesthetischen Gehalt, den ich den Aspekten Vianden entlocken möchte, zu gewinnen und zu geniessen. Es genügt, das äussere Auge dem störenden Wirrnis des „Augenblicklichen“ zu schliessen; es genügt, das „innere Auge“ zu öffnen, und — die Panoramen oder Filmbilder, die sich im Verlauf des tagtäglichen (häufigen) Erlebnisses angesammelt haben, — im visuellen Gedächtnis — ablaufen zu lassen, um das, was wir von unsren Vätern ererbt haben, wirklich und wesentlich, als unser Schönheitsteil, zu „haben“ und zu besitzen. Das können wir alsdann, mit der „farblosen“ Innigkeit und Tiefe des aus reiner „Gedächtnissubstanz“ erlebten Seins, oder gar: mit der „eidetischen“ Traumfarbenpracht, in welcher, — wie es heisst, — die wahren Künstler verstehen, ihre Erinnerungsbilder „farbig“ und „wesentlich“ erstehen und „Modell stehen“ zu lassen.

Versuche es also, nach dem Grade deines Vermögens, die Erinnerungsbilder aus Vianden und seinem Tale, wie mit der Wirklichkeit der photographischen Projektion, wieder auflieben zu lassen: — Ein Gedächtnisdunkel: — Ein Licht: Vianden vom Belvedere her: — Ein Dunkel, — ein Licht: Vianden

vom Sanatorium her Vianden im Morgenlicht, — im sommerlichen Abendlicht Vianden von der Diekircher Strasse. Von der Rother Strasse. Vianden im Schneewinter . . . Wer die erlebte Fülle dieser schönen Objekte, mit „antaeischer“ Phantasiekraft „gesammelt“ und aus „reiner Seelensubstanz“ gebildet, mit ich trägt, wird es vermögen, ihrem Wesen den reinen, aesthetischen, menschlich-weichen Gehalt, der ihnen so innig, — „jenseits aller Worte“ — inneliegt, abzuziehn und sich daran zurückschauend zu erfreuen.



Als Phantasieerlebnis. (Aus phantastischer Vogelschau.)

Sind wir dieser Phantasiekraft gewiss und dieser Schönheitsfreude teilhaftig, so mag es uns ein leichtes sein, uns in ihr herumzutummeln — wie ein „kühner“ Vogel in der Luft. Ein leichtes mit diesem Quellen-, „Trank im Leibe“ das schöne Bild Vianden aus höherer optisch-phantastischer Schau zu denken und — zu sehen: Aus der Habichtsschau, aus der Avionsschau, im „Zeppelinssalon“, schwankend unter unsren Füßen

Vianden, Ort und Tal, Berge und Burgen im Licht der auf und niedergehenden Gestirne, dem aufgehenden Mond, vor dem sich die Erde mit ihrer stolzen Burgsilhouette, leise neigend, niedersetzt . . . der Abendsonne, vor deren Licht sich Berg und Burg und Erde, leise emporheben und im Abenddunkel vergehn . . . den reisigen Sturmwolken vor dem Monde, denen die wildzerrissenen Burggemäuer, wie ein „Schiffssarg“, — gespenstig entgegengleiten . . . Vianden in der Sommermorgensonnen mit dampfenden Kaminen, Vianden im Winterschnee, im Blütenschnee, in deftiger Herbstsonne . . .

Wer das nicht nur als Phantasieerlebnis in seiner Realgestalt erleben, wer das „künstlerisch“ gestalten, wer das malen könnte, wer das in seinem tiefen Stimmungswerte als „einheitliches“ Seelenereignis „jenseits aller Worte“ schöpferisch-künstlerisch gestalten könnte, er würde es in einer unendlich kostbareren Art besitzen.

II. Aus der aesthetischen Distanz.

Vianden und sein Tal: jenseits aller „abgezogenen“ Worte, aber nicht jenseits aller Werke, Gesänge und Gestalten, aller Linien und Farben und ihrer poetischen Werte und Gehalte.

Vianden hat bisher wohl noch keinen eigenen Dichter, keinen grossen Malerdichter gefunden, der aus dem Lichte seiner Gegenwart, aus dem „bessern“ Lichte seiner Vorstellung, zu dessen eigenen und der Nachführenden Freude seine grossen Aspekte im Buch- oder Gemälderahmen als lauter und beständig-fliessende „Quelle“ seiner Schönheitserinnerung in die Ferne getragen hätte.

So liegt uns seine „Realansicht“ seine „Phantasieschau“ unbefriedigend und unausgeschöpft zu „Füssen“ als ein Bild seiner Schönheit, aber auch ein Zeugnis unserer aesthetischen Unzulänglichkeit, Ahnung eines Möglichen, für uns Unerreichbaren, aus seinem Rohmaterial zu Konstruierenden.

Was kann uns diese schöne heimatliche Burglandschaft sein, wenn ihrem Rufe keine vorbildliche, schöpferische Seele antwortet und sie uns in die weiche Sprache ihres Wesens giesst, und ihr nicht einen Hauch erlauchter „Menschenseele“ einhaucht . . . Viele guten Maler haben sich an dem schönen Objekte versucht und ausgegeben, aber: sind sie nicht allzusehr im äusseren, im billigen, im pittoresken stehen geblieben? . . .

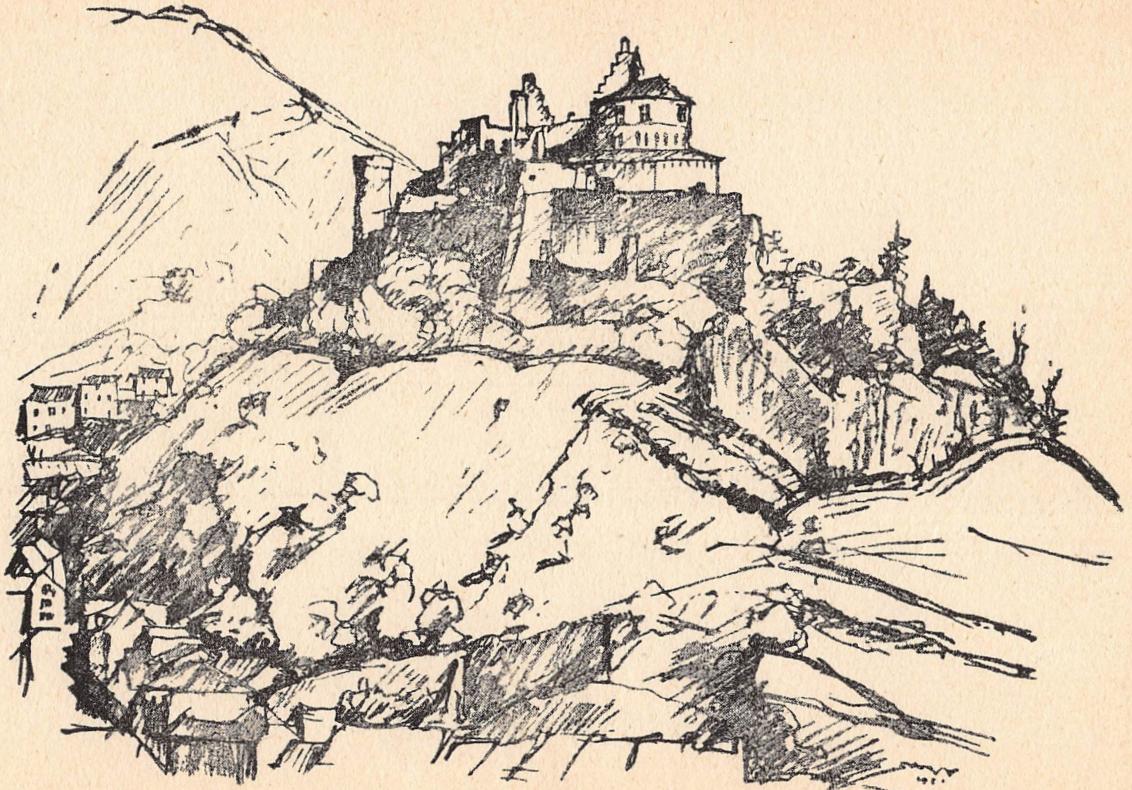
Wollen wir einen Teil der Werte, die mit dem Bildbegriff Vianden gegeben sind, ausschöpfen, so mögen wir Vianden in diesem Jahr der Centenarfeier des Romantismus sehen, so wie es ein Grosser, Viktor Hugo, der Grösste jener Zeit, auf seiner Ingres-Geige gespielt: mit „dem Zeichenstift“ gedichtet hat: im Geiste der „Burgraves“, als sturmumwölkte Mondruine unter fliegendem Gewölk . . . Bild Viandens und Bild der Seele eines grossen Verfolgten, Verbannten, von der romantischen Lust seiner heroisch-leidenschaftlich-geniesserischen „Trauer“ Zehrenden . . . Wir müssen Vianden wieder mit romantischen Augen sehen lernen, so sehr uns auch der „Schnitt“ einer Zeit, welche realere, prosaischere Ruinen aufgehäuft hat, von der poesievollen Tränenseligkeit der roman-

tischen Mondruinensehnsucht getrennt hat. Einer Generation, deren Jugend in die spätromantische, nachromantische Zeit des Jahrhunderts endes fiel, wird das, unter der rückwirkenden Suggestion der Centenarfeier ihres „romantischen“ XIX. Jahrhunderts, leichter sein als etwa der jüngsten Nachkriegsgeneration. Wir müssen Vianden und die Berge und Burgen seines Tales wieder mit romantischen Augen sehen lernen. Wären es auch nur die der süßen kleinromantischen Verfallszeit, die eines Christoph v. Schmid aus der Rosa von Tannenburg, die des braven Ludwig Richter, Schwind oder Spitzwegs Augen. Wir müssen das Tal Viandens mit den Schöpfungen der Sage, mit glühenden Gespenstern, Unken und Käuzchen beleben . . .

Mit den Gedankenstaffagen der aus dem Fenster flüchtenden Yolanda, der im Nachen entführten schönen Grafentochter aus der Felsenburg Falkenstein, . . . nicht nur im „filmkünstlerischen Sinne“, sondern auf einer höhern romantisch-aesthetischen Ebene. Nicht im archeologisch-historischen Real sinne, wie uns die Wissenschaft das Bild des Viandener Burglebens wiederaufleben lässt, sondern im künstlerischer Wahrheit und höherer Lebendigkeit, von den Gestalten belebt, wie sie die mittelalterlichen Grabdenkmäler oder mit eben solcher Wucht und ebensolchem substanziellem Gehalt, etwa Ganghofer in ähnlichen Burgenlandschaften, zu einem höhern Leben erweckt . . . Ich sehe einen Roman des Tales Vianden wie ihn etwa N. Jacques (der Autor des „Feueraffen“), wenn er nicht der Heimat „abtrünnig“ geworden wäre, hätte schreiben können . . . Aber auch mit „unzulänglichen“ Augen gesehen, mag sich die Burg und Landschaft Vianden mit stimmungsvoller, aus ihrem Geiste geborener Staffage erfüllen . . . historisch-aesthetischer und romantischer.

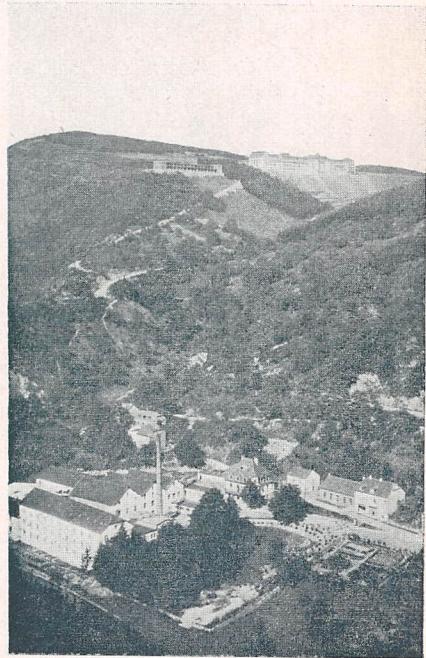
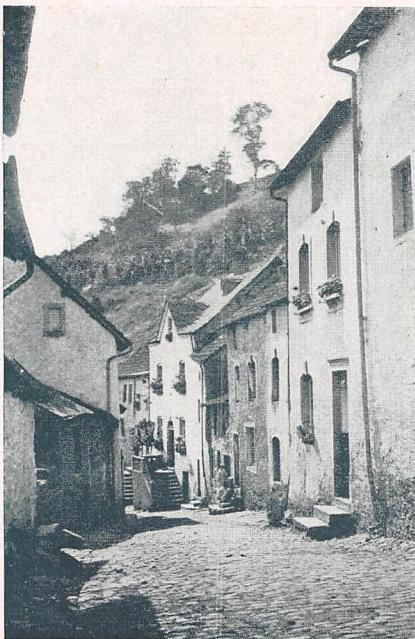
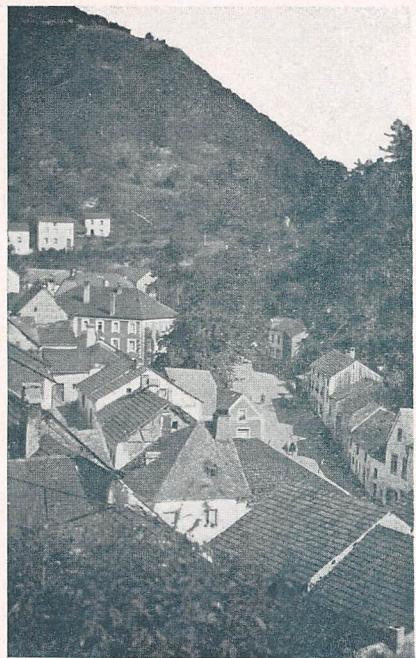
III. *Aus kulturhistorischer Distanz.* (Aus der Distanz der „abendländischen“ Grosstadtpsyche, im Sinne Spenglers.)

Es langt auch kaum noch für uns, verstaubte, kleinoetische Schätze alter kleinstädtischer „Winkel- und Kleinleutchen“kultur, so wie sie Spitzweg und Schwind, Ludwig Richter, die Gartenlaube und Kalendermann-Poesie der Volks-

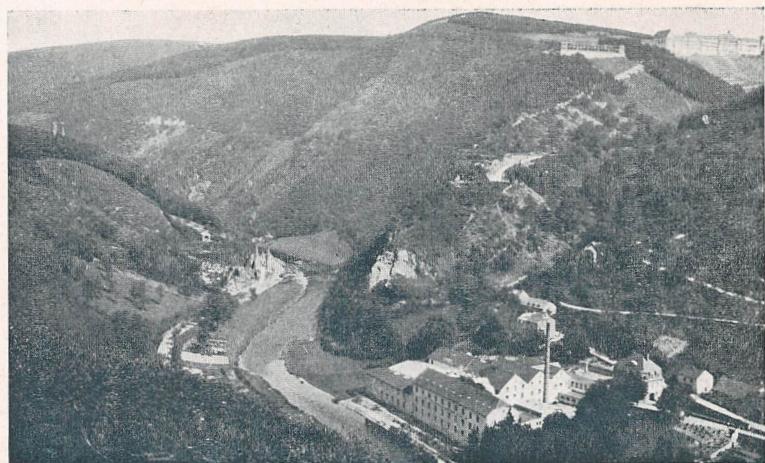


VIANDEN

Dessin par Nico Klopp

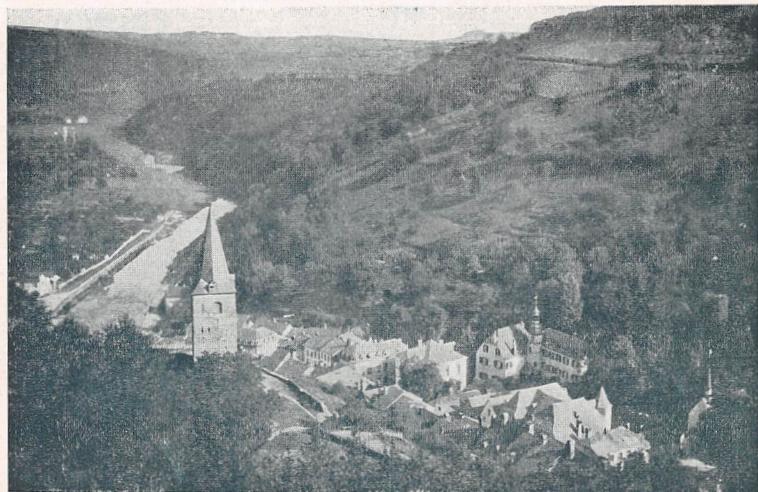


COINS ET PAYSAGES INTERESSANTS



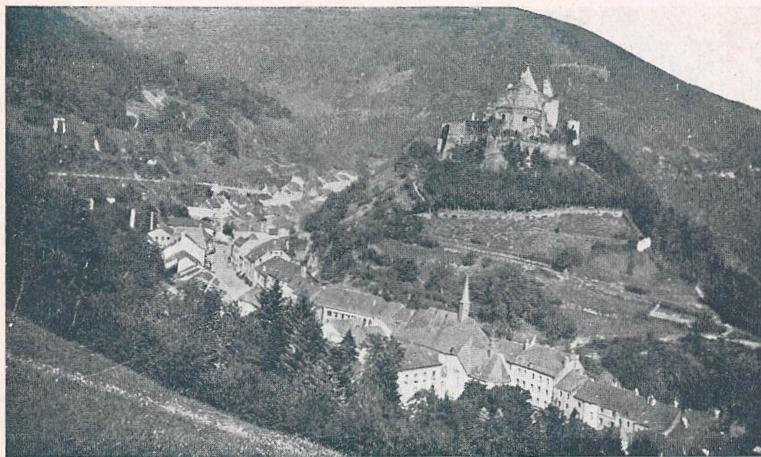
VALLEE DE L'OUR ET SANATORIUM

Photo C. L.



VUE PRISE DU HAUT DU CHATEAU

Photo C. L.



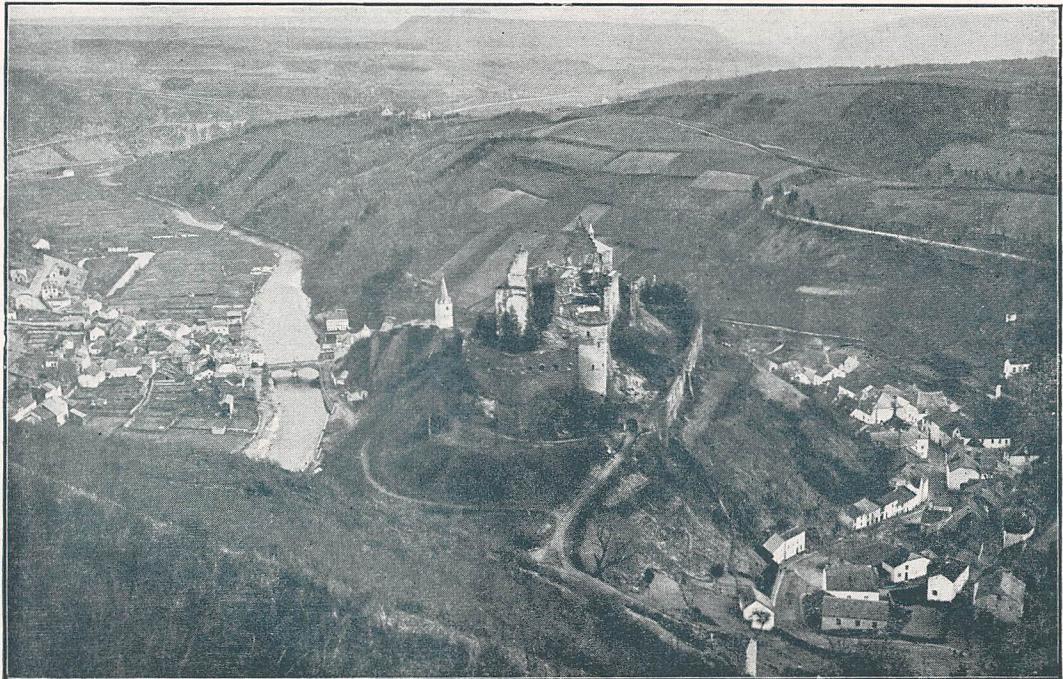
VIANDEN: Panorama

Photo C. L.



VUE PRISE DU MUR DE CEINTURE

Photo C. L.



PANORAMA DE VIANDEN

VIANDEN UND OURTAL

und Spätromantiker darstellten, aufzufinden, und mit nach-fühlendem Verständnis zu würdigen. Vianden enthält sie und enthielt sie, wie alle Burgflecken und Kleinstädte in ebenso ernst-rührender wie manchmal komischer oder irritierender Art.

Sie sind in reichem Masse gegeben in diesem liebwerten Landflecken mit seiner stark-autochtonen Kultur, seiner Klein-stadt-Verwandtschaft und geistigen Inzucht, seiner „Glockenturmpolitik“; um seinen Alemärt und Maesgart, mit seinen verbauten, verschönerten Hinterhäusern, Herrenhäusern, Wendeltreppen, Fensterluken, mit seinem innern Trepp-auf, und Trepp-ab, mit seinen „alten Frauen“, wie sie René Engelmann als Viandener Kind mit Recht liebschätzte und in voller Wahrheit künstlerisch darstellte, Vianden mit seiner charaktervollen Lokalsprache, seinem Lokalmutterwitz, seinem unverfälschten Lokalpatriotismus, der „Viandensehnsucht“ der Entwurzelten, ihrem „Viandentreib“ zur Bildchenprozession, zur Kirmes und Fastnacht, einer Fastnacht (Foasigt) mit Lokalfarbe, der Fastnacht eines Volkes und Völkchens mit künstlerischem, musikalischem, musischen, von fremder Art schwerübertünchbarem Wesen.

Wer am Leben dieser arbeitsamen Gemeinschaft, am Leben vieler dieser guten, kleinen, geplagten, trotz ihrer Plage muntern und witzigen Leute, innigst teilgenommen hat, ihre Nöte und Freuden kennt, lernt sie schätzen und hochachten, und lernt es fassen, was Viandener Lokalfarbe heisst, was Vianden für seine Eingeborenen sein kann, was einem Viandener Bub oder Mädel das Glitschen an der Brücke, der Eisgang auf der Our, der Heimweg aus der Schule, der Salmfang, die Vogelkirschen- und Nuss- oder Kastanienrente sein kann: die Geissenhut auf den mit Fingerhut und Alpenschaumkraut rotgesprengelten, mit Schwarzbeeren (Schmarzbeeren) oder Rotbeeren (für „Hamperessig“) bewachsenen Hängen. Was diese Hänge an ihren „ästhetischen“ Feiertagen sind, wenn der Ginster im Golde steht, wenn die Kirschen blühen. Der weiss, wie die Our und die Bäche aus den Nebentälern, den Nebeltälern, rauschen, an den Vorfrühlingstagen, wenn die farngeschmückten, eiszapfenbewachsenen Felsen triefen, wenn es so urgemütlich, so „uchtgemütlich“ in den kleinen warmen Stuben ist . . .

IV. Aus der historischen Distanz.

Es mag hier genügen, angesichts des grossen „Gewordenen“, einen kurzen rückschauenden Blick in die Tiefen der Geschichte der Burg und Grafschaft Vianden zu werfen, so wie sie Berufene in dieser Schrift zur Darstellung bringen, so wie sie der Viandener Bassing und andere aus den Archiven mit wissenschaftlicher Treue erstehen lassen. Es mag genügen, die Geisteslage zu skizzieren, aus der heraus wir, — in ästhetisch-treuer Transposition, dem Leben gerecht werden, aus dem die grossen architektonischen und „geistigen“ Aspekte zu unsren Füssen“ geworden sind. Wer in eine frühmittelalterliche Geschichtskarte sich verstehend einfühlt, der mag ermessen, welches die Macht dieser Grafschaft und ihr weitreichender Einfluss in ihren stolzesten Tagen war, damals als Königskinder mit ihrem Tross durch ihre Tore einzogen, als die Burgtore unter dem Klang der Trompeten sich öffneten . . . Wer „historische“ Augen hat und zu sehen vermag, der wird sich, angesichts dieser merkwürdigen und bedeutsamen Geschichtsstätte, mit erneutem Genuss rückschauend-geniesserisch, in ihr reichlebendiges Geschichts- und Kulturleben, wie „in eine Gegenwart“ hineinsehen . . .

V. Aus der archäologischen Distanz.

Viandens stolze Ruinen tragen in ihren Substrukturen und Gewölbeformen ein merkwürdiges „Fischgräten“mauerwerk, das auf spätromische Einflüsse zurückweist. In seinen Fenstergewölben und in der Bauart seiner merkwürdigen Kapelle, hochbedeutsame frühgotisierende, gotischauflühende Merkmale die auf orientalische „magische“ Einflüsse aus der Kreuzritterzeit bedeutsam zurückweisen. Viandens Burg mit ihrer rationalen Festungsplanung, dem schönen Spiralgrundriss und dem mächtigen „Spiralschnecken“hochbau, ist in der Architekturgeschichte und der Burgkunde als eine der vollendetsten und mächtigsten Burgen diesseits des Rheines hochangesehen. Das erklären die Fachkenner den Laien, mögen sie es unter sich weiterforschend ausmachen. Der lebendige Einfluss der Grafenburg erstreckte sich über weite

Lande. Heute trennt ein politischer und ein psychisch-politischer Schnitt weite Gebiete, diesseits und jenseits des Flusses. Ihre Sprach- und Wesensverwandtschaft erscheint dem Beobachter deutlich, sie hat die paar Generationen seit der Trennung in ihrem Tiefsten und Wesentlichsten überlebt. Nicht so sehr in ihrem äussern Geschichtspolitischen. Heute treffen sich in den Oraniern wieder gehörenden Burd die Exponenten zweier scharf divergenten Kulturen aus dem Hinterland, wie auf einem Grenzschnitt. Kurz vor dem Kriege, — markantes Beispiel — spielte ein französisches „Plein-air“-theater Freiluftstücke aus der Provence in demselben Schlosshofe, in dem die Architekten Bodo v. Ebhardt, des Wieder-aufbauers der „wilhelminischen“ Hohkönigsburg, in „grünen Lodenjacken und Federhütchen“, ihre Forschungsmessungen vornahmen. Heute ist die Burg „historisch“ und neutral: ein gewaltiges historisches und kulturhistorisches Relikt, ein Fossil aus einer fremden Zeit, in der es noch Leibeigene gab, die diese Burg als „schuldigen Tribut“ aufbauten. Heute schwebt — gewaltiger als die Ruinen der alten Zeit — die Burg der Opfer der Arbeit, hoch über ihren stolzen Ruinen, — wie eine Revanche der Unterdrückten . . .

VI. Aus der landschaftlich-tektonischen Distanz.

Aesthetisch wird man der geologischen Struktur dieses typischen Devontales und seinem heutigen landschaftlichen Aspekt getreu werden, wenn man die Herbheit und Gewalt samkeit der Gesteinstruktur, seines von dem Urfluss und dem Viandener Bach abgesägten Burgkegels, — eines idealtak tischen Ausblickspunktes, der, für Römer, Völkerwanderungs flüchtige und Ritter, förmlich eine Burgfestung heranrief, — mit der Wucht und der romanischen Klotzigkeit der Burg ruine, — sowie sie die Natur mit ihrer Patina und ihrer Vegetation überzogen und in sich hineinverarbeitet hat, zusammen sieht. Sei es im Stile V. Hugos oder in dem der modernen Konstruktivität, etwa der Rabingers: Erde, Berg und Burg haben sich einander angeglichen. Die Burg ist dem Felsen ihrer Art entwachsen, Natur- und Kulturrennen wirken in der selben organischverwachsenen Wucht. Selbst die ungebildeten

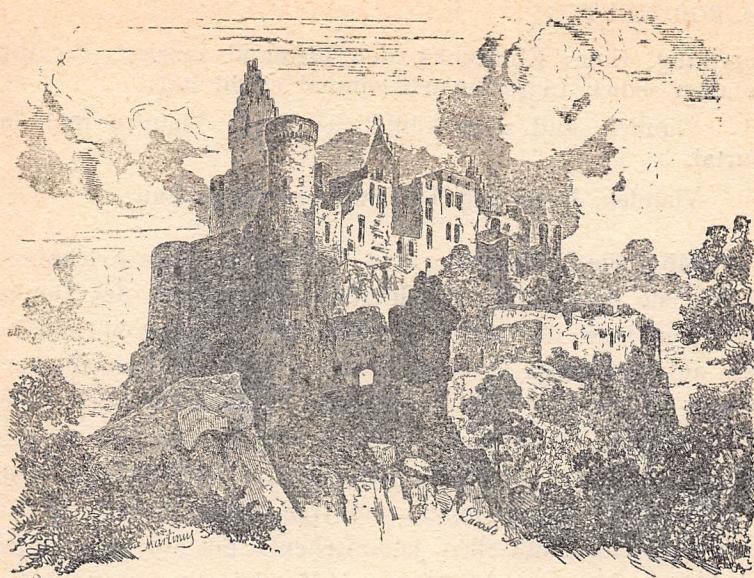
Soldaten Amerikas — an grosse Architekturaspekte gewöhnt, — standen staunend vor diesem Zeugnis einer starken Zeit, wenn man ihnen bedeutete, wie mächtig diese Burg gewesen war zu einer Zeit als ihr Vaterland noch lange nicht für unsren Erdteil entdeckt war . . .

VII. *Aus der geologischen Vogelschau.*

Dieses zerrissene Tal mit seinen Felsenaufschlüssen, seinem „Ur“fluss, erblicken wir rückschauend als mächtig und gewaltig im Antlitz unserer Erde, zu einer Urzeit als diese noch für kein geistiges Auge entdeckt war. Tal und Nebentäler, typische Rinsale geologischer Dimension, hineingenagt in die devonische nach Norden abgedachte Hochebene, deren Flüsse um so mächtiger einschneiden, je näher sie sich ihrem Südausfluss in das rote Buntsandsteinmeer mit seiner Conglomeratbrandung näherten. Dieser rote Strand oder seine Meertiefe liegt mit ihren mächtigen realen Spuren kurz unterhalb Vianden in der Betteler Gegend, wo das Tal sich weitet und Triascharakter annimmt. Kurz oberhalb Vianden, gegenüber dem Grabmal René Engelmanns, zeigte mir einst J. Robert den mächtigen Aufschluss, den der Urfluss als senkrechte Felsenflanke ausgesaegt hat, und in ihm die convulierte Kleinsynklinale (Welle) der „gequälten“ Devonfelsen, Spur eines gewaltigen geologischen Werdens, Millionenjahr-ruine, in der das Streichen und Einfallen der Schichten so bedeutsam sichtbar ist. Droben wo der Mensch den „geologischen Gewalten“ in die Speichen greifen, den hydrographischen einen Riegel vorschieben will, die Sonnenkraft der Gewässer in nächtliche Lichtsonnen wandeln will, liegen andere „Heinzelmannschätze“ aus Neptuns und Plutos Schmiedekammern in den Flanken der Berge zum Heben bereit. Kupfer und Spiessglanzadern starren wie Aeste in dem Gestein und geben anderes Zeugnis von den Urgewalten, die dieses schöne Stück Erde geformt haben.

Das der spätgeborene Geist des Menschen erkennen, besitzen und geniessen sollte.

Er krönte es mit Burgen und Kapellen und dem Sinn den er ihm zu geben vermag. Die zahmere Our umfliest nun



LE CHATEAU DE VIANDEN

p. M.-A. Kuytenbrouwer en 1852

die Berge und schmückt die Talgründe. Die Vegetation der devonischen Erde, der Ginster und der Fingerhut, Alpenschaumkraut und Steinbrech, Nelken und Jasioneen, merkwürdige Klein- und Grossfarne, das Compasskraut und manches sonderbare Relikt, das — einziges Leben, das noch aus den Ruinen blüht — aus den Schlossgärten geflüchtet ist (cf. Edm. Klein, Flora der Burg Vianden), schmücken nun die Berge und das Tal, die Felsen und den Burgkegel. Zur Freude und geistigen Förderung des spätgeborenen, bewussten Touristen.

VIII. *Aesthetische Zusammenschau.*

Aus allen diesen „Infinitesimalen“ am Rande der ästhetischen, touristischen, künstlerischen, malerischen, kulturhistorischen, naturhistorischen Erlebnisse, ergibt sich nun die Gesamtfülle des einheitlichen Eindrucks: Vianden als Burgenlandchaft, — in gedrängtester Kürze und ungenügender

Dr. ROB. REUTER

Spreitung. Eines Eindrucks, den niemand vergisst, der ihn, in allen seinen Ingredienzien, einmal erlebt hat:

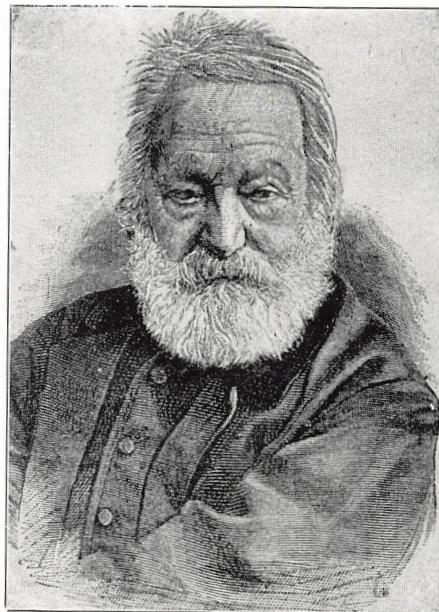
Vianden und seine königliche Burg, Vianden und das Ourtal.

Vianden, Burg und Tal, aus der Vogelschau.

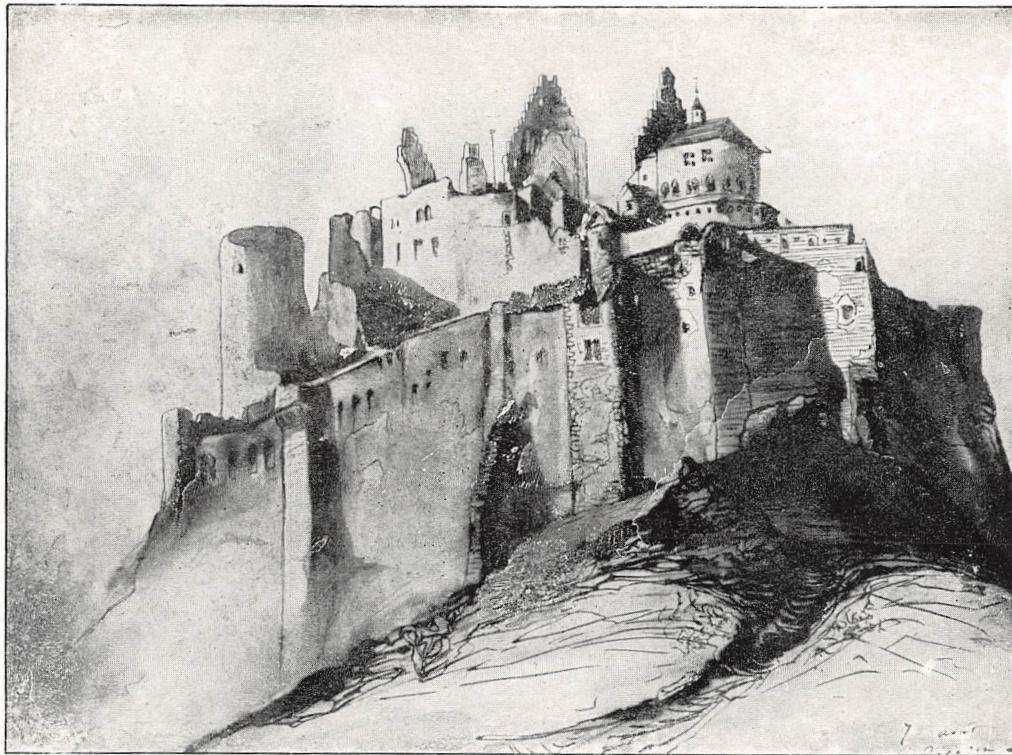
Möge die Erweiterung und Vertiefung dieses Erlebnisses, so wie sie durch diese Publikation eine Form des Dankes der Heimat an die „Schönheit Viandens“ bezweckt und bei dem aufmerksamen Leser erreichen wird, die Sehnsucht nach diesem Erlebnis und Wiedererlebnis Viandens in noch vielen wach werden. Vianden mag heute in der Zeit der Illustrations-technik und der visuellen Allgegenwart weitbekannt, weltbekannt sein. Vor fremden und fremdesten Augen, in südamerikanischen, indischen, japanischen Kinos auf dem Schirm erscheinen. Unser verbleibt es mit der Wucht und Schönheit seiner Wirklichkeit als das schönste landschaftlich-historische Juwel seiner Art, auf dem Boden der mit solchen Juwelen gesegneten Heimaterde.

Dr. Rob. REUTER.





VICTOR HUGO
(1802—1885)



LE CHATEAU DE VIANDEN

Dessin de *Victor Hugo*

VIANDEN ET LES DESSINS DE VICTOR HUGO

«Le temps a fait tomber leurs écus des murs
de leurs châteaux où ils étaient suspendus;
leurs châteaux mêmes se sont écroulés; ... et
mainte autre race a disparu à son tour des
lieux où ils exerçaient despotalement l'autorité
de seigneurs féodaux...»

Walter Scott—Ivanhoe.

On sait la part que l'influence de Walter Scott tient dans l'oeuvre de Victor Hugo. Elle est particulièrement marquée par la conception du moyen âge féodal et de la royauté despotique qui se dégage des pages majestueusement pathétiques de „Quatre-vingt-treize“ et de „L'Homme qui rit“, des „Misérables“ et de „Notre-Dame de Paris.“

Le château fort, c'est l'opresseur insolent et „fleurdelisé“ invectivant de toute sa hauteur inaccessible et intraitable le troupeau de bicoques douloureusement blotti à ses pieds, c'est-à-dire, l'opprimé tremblant et „déguenillé“.

Conception en noir et en blanc, de contraste violent, brutalement antithétique, hugolienne. Conception de l'homme d'action pour qui les demi-teintes sont abolies, qui ignore ou

WILLY GILSON

doit ignorer les nuances, conception du banni politique, conception de l'auteur de „L'Année Terrible“.

Les dessins que Victor Hugo exécuta de Vianden et à Vianden au moment même où il écrivait ce livre violent et inégal peuvent passer pour une extériorisation quintessencée de son âme et de ce que nous entendons par sa conscience artiste.

A Vianden, comme partout ailleurs, que la main tienne la plume ou le crayon, Hugo recréa le paysage selon les besoins ou simplement son caprice du moment. Qu'on compare à ce propos tel dessin sombre avec le clair tableau qu'il fait du même bon Vianden dans le 14^e poème de Juin de „L'Année Terrible.“

*

Toutefois, si Hugo promena ici aussi son génie ainsi qu'une redoutable bombe de dynamite prête à faire explosion, au moindre prétexte, en une étourdissante profusion de mots, ses dessins de Vianden semblent bien nous livrer en une seule vision saisissante, non seulement la pensée, mais l'état d'âme fondamental que le poète répand dans d'interminables chapitres et strophes où il enrichit et le vocabulaire et la rhétorique du beau parler de France. Ce n'est pas tout. Le trait moins docile que le verbe accuse, souligne, en vérité, ce qui constitue la conscience artiste même du romancier et du poète: Vigueur autant que simplicité et netteté dans l'exposé de l'ensemble, documentation minutieuse, „érudite“ dans le détail, le tout fondu dans cette atmosphère de génie qui n'appartient qu'à Victor Hugo.

*

LES DESSINS DE VICTOR HUGO

«Ils l'ont vu s'asseoir sur quelque pierre pour
«prendre le croquis du château...»

*René Engelmann
Victor Hugo à Vianden (P. 29)*

Considérons d'abord le premier des dessins de Vianden que Hugo acheva le 7 août 1871, à en croire la date qu'il porte. Il représente le Château. Et déjà, voici illustré ce que nous venons de dire.

Certes, ce n'est pas là un portrait, mais bien une vision. Ce n'est plus qu'une ruine, d'ailleurs, que nous avons devant nous, mais qui, dans son attitude redoutable de char d'assaut, le hérissement de ses pans de mur branlants et de ses tours décapitées, la massive géométrie de son enceinte, lance encore le défi de l'ancien château fort pour le combat à outrance, la petite chapelle intacte figurant comme la tête du monstre. — L'ensemble se détache durement sur le fond gris, de clair-obscur, nulle part, rien que le heurt violent du blanc et du noir. Supposerait-on maintenant le soin appliqué, amoureux, caressant, à vrai dire, dont le détail est traité? Et pourtant, je compte les pierres ébréchées à ce contrefort et je mesure les lézardes de cette muraille, je fais le tour de tout le château et je ne trouve aucun ouvrage qui ne figurerait pas sur le plan historique.

Dans „Le Beffroi de Vianden“, il y a quelque chose de l'orage terrifiant et fracassant des pages tumultueuses et agitées comme l'océan de celui dont Ferdinand Brunot dit: „Jamais la langue à aucune époque n'avait passé par le travail d'un forgeron tel que Victor Hugo. A l'ombre de ce prodigieux

*) Ferdinand Brunot — Histoire de la Langue Française I—XVII.

WILLY GILSON

créateur de verbe, de ce voyant d'images si puissant qu'il renouvelait, en plein XIX^{me} siècle, le miracle de la transformation de métaphores en mythes . . ., derrière ce géant que de places pour les glossateurs et scoliastes!“ Le beffroi et le château — éternel symbole de l'injustice — semblent s'affronter pour un corps à corps sans merci, cependant qu'une lumière éblouissante perce les ténèbres et va annoncer aux habitations anxieusement couchées au fond à l'écart, la bonne nouvelle du triomphe définitif du Bien sur le Mal, de Michel sur Lucifer.

Un troisième dessin paraît nous montrer cette victoire. Les bicoques se transforment et deviennent des maisons où s'épanouissent de plus en plus les bienfaits du Travail sous l'oeil de la Justice symbolisée par le disque radieux qui déverse sa clarté en de larges torrents vers les humains de bon vouloir. Le château n'est plus qu'un noir squelette fantomatique, juste assez bon pour donner de délicieux frissons aux amateurs d'histoires de brigands.

Un quatrième dessin représente le Pont et la Maison de Victor Hugo. Comme les bonnets de ces bonnes grand'mères de maisons sont observés avec piété et affectueux abandon! Comme cette composition encore est suggestive de maint épisode idyllique de l'incomparable romantique! Serait-on, par exemple, surpris de voir Cosette s'appuyer sur la rampe de la véranda et regarder du côté du pont dans l'attente de son Marius? . . . Toutefois, ce même pont est encore franchement „antithétique.“ Rien de plus aisé que de se convaincre que nous ne mettons pas une complaisance particulière à trouver partout l'opposition des contraires hugoliens.

LES DESSINS DE VICTOR HUGO

Ce pont est sombre comme cette maison est claire. Ici, c'est le bonheur dans la retraite ignorée, le seul vrai, là, c'est le chemin de dehors, de la vie; il est en dos d'âne, digne symbole. Le saint y fait point d'interjection. Mais son cri n'est pas compris. L'on passe le pont pour aller où?: le dessin s'arrête. L'on passe le pont pour entrer dans le hasard, pour suivre je ne sais quel feu-follet qui brille toujours plus loin jusqu'à ce que d'un coup il s'éteint et qu'on reste dans la nuit, — dans cette nuit où flotte l'étrange qui va du sinistre hoffmannesque à la démence shakespearienne et où persiste l'incurable douleur beaudelairienne, le noir de Victor Hugo, en un mot, mais le noir seul, sans la clarté divine, pascale qui l'accompagne toujours, ne serait-ce que dans un rayon, la nuit enfin qui par préférence hante certains endroits, cette nuit même où s'enfonça notre René Engelmann — pour ne plus revenir.

*

Victor Hugo nous a laissé encore plusieurs dessins de Vianden et aussi des dessins d'autres coins de notre beau petit pays.

Nous jugeons à propos d'en donner ici la liste:

LE CHARIOT A BOIS (Vianden)
LA CHARRETTE (Vianden)
VIEUX PONT A VIANDEN
LA TOUR DE SCHENGEN près Sierck
LE CHATEAU DE BEAUFORT
WALLENDORF

Willy GILSON.



LE HOCKELSTOUR

Dessin de *Harry Rabinger*

DICKS IN VIANDEN

Vianden war für den Menschen, Dichter und Folkloristen Dicks die letzte Etappe seines reichen Lebens, — eines Lebens, das allerdings reicher an Enttäuschungen als an Genugtuung war. Er verlebte dort die Jahre, in denen der geistige Mensch Rückblick und Einblick hält und in denen sein Wesen die tiefste Reife erlebt. Wenn Vianden stolz darauf ist, den französischen Dichterfürsten Victor Hugo durch seine Schönheit bezaubert zu haben, so darf es gewiss noch stolzer sein, demjenigen Luxemburger eine letzte, liebe Heimat gewesen zu sein, der als Erster unserm Volk seine Sprache als Spiegel seiner Seele vorgehalten hat.

Wer Dicks kannte, schätzte und liebte, denkt nicht ohne Erschütterung an diese seine Viandener Zeit, in der ihm ein gerechteres Schicksal hätte Erfüllung bringen können und in der er nur ein spärliches Vorspiel der Anerkennung erleben durfte, die ihm sein Volk später zollte und in immer noch wachsenden Masse entgegen bringt.

Ich hatte das Glück, die Weihnachtstage von 1889 im Kreise der Familie de la Fontaine in Vianden zu verbringen. Als Kind schon hatte ich in Stadtbredimus im Hause des Dichters, als Schul- und Spielgenosse seines ältesten Sohnes Alfred die freundlichste Aufnahme gefunden. Alfred war einige Jahre jünger als ich, aber wir gingen zusammen in die Schule, trieben zusammen die Spiele der Kinderjahre und sind bis auf den heutigen Tag einander in Freundschaft zuge-

BATTY WEBER

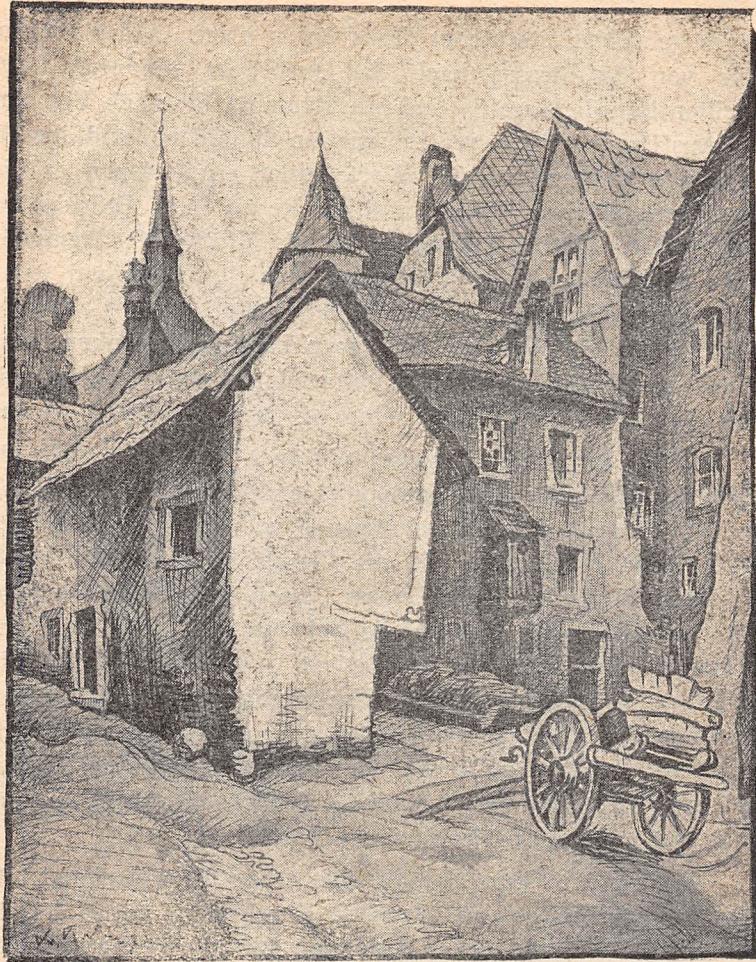
tan geblieben. Eine Zeit lang brachte uns das Leben auseinander, bis ich eines Tages in Luxemburg wieder meinem Freund Alfred begegnete. In jenem Alter sind einem vier, fünf Jahre der Trennung wie eine Ewigkeit, und das Wiedersehen ist ein Glück, über das man sich freut, wie über eine Auferstehung. Wir sahen uns wieder öfter, und an jenem Weihnachten lud mich Alfred de la Fontaine über die Feiertage nach Vianden zu seiner Familie ein.

Die paar Tage sind mir unvergesslich geblieben. Nichts deutete noch darauf hin, dass die Tage des Dichters — er starb anderthalb Jahre später — gezählt seien. Er war so wie ich ihn immer gekannt hatte, so voll lebhaften Interesses für alles Geistige, zu dem er Beziehungen hatte, so ruhig und gefasst über dem Leben stehend, so klaren Blickes für Dinge und Menschen, so wohltuend in der rassigen Abgeklärtheit seiner Lebensweisheit und seines stillen Humors.

Wir sprachen von seinem Verhältnis zu Michel Lentz, von den Unstimmigkeiten, die zu seinem Austritt aus der Historischen Gesellschaft geführt hatten, von seiner Remicher und Stadtbredimuser Zeit, von dem wurzelechten Menschentum der Dorfgenossen, die dort um ihn gewesen waren, von den Arbeiten, die ihn beschäftigten, usw. Ich habe in der Broschüre, die im Sommer 1923 zu seinem hundertjährigen Geburtstag erschien, an seine Viandener Zeit erinnert, so wie sie mir aus den Gesprächen mit ihm von damals im Gedächtnis stand.



Weiter zurück in der Zeit sehe ich ihn noch deutlich vor mir, wie er nach seiner Ernennung zum Friedensrichter in Vianden Stadtbredimus verliess, wo er seine Mannesjahre verlebt hatte. Einer seiner bäuerlichen Freunde brachte ihn auf dem Char-à-Banc, der damals allgemein üblichen Dorf-equipage, nach der nächsten Bahnstation Oetringen. Ich stand auf der Kreuzgasse, als er vorbeifuhr, und als er mir zum



VIEILLES MAISONS, VIEUX COINS à Vianden

Dessin par *Harry Rabinger*

Abschied freundlich zuwinkte, war ich stolzer, als wenn mich ein König in Person gegrüsst hätte. Erst später folgte ihm seine Familie nach Vianden.

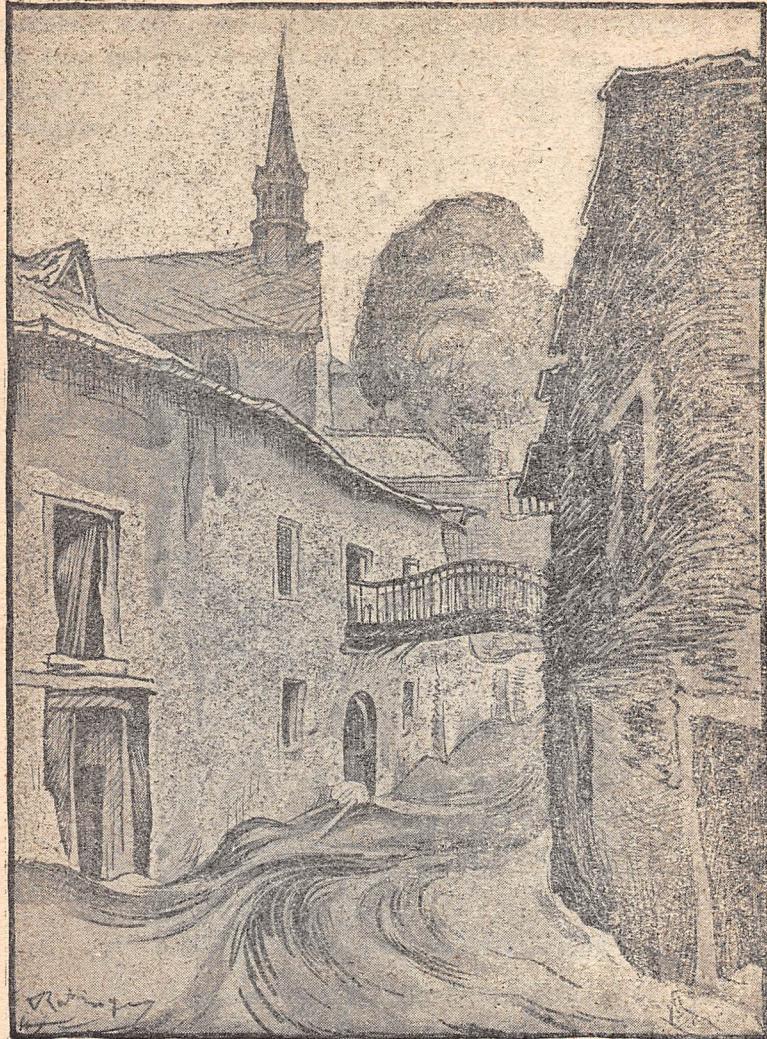
Dort bewohnte er bis zu seinem Tode ein der Familie

BATTY WEBER

Petges gehöriges, stattliches Haus etwas oberhalb der Kirche, links von der Strasse nach der Ourbrücke hinunter. Dort brachten ihm die Gesang- und Musikvereine, die nach Vianden ihre Ausflüge machten, regelmässig ein Ständchen, und überall im Lande werden launige Worte zitiert, mit denen er die Begrüssung solcher Vereine und die Reden ihrer Präsidenten beantwortete. Schräg gegenüber lag die Wirtschaft Trempler, deren Hinterbau einen Theatersaal enthielt. Während jener Weihnachtsferien übte grade ein Verein dort an der „Mumm Se'ss“, wenn ich nicht irre, und man kann sich denken, was es mir als Erlebnis bedeutete, dass ich an einem Abend mit Dicks zusammen einer Probe seines Stückes beiwohnen konnte.

Wenn der Dichter während seiner Viandener Zeit als Bühnenschriftsteller und Komponist nicht mehr so fruchtbar war wie in früheren Jahrzehnten, so war er dennoch geistig unausgesetzt beschäftigt. In die Viandener Zeit fallen noch u. a. der Schwank „En ass rosen“, nach dem Französischen, und von bekannten Liedern die bekanntesten: „De Veianner Weissert“ und „Dat elei an dat elo“, zu denen Dicks die Anregung aus seiner neuen Umgebung empfangen hatte. Hauptsächlich aber beschäftigte er sich mit Arbeiten aus dem Gebiet des Folklore, zu denen u. a. die erste, kostbare Sammlung alter Luxemburger Volkslieder gehört. Sie erschien allerdings erst 1904 als nachgelassenes Werk.

Es war für Dicks damals eine grosse Enttäuschung, als ihm die Historische Gesellschaft die Bearbeitung des Materials vorenthielt, das auf seine Anregung hin durch Fragebogen bei der Lehrerschaft des Landes über Volkslieder, Legenden, Sitten und Bräuche gesammelt worden war. Als er zur Ausnutzung der Musse, die ihm sein Friedensrichterberuf in Vianden liess, die eingegangenen Antworten zwecks Sichtung und Beantwortung verlangte, wurde ihm von der Gesellschaft eröffnet, sie seien dem Direktor des Athenäums, Herrn Gredt, überwiesen worden. Dass Dicks dadurch verschchnupft war und seine Entlassung einreichte, kann man ihm lebhaft nach-



VIEUX COIN en contre-bas de la «Sodalité»
Dessin au lavis par *Harry Rabinger*

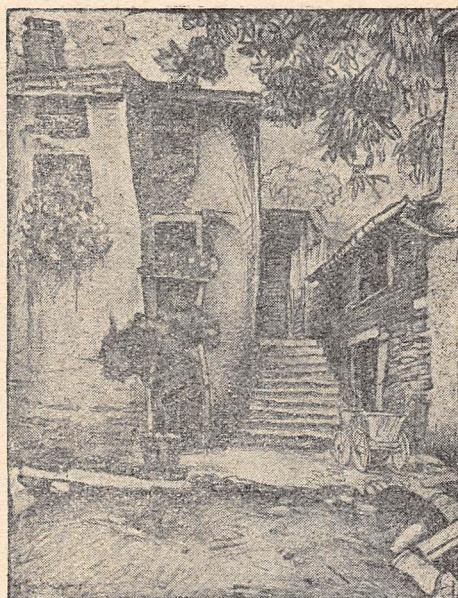
fühlen. Die Entlassung wurde übrigens von der Versammlung der Gesellschaft nicht angenommen.

BATTY WEBER

Seinem Aufenthalt in Vianden verdankt das Städtchen des Hl. Nepomuk und Victor Hugos, der Kränzchen und der Oranienburg übrigens einen guten Fremdenführer: „Vianden et ses environs“, der 1885 bei Schamburger in Luxemburg erschien.



Die Bevölkerung des Kantons Vianden denkt noch heute mit Dankbarkeit an die Art zurück, in der ihr damaliger Herr



COIN PITTORESQUE à Vianden

Dessin par *Harry Rabinger*

Richter seines Amtes waltete. Er war, sagten sie von ihm, ein richtiger Friedensrichter, der seine Hauptaufgabe darin sah, die Parteien zur Versöhnlichkeit zu ermahnen. Es gab im Kanton nie so wenig Prozesse, wie damals.



LE BEFFROI DE VIANDEN

Dessin de *Victor Hugo*



CLAIR DE LUNE

Dessin de *Victor Hugo*

DICKS IN VIANDEN

Der oben erwähnten Broschüre zur Jahrhundertfeier von 1923 sei noch eine Richtigstellung entnommen, durch die eine fromme Legende leider zerstört wird. Es hiess nämlich immer, das alte Tafelklavier, das aus dem Besitz der Familie de la Fontaine nach dem Tode des Dichters an die Familie Engelmann kam und wohl noch heute in deren früherer Villa in der Nähe des Bahnhofs zu sehen ist, sei dasselbe Instrument, an dem er in jungen Jahren seine Operettchen komponiert hatte. Dem ist nicht so. Das alte Clavicimbel aus der Stadt bredimusser Zeit kam 1881 beim Umzug nach Vianden an einen Lehrer aus dem Kanton Remich und ist seither verschollen. Vielleicht steht es noch irgendwo zwischen Mosel und Syr und vielleicht gehen manchmal nachts um die Geisterstunde durch seine Saiten leise die alten, lieben Weisen, die der Friedensrichter von Vianden, als er noch der junge und schon populäre Dicks in Luxemburg war, im Gedanken an seine „Freiesch“ ihnen zuerst entlockte.



Am 24. Juni 1891 starb Edmund de la Fontaine an einem Halsgeschwür nach kurzem Krankenlager. Am 27. Juni wurde er auf dem Friedhof von Vianden begraben. Paul Elter und C. M. Spoo hielten ihm auf französisch und luxemburgisch die Grabrede. Und in der Rede Spoo war ein Satz, an den sich viele der damals Anwesenden erinnern werden und den leider die später gedruckte Rede nicht enthält. In der kernigen Art, die dem Luxemburger Prosaisten Spoo eigentlich war, erinnerte er daran, wie von den Felsenufern des Ourtals vor Jahrhunderten wohl der Ruf der Vorfahren erschallt war, die dort mit Spiess und Hund den Keiler jagten. Tief ergriffen standen die Leidtragenden um das offene Grab. Die Hunderte, die es waren, schwölten heute zu Tausenden und Zehntausenden an, wenn es wieder eine Ehrung des toten Dichters gälte. Denn unser Volk besinnt sich immer mehr auf sein Eigenstens

BATTY WEBER

und wird sich immer stärker bewusst, dass die, die seine Sprache schrieben und sangen, nur Ausstrahlung und Exponenten seiner selbst waren.

Und wenn ein wenig später, nachdem wir Luxemburger unsere Pflicht gegen Michel Rodange durch die Errichtung seines Erinnerungsmals werden erfüllt haben, wenn dann der schon zu oft verhallte Ruf nach einem eigenen Mal für den toten Dicks wieder erschallt, dann wird er sicher an den Felsenufern der Our und in den Herzen der Viandener den stärksten Widerhall finden!

Batty WEBER.



L'EGLISE «NEUVE» ET LE CHATEAU

Dessin par *Nico Klopp*

RENÉ ENGELMANN UND VIANDEN

1885 erhielt Vianden seinen Baedeker: *Vianden et ses environs*, par Ed. de la Fontaine.

Dreissig Jahre später zerschlug sich jäh das Phänomen René Engelmann; die herbe Erde, von deren Dämon er besessen geblieben war bis zum bitteren Schluss, löste die Kräfte wieder ein, die ihn geboren, geformt und verstoßen hatten. Erschütterte Freunde sammelten und hüteten das geistige Vermächtnis des Zerstörten; 1916 erschien zu Diekirch im Verlag von P. Schroell: *Auf heimatlichen Pfaden*. Novellen und Anderes aus dem Nachlass von René Engelmann, veröffentlicht von seinen Freunden.

Die vielleicht heimlichste unserer Landschaften hat Unzählige versucht und gebannt. Der galanten Kraft des Stiftes, der weicheren Lockung des Pinsels ist sie nie völlig erlegen. Immer wieder fehlt da ein Etwas, das man gerade als das Letzte und Lösende empfindet und vermisst.

Den rollenden Antithesen Hugos bequemte sie sich unwilliger als seinen unmittelbareren Skizzen.

Uns fällt nur einer ein, dessen Wort sich diese Landschaft hingegeben und ausgeliefert hat, vielleicht, weil dieses Wort in seiner elementarsten Fassung aus chthonischen Gewalten quoll.

Dieser Eine hiess René Engelmann.

Sein erster, längerer Versuch: *Victor Hugo à Vianden*, verriet ihn und legte ihn fest; das letzte offizielle Zeugnis seines noch klaren Geistes, die neunzehn Tage vor seinem Hingang

PAUL HENKES

veröffentlichte Kritik über Frantz Cléments Kleinstadt, geschah aus dem Gesichtswinkel des Bewohners „der am hoffnungslosesten mit allen Symptomen des kleinstädtischen Wesens behafteten Ortschaft unseres Landes“.

Engelmann fehlte vor allem Hugos sonorer Optimismus. Hugo geriet von aussenher in eine sozusagen vorempfundene ideale Traumlandschaft; seine Auseinandersetzung mit ihr verlief in einer Bestätigung, die aufsog, überwand und befreite.

Die „brusques contrastes sans clair-obscur“ blieben für Engelmann nicht Kulisse, sondern wuchsen sich aus zum Symbol. Dem Zweihundzwanzigjährigen schon lastet der Berg „qui ferme l'horizon et pèse comme un cauchemar sur les hommes qui vivent en bas“, droht „la silhouette noire du château se détachant brutalement sur le ciel gris“.

Die Originale, „au physique et au moral“, die den innerlich Fertigen und Gefestigten hauptsächlich als Statisten folkloristischer Anwandlungen rührten und ergötzten, fesseln Engelmann vor allem als Ergebnisse einer Umgebung „isolée du monde, à l'étroit entre les deux versants qui la dérobaient aux attouchements de la vie moderne“.

Eine solche Einstellung liess Landschaft als ästhetisierenden Kompromiss überhaupt nicht mehr zu. Sie zielt bewusst oder unbewusst auf einen Totaleindruck hin, der vor allem in der künstlerischen Fixierung des Kausalgexus zwischen Mensch und Landschaft gipfeln muss, und sollten auch die extremsten Konsequenzen gezogen werden müssen. (Siehe: *Ternes Wunderlich*.)

Diese Auffassung verzichtet auf überkommene Eindruckskunst im Sinne Stifters etwa; sie verwirft notgedrungen jede selbständige Verherrlichung der Natur. Ihr ist auch nicht mit einer blossen Fülle naturalistischer Einzelheiten gedient. Sie darf das überlieferte Mittel der Perspektive übersehen.

„Der nach optischen Regeln gezeichnete Vor- und Hintergrund ist noch lange nicht die Landschaft, die sich neben



LE PONT DE L'OUR

Dessin par *Harry Rabinger*

das lebendige Werk der Natur allenfalls stellen möchte. Aber die Besten unter den Deutschen meinen meist noch immer, wenn nur erst die Welt hübsch symmetrisch wäre, so wäre alles geschehen.“ (Hölderlin.)

So gibt Engelmann nirgends eine Gesamtschau des Viandener Landschafts- und Stadtbildes. Umgebung und Ortschaftsinneres werden überall als genügend bekannt vorausgesetzt. Dem Eingeweihten dienen verstreute Hinweise: die Schieferlei, die Ecken um den Fluss, der alte Schlossweg, der Schlossberg, Roth, das Tal von Stolzemburg, die Kapelle, der Kirchhof, der Kirchplatz, die Mitte des Städtchens, die Ringmauer, der Altenmarkt, die Follmühle, der Hockelsturm, usw.

PAUL HENKES

Immer klarer tritt die innige Synthese von bedingender Natur, Ortschaft und Mensch zutage.

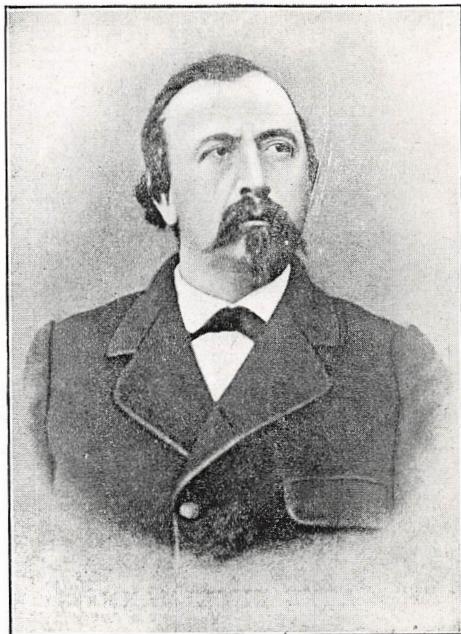
Wir merken: hier wird nicht Landschaft als solche oder nur als Schauplatz verformt; hier handelt es sich vor allem um die aus ihr heraus wirkenden Kräfte, um Landschaftliches als geheimste Triebfeder, als Schicksal.

Und zwar ballt sich dieses, der spezifisch Engelmannschen Resonanz entsprechend, zu einem vorwiegend düsteren Komplex, der nirgends die befreiende Offenbarung aufkommen lässt.

Der „cauchemar“ des verriegelten Horizontes wird zum unentrinnbaren Leitmotiv. „Der Berg, der das Städtchen von der Welt trennt“, „der lange, finstere Berg, der sich wie eine Klostermauer zwischen das Städtchen und die Welt schiebt“, „der Schrecken der stillen Burg“, „die Höhen, hinter denen es in die Welt ging“, „das Tal, eng wie eine Stube“, sie schaffen „den ewig grauen Hintergrund, auf dem sich das Leben des Städtchens abspielt“, sie meisseln den alten Weibern „das Mumien Gesicht, auf dem sich die Langeweile von Generationen versteinert hat“, sie formen „die armen, geplagten, dummen, schulderrissenen Herzen der Vorübergehenden“ und machen aus ihnen „immer dieselben Gestalten und Gesichter, in der Gasse und hinter den Rauten der Häuser drüben, dieselben armen, bösen, gelangweilten Menschen“.

Menschen, siech an Seele und Leib, „denen das Uebel irgendwo im Blute sass, seit Menschenaltern durch die Mauern der feuchten Häuser aus der Fäulnis der Ställe und den Tümpeln des Baches in die Glieder gekrochen war“.

Die vor Schwindsucht und Schwüle vergehen, wie Anna; denen, wie der Louise, „ein grünes Lodern“ schreckhafte Impulse entfacht; die, wie die alten Frauen, „sich nähren den langen Winter hindurch, von Elend und Sünde der Vorübergehenden“; „in denen keine Kraft ist“, wie in Ternes Wunderlich, den das freche Neue zerbricht.



EDMOND DE LA FONTAINE (Dicks)
(1823—1891)



RENE ENGELMANN
(1880—1915)

Menschen, für deren beste noch das biologische Gesetz der drei Generationen gilt, „die sich aus der Armut heraus wieder in die Armut zurückarbeiten“. —

*

Es steht hier nicht zur Diskussion, ob und in welchem Masse Engelmann das ernste Spiel verallgemeinert hat. Uns fesselt vor allem die zwingende Selbstverständlichkeit des Da- und Soseins seines Viandener Städtchens und Völkchens als Gebilde einer reichen Künstlerkraft.

Die Engelmannsche Prosa, Ergebnis eines überfeinen Auges und eines klanglich und rhythmisch äusserst reinen Ohres, röhrt stellenweise an die grosse Kunst und schuf für die hiesigen Verhältnisse unübertroffene Muster der Gattung.

Ihre bewussten, manchmal glücklichen Provinzialismen, besonders in Form von Hauptwörtern, Zeitwörtern und typisierenden Beiwörtern, wie: Heip, Rauten, dämpfige Brust, gewürbige Finger, platschige Blumen, lappig, die Zeit gebieten, wuddern, türmen, usw., dürften bei Verallgemeinerung die Grenzen des Manierismus streifen.

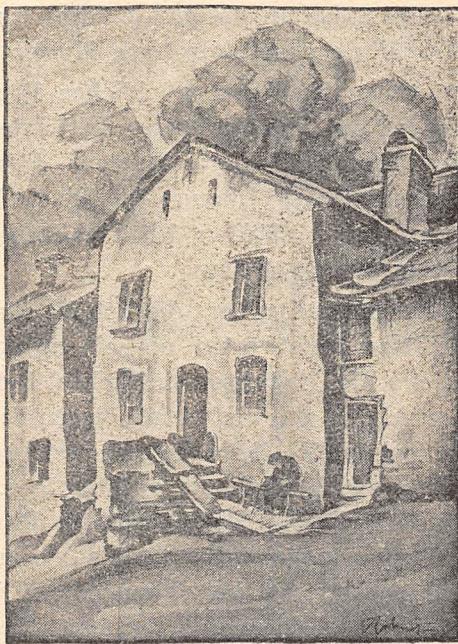
Sie verraten anderseits, dass die Scholle ihn nicht mehr losliess. Es bleibt zu beantworten, ob sein objektiveres Viandener Hausregister als literarisch-stofflicher Beleg oder als Durchbruchsversuch in das Befreiende eigentlicher Chronik aufzufassen ist. Tatsächlich liesse sich aus gewissen Einzelheiten ein angemessener Pessimismus rechtfertigen. Die zweite Auffassung würde logisch zu der berühmten Programmarbeit für das Diekircher Gymnasium*) hinleiten: Der Vokalismus der Viandener Mundart, die im Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der Germanischen Philologie (Leipzig. O. R. Reisland) eine besonders zuvorkommende Besprechung fand; für heimatliche Verhältnisse eine aussergewöhnliche und seitdem nicht mehr wiederholte Anerkennung.

*) 1909—1910

PAUL HENKES

Gab es überhaupt einen Ausweg aus dem Dualismus des „patriotisme du clocher si comique et si respectable“? Die Pietät scheut vor Deutungen zurück, deren immerhin gewagtes Ergebnis in schmerzlichen Aufruhr münden müsste. Unsere ergriffenen Hände halten den schmalen Band; auf etwa vierzig Seiten trauert hier der edelste Prosafrühling unseres heimatlichen Schriftiums. Es ist kaum auszudenken, mit welcher Ernte sein sommerliches Reifen uns begnadet hätte.

Paul HENKES.



VIEILLE MAISON à Vianden

Dessin par *Harry Rabinger*

IM NACHKLANG DER GESCHICHTE

Zur Zeit, als die Menschen das Gebirge noch fürchteten, das sich wie ein Aderwulst über den Leib Europas spannt, da wussten sich die Viandener kaum zu helfen vor den Schreckgestalten des Ourtales. Wie geschliffene Messerklingen drohten die Schieferkanten der Berghänge; trabte einer bei



VIEUX QUARTIER A VIANDEN
Dessin par *Nico Klopp*

Nacht und Grauen seinen Pfad, so klang hell unter seinen Tritten das harte Urgestein, und ihm war zu Mute, als werde ihm zahlreiches Geleite von heidnischem Erdvölkchen und neckischen Gebilden der Nacht. Lockerte sich unter seinen

Füssen ein Stein, dann polterte er vielfach aufschlagend von Vorsprung zu Vorsprung hinunter in die allzeit rauschende Our, und das Echo gab den Fall des Kiesels hundertfach wieder, also dass von Dasburg bis Roth die Täler in Aufruhr gerieten wegen des einen winzigen Steinchen. Hastete der Wanderer hurtigen Schrittes über die Brücke, weh, da schlug es bei den Trinitarien die Zwölfe, und der Brückenheilige, der „Bommezinnes“ drehte sich herum und schaute den Fluss hinab, weit hinunter bis zu der Behausung der Templeritter in Roth, und heller Mondschein geisterte das Tal entlang. Die Burggiebel dehnten sich zu schwarzen und riesig grossen Schatten auf der weissen Talsohle.

In den schmalen Durchlässen zwischen den Bürgerhäusern wird die Dunkelheit übermächtig, wenn die Dächer und Gassen im Lichte liegen. In den Hinterhöfen tröpfelt die Feuchtigkeit von den Felsen, und es pocht regelmässig der Tropfen wie naturhafte Zeitrechnung.

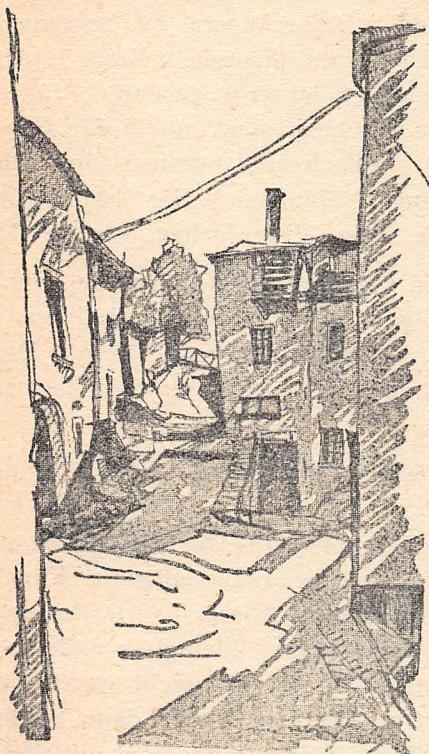
Berg und Wasser rings herum; da stützen sich die Gedanken der Menschen auf Berge und Gewässer, die ihnen zu Gestalten wachsen, ehe sie sich dessen versehen, und Tag und Nacht mit ihnen herumgehen. Auch am hellen Mittag herrscht die Einsamkeit, wenn die Felsen in der Sonne glitzern wie Schwerter. Dann kann noch das Mittagsgespenst kommen.



Ueberhaupt, wie könnte das gewaltige Leben auf den Burgen des Ourtals auf immer erloschen sein? Wer so unbändig gelebt hat wie die Ritter von Vianden und die Tempelherren von Roth und Eisenbach, wer namenlos unglücklich liebte und in Greueln verging wie das Burgfräulein von Falkenstein, wer so himmlisch fromm war wie Yolanda, hat vieles zu bereuen oder vieles zu heiligen. Noch reiten wie vormals die Tempelherren, schlimmes Gezücht, auf Raub aus, und haben ihren Pferden die Hufe verkehrt aufgenagelt,

IM NACHKLANG DER GESCHICHTE

die Verfolger zu täuschen. In den alten Häusern haben vor Zeiten unbändige Geschlechter gesessen, die hart waren wie Felsleien und absplitterten wie brüchiger Schiefer, wenn sie sich im Freveln vertan hatten. Die „haben noch etwas auszumachen“ und treiben sich nächtlicherweise an den hohen Hofmauern und im Giebelgebälk herum. Im Dennewaldshaus in Vianden kam des Nachts ein Geist und wiegte die Kinder tot.



VIEUX QUARTIERS

p. Nico Klopp

stein sitzt zu ihrem Liebsten, dem Ritter von Stolzemburg, hinter aufs Pferd u. lässt sich von dem arglistigen dazu verleiten, einen Schwertstreich nach dem Verfolger zu tun, der hinter ihnen her war. Sie schlug zu, ohne hinzublicken, und hatte

Ein Pater hörte davon, bestellte den scheelen Jacob von Obersgegen mit seinem vierpfidigen Wagen, fing den Geist ein und fesselte ihn in einen Mantel, worauf er auf dem Wagen Platz nahm. In Diefendell stockte das Gefährt; so schwer war die Last. Den Fuhrmann plagte die Neugier; er wollte wissen, was er geladen habe. Da liess ihn der Pater einen Blick in seinen Mantel tun, und kaum, dass er den Wagen zu einem Morast fahren konnte, wo der Geist versenkt wurde; dann fuhr er heim, ohne ein Wort zu sagen, aber er tat kein Gutes mehr. — Das Burgfräulein von Falkenstein

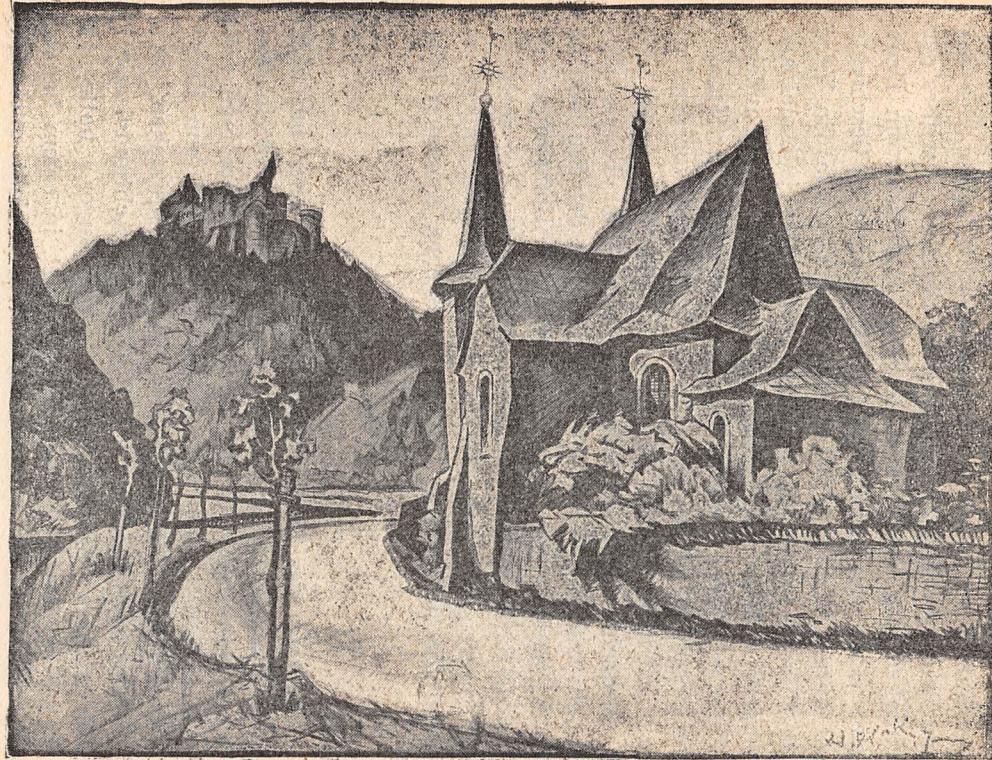
ihren eigenen Vater getötet. (Heilige Lant?) Darob muss sie umgehen als weisse Frau, bei Eisenbach, beim Poarbretchen, bei Roth, überall dort, wo weisse Wirbel drehen, oder Nebel steigen und im Winde verwehen.

Die Burgherren waren sündhaft reich. Das Gold massen sie mit Scheffeln. Beim Bauern Kleeschen liegt's versteckt, oder bei Eisenbach, wo einer die Nacht durch dabei sitzt es zu hüten. Solchen Um- und Wiedergängern zu begegnen, bringt Gefahr. Die Nacht ist keines Menschen Freund. Alt und fromm war die Viandener Schullehrerin, die ihren Bruder auf der Schankweiler Klause besuchen ging und in der Neukirche, da es noch Nacht war, alle Kerzen brennen fand. Da herrschte sie ein „grosser, langer“ Mann an: „Der Tag ist für dich, die Nacht ist für mich. Lass fürder gehen, was geht!“

Im Guten wie im Bösen überragten die Herren des Ourtals das menschliche Mass. Sie hatten zu Nachbarn die Riesenfratzen der Berge, die ihre Einsamkeit verwüsteten. Die Falkensteiner verspielten Hab und Gut, dass sie den Bauern zum Gespölle wurden:

„Der Herr von Falkenstein hat all sein Geld verjuppt, juppt, juppt!“

Um wieder zu Geld zu kommen, liess er den Zauberer Philipp kommen, einen, der in Toledo die schwarze Kunst erlernt hatte. (Caesarius v. Heisterbach, Mirac. V. 2.) „Hat der Herr von Falkenstein einen „misstätigen“ Menschen daliegen, der vom Leben zum Tod verurteilt ist, und nicht wegen zu grossen Wassers über die Our kommen kann; dann sollte der Herr von Vianden dem Zug entgegen reiten und mit dem Falkensteiner zusammen den Sünder über die Ourbrücke geleiten am alten Markte entlang nach dem Nikolausberg, wo der Galgen der Falkensteiner stand. Umgekehrt wurden die der Viandener Gerichtsbarkeit Verfallenen auf dem „Galgenberg“, jenseits der Our, zwischen Roth und Körperich gerichtet.



L'ÉGLISE «NEUVE» du Cimetière
Dessin au lavis par *Harry Rabinger*

PAUL HENKES

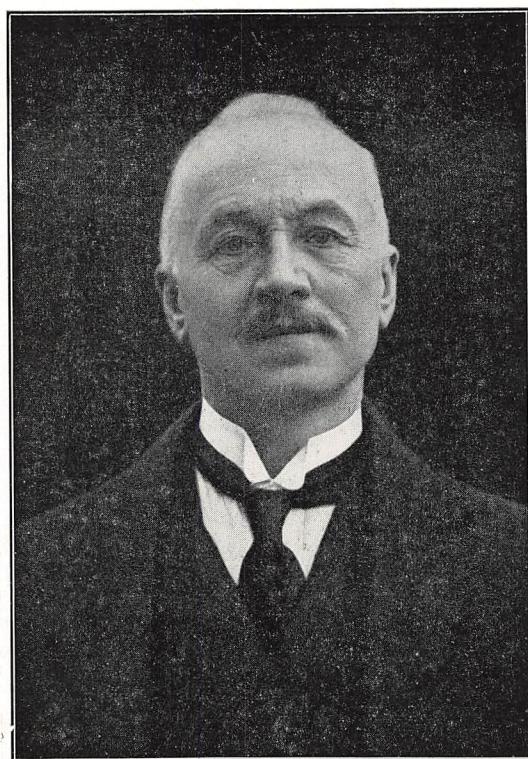
Die Sage webt um verwagte Gestalten Geschehen um Geschehen. René Engelmann machte aus dem Gerberssohn Wunderlich einen Sagenmenschen. Wie lange noch, und es wird erzählt werden von einem geldgierigen Manne, der das goldene Dach der Burg an sich brachte, aber, — so will es der Gerechtigkeitssinn des Volkes — beim Abdecken vom Dach stürzte! Oder des berüchtigten „*Böckelchens*“ Geschichte kommt unters Volk; der ward wegen Raubmordes in Trier und in Vilvorde gefangen gehalten, brach aber jedesmal aus und konnte 1855 in Clerf eingebbracht werden. Ein anderer des Namens Bock, ehemaliger Geheimer Gendarm der französischen Republik, rettete 1809 die Stadt Vianden vor der Soldateska, indem er sie zu raschem Durchmarsch durch die Stadt vermochte, ohne sie Quartiere nehmen zu lassen. *Daleyden*, ein weiterer Wohltäter der Stadt, riet den ihn bedrängenden Klöppelkriegern von ihrem törichten Unterfangen ab und wurde dafür arg misshandelt. Später rettete er mehrere der Gefangenen vor dem Gericht in Luxemburg, indem er selbst gut für sie aussagte und ihre eigenen Aussagen klug leitete.



Lacroix, der französische Freischärler, der um 1702 herum in Vianden lag und die Leute plagte, lebt fort in dem Viandener Ausdruck: „*Lacroix-bagage*“, mit dem man verworfenes Gesindel bezeichnet. Schon spinnen sich um *Victor Hugo* Geschichten, die nicht in den Büchern stehen. Der „rote“ *André* endlich auf Schloss Roth, in den Achtundvierziger Revolutionsjahren unentwegt der Draufgänger, hatte es sich in seinen demokratischen Kopf gesetzt, in einem Lande, wo das Volk deutsch sprach, müsse vor Gericht auch auf deutsch plädiert werden; worauf er seine Praxis verlor. Das Volk hielt nämlich nichts auf ihn, da er nicht französisch plädierte; deutsch war zu leicht, zu bequem, zu verständlich, als dass ein Advokat, der auf deutsch plädierte, ein gescheiter



EDOUARD WOLFF
bourgmeestre actuel de Vianden



THEODORE BASSING

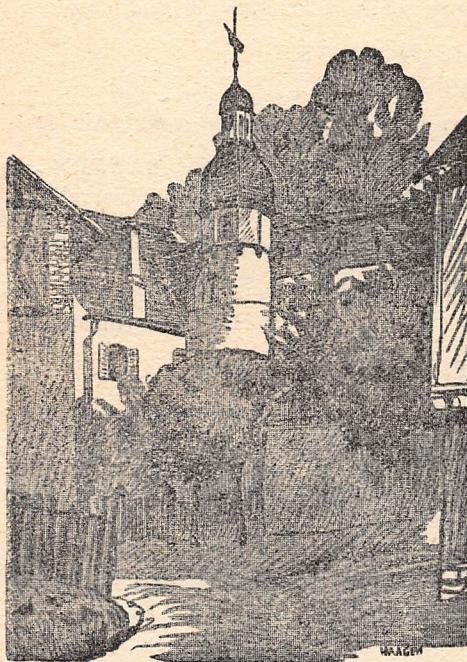
(1867—1926)

secrétaire communal de Vianden
(du 5 déc. 1891 au 17 déc. 1926)

IM NACHKLANG DER GESCHICHTE

Mann hätte sein können. Wird dereinst die Sage gehen von dem ungeheuern Drachen auf Burg Vianden, der übers Tal seinen Hunger durch Brüllen kundtat und dem die Landleute bis ins Körpericher Tal Unmengen von Küchenvorräten liefer-ten, wer weiss dann noch, dass der Schlossverwalter ins Sprachrohr hinein seine Bestellungen für die Schlossküche hinüber rief, worauf vom Scheuerhof Tragtiere und Knechte mit Esswaren nach Vianden aufbrachen? Oder ist dieses Vian-dener Sprachrohr gar selbst schon ins Reich der Sage zu verweisen?

Jos. HESS.



LA MAISON KLEIN

Dessin par *M. Haagen*

Editions des Cahiers Luxembourgeois

Paul SCHROELL, éditeur

LUXEMBOURG

34, Avenue Victor Hugo :: Téléphone: 39-47

LES CAHIERS LUXEMBOURGEOIS 1924—1929.

Année I, II (incomplets) par année	40.—
Année III, IV, V, VI, 8 numéros par année	50.—
(les numéros spéciaux et illustrés sont compris)	

LE SOURIRE DE PHILINTE

broché (240 pages)	18.—
relié, édition de luxe (tirage limité et numéroté de 1—150)	50.—

ERBFOLGE und EHRECHT unserer BAUERN vor der REVOLUTION (260 Seiten) N. van Werveke	12.—
--	------

DER DOM (Gedichte von A. Höefler), gebunden	10.—
---	------

KRIEGSTAGEBUCH 1914—1918, I. Band	5.—
II. Band (illustriert)	8.—

ZELLE U. K. P. (Frantz Clement)	6.—
---	-----

DIE KLEINSTADT, eine kulturpsychologische Studie von Frantz Clement	6.—
---	-----

L'INDUSTRIE AU DEPARTEMENT DES FORETS (220 pages) Ant. Funck	8.—
--	-----

L'expédition sera faite contre versement du montant respectif à notre Compte-Chèque Postal 48-55.

LES CAHIERS LUXEMBOURGEOIS.

SOMMAIRE

Présentation

Jules VANNERUS: *Les Comtes de Vianden.*

id. *Le Château de Vianden.*

Joseph TOCKERT: *Eine Hochzeit auf Burg
Vianden im Frühjahr 1247.*

Ed. OSTER: *Die Trinitarier und ihre Kultur-
mission.*

Nicolas RIES: *Vicissitudes politiques.*

id. *Scènes de la vie religieuse.*

Robert REUTER: *Vianden und nahes Ourtal.*

Willy GILSON: *Vianden et les Dessins de Victor
Hugo.*

Batty WEBER: *Dicks in Vianden.*

Paul HENKES: *Vianden und René Engelmann.*

Josef HESS: *Im Nachklang der Geschichte*

Ce numéro est agrémenté de 70 dessins et tableaux de MM.
Haagen, Geigenberger, Klopp, Kutter et Rabinger ainsi que de 80
photos et photogravures se rapportant aux dynastes, au château et à
la ville de Vianden.

La couverture en 3 couleurs a été composée par M. Jos. Kutter.

Celle-ci ainsi que la reproduction en trois couleurs d'une aquarelle
de *Harry Rabinger* et toutes les similigravures ont été tirées sur les
presses de la Maison Bourg-Bourger.

Les Cahiers Luxembourgeois

PARAISSENT

huit fois par an (c'est-à-dire deux fois par saison)
sur 80 pages par fascicule au moins.

Abonnement: 50 fr. (Belgique 52 fr., Etranger 60 fr.)

Adressez-vous à votre librairie ou au Secrétariat des „Cahiers“
41, rue Joseph II, Luxembourg.

A NOS LECTEURS

Comme ce fut le cas pour *Echternach*, l'abondance des matières nous oblige à réserver à un second numéro une série d'études sur *Vianden*, sa chronique locale et ses environs pittoresques.

Nos lecteurs trouveront donc dans le prochain numéro des „*Cahiers*“ des notes et des articles sur:

1. *La Vie économique et les industries locales de Vianden, ses arts religieux et profanes, ses grands bourgeois et ses types pittoresques.*
2. *Les Nouvelles de René Engelmann.*
3. *La Vallée de l'Our: Roth, son château et sa basilique, Falkenstein, Stolzembourg, Eisenbach et Dashbourg.*
4. *Victor Hugo à Vianden et à Falkenstein.*
5. *Les Légendes des Templiers.*
6. *Le Sanatorium de Scheuerhof.*
7. *La Flore passée et présente de ses coteaux.*
8. *Les Dynastes et le château de Brandenbourg.*
9. *Un fief lorrain (Beyren-lez-Sierck) des comtes de Vianden, etc.*

NB. Notre Comité de Rédaction fera l'accueil le plus favorable aux suggestions et collaborations de tout genre qui lui parviendront de la part de nos lecteurs.

ERRATA.

S. 76, Abschnitt 1, ist infolge einer falschen Zeilenkorrektur ein Passus ausgefallen.

«Während sie im Hafen von Mogador vor Anker liegen (1765), bombardiert gerade ein französisches Geschwader Larache, was keineswegs dazu angetan ist, ihre Mission zu erleichtern. Kein Wunder, dass unsere Samariter die Einladung des Vizekönigs Mouley-Idris zu einer Fantasia dankend ablehnen. Schliesslich, nach tausend Aengsten und Nöten, usw.»



LES GRANDES MARQUES

CADILLAC

LA SALLE

BUICK

*

DISTRIBUTEUR OFFICIEL:

ETABLISSEMENTS AUG. DUTILLEUX

BUREAU ET SERVICE-STATION : 29-35 ROUTE D'ARLON

SHOWROOM: 5 RUE PHILIPPE

LUXEMBOURG

TÉLÉPHONES 34-32 & 45-86



IMPRIMERIE Fr. BOURG-BOURGER, LUXEMBOURG-GARE